



LE CERCLE DES IMMORTELS

POUR elle



SHERRILYN
KENYON
DARK-HUNTERS - 4

Le loup blanc

CRÉPUSCULE

SHERRILYN KENYON

Le Loup blanc

LE CERCLE DES IMMORTELS – 4



**J'ai lu
Amour & Mystère**

Prologue

La Nouvelle-Orléans, lendemain du Mardi gras

Zarek se cala dans son siège lorsque l'hélicoptère décolla. Il rentrait en Alaska.

Pour y mourir : si Artemis ne le faisait pas tuer, Dionysos s'en chargerait. Le dieu considérait que le Chasseur l'avait trahi, et il le lui ferait payer de sa vie.

Pour le bonheur de Sunshine Runningwolf, Zarek avait dupé un dieu qui allait lui infliger des souffrances pires encore que celles qu'il avait connues étant humain.

Non qu'il s'en souciât vraiment. En fait, il n'y avait rien dont Zarek se souciât. Vivre, mourir, il s'en fichait.

Il ne comprenait donc toujours pas ce qui l'avait poussé à se mêler du sort de Talon et Sunshine. Pour eux, il s'était vraiment mouillé, s'était senti concerné. Une grande première. D'ordinaire, il ne s'intéressait aux gens que pour leur créer des ennuis. Il adorait enquiquiner les autres.

Mais à La Nouvelle-Orléans, il avait essayé de faire le bien. Incroyable, songea-t-il en baissant les yeux vers le sac posé à ses pieds.

Il en sortit la coupe ornée d'une frise grecque que Sunshine avait confectionnée et lui avait offerte.

Jamais on ne lui a rien donné sans exiger quelque chose en retour.

Jamais.

Il fit courir ses doigts sur la frise si délicatement peinte. Pourquoi la jeune femme lui avait-elle fait cadeau de cette coupe ? Elle n'imaginait certainement pas à quel point cela le touchait.

— Pauvre imbécile... Tu es ridicule ! Tu me fais pitié ! se dit-il à haute voix. Te filer ce truc de glaise qu'elle a fabriqué sur son

tour de potier sans y penser ne signifiait rien pour elle ! Ça ne lui a pas coûté cher, de jouer les généreuses.

En revanche, son intervention dans les problèmes de Sunshine allait lui coûter cher, à lui, puisque Acheron, sur ordre d'Artemis, le renvoyait dans son exil de glace, où il le ferait probablement mettre à mort.

Il mourrait, oui, et alors ? Quelle importance ?

À son avis, il serait tué pendant le voyage. Dommage. Il aurait préféré être exécuté par la déesse et le chef des Chasseurs sur son territoire. Il se serait défendu comme un beau diable et aurait au moins eu le plaisir de mener un combat bien brutal, bien sanglant. Il n'en serait pas sorti vainqueur, mais au moins, il se serait fait plaisir. En découdre avec les tueurs envoyés par Acheron et Artemis aurait été extra. En attendant, s'il devait être abattu au cours du vol, il préférait ne pas voir venir le coup.

Il alluma donc sa Game Boy, coinça les écouteurs dans ses oreilles et se prépara à ce qui, selon toute vraisemblance, allait suivre : Mike ouvrirait les rideaux noirs qui occultaient les fenêtres et laisserait le soleil faire son office de bourreau.

Dionysos, il le savait, avait payé l'écuyer pour ce petit travail. Mike avait intérêt à respecter le contrat, sinon le dieu lui ferait regretter d'avoir manqué à sa parole.

1

Acheron Parthenopaeus était un être secret et infiniment puissant. Premier Chasseur de la Nuit créé par Artemis des milliers d'années auparavant, il était tout naturellement devenu le chef de la petite armée de Chasseurs.

Il détestait son job. Artemis était une maîtresse difficile à satisfaire, une capricieuse qui s'amusait à le pousser dans ses retranchements et à le placer dans des situations infernales juste pour voir comment il allait s'en sortir.

La relation qu'il entretenait avec la déesse était complexe. C'était un affrontement permanent. Mais il avait le don, et en cela il était le seul et l'unique, de la calmer et de la raisonner. Il la manipulait habilement.

Elle lui prodiguait la nourriture qui lui était nécessaire pour conserver quelque humanité. Sans elle, il serait devenu un tueur sans états d'âme, pire qu'un Démon.

Mais sans lui, elle n'aurait été qu'une créature dépourvue de cœur et de conscience.

Ils avaient besoin l'un de l'autre.

La nuit du Mardi gras, il avait conclu un marché avec la déesse : deux semaines de son temps en échange de la restitution de son âme à Talon, ainsi que le droit pour celui-ci de démissionner des Chasseurs et de passer sa vie jusqu'à la fin des temps auprès de Sunshine, la femme qu'il aimait.

Artemis avait tenu parole, donc Acheron aussi. Maintenant, il se trouvait dans le temple de la déesse, privé de presque tous ses pouvoirs. Il lui faisait l'amour – ce qui, il devait le reconnaître, était fort agréable – et, pendant les pauses, discutait avec elle de choses et d'autres, mais plus particulièrement du sort de Zarek.

Assis aux pieds d'Artemis, étendue dans une pose alanguie sur son trône – en fait une mérienne qui évoquait pour Acheron un transat rembourré de paquebot –, il dit :

— Je veux que tu rappelles Thanatos, Artie. Je refuse qu'on mette à mort l'un de mes Chasseurs.

La déesse s'étira langoureusement. Sa tunique à la grecque révélait davantage de son corps qu'elle n'en cachait. Sa longue chevelure auburn retombait sur ses épaules, masquant les traces de morsure sur son cou.

Elle regarda Acheron avec gourmandise.

— Tu es en position de faiblesse, mon chéri. Tu n'es donc pas en mesure d'exiger quoi que ce soit de moi. En plus, les deux semaines que tu me dois commencent à peine. Tu m'avais promis la soumission, l'aurais-tu oublié ?

Acheron bondit sur ses pieds et se pencha vers Artemis, en plaçant les bras de part et d'autre de ses épaules, de façon à ce qu'elle comprenne que, même affaibli, il était encore redoutablement puissant. Puis il riva ses yeux à ceux de la déesse.

— Fais rentrer ton tueur, Artie. Que Zarek soit consigné en Alaska, OK, mais vivant.

— Non. Il doit mourir. Il a trop fait parler de lui, à La Nouvelle-Orléans. Les policiers humains le recherchent ! Son portrait-robot a été diffusé partout ! À cause de ses bêtises, tous les Chasseurs sont en danger.

— Comment les flics pourront-ils le retrouver quand il sera terré au fin fond de l'Alaska, hein ? Il est déjà assez puni comme ça ! L'enfer blanc ! Pas la peine d'en rajouter.

— C'est toi qui las exilé là-bas. Ne me reproche pas de l'obliger à se geler.

— Il n'est pas question que je permette l'exécution d'un Chasseur dont la vie a été pourrie par toi et ta famille !

Acheron aurait donné n'importe quoi pour que Zarek ait droit à un autre destin, mais il avait beau implorer les dieux, ceux-ci refusaient pour l'instant d'accéder à sa requête. Certes, il devait admettre que Zarek était loin d'avoir facilité les choses. Au lieu de coopérer, il avait largement envenimé la situation, comme à plaisir.

— Pourquoi te fais-tu autant de souci pour ce Chasseur, Ach ? Je me demande si je ne devrais pas être jalouse : tu m'as tout l'air de l'aimer !

Acheron ne put réprimer une grimace de dégoût : Artemis avait l'art de salir son attachement pour ce Chasseur si spécial. Or, ce qu'il éprouvait pour Zarek, c'était un sentiment de fraternité. Et puis, il comprenait ce qui animait le Grec : la colère et la frustration. Avant de devenir le chien féroce qu'il était désormais, Zarek avait pris bien des coups. Il était normal qu'il morde à présent. Acheron lui-même était si près de se transformer en bête enragée qu'il ne pouvait reprocher à Zarek d'en être devenu une des siècles plus tôt.

Le Grec était tel qu'il était, point final, et il était hors de question de le faire abattre ! Sans compter que Zarek n'avait pas commis la faute dont l'accusait Artemis. L'affrontement au cours duquel il avait rudement molesté trois policiers dans une ruelle de La Nouvelle-Orléans était un coup monté par Dionysos. Le dieu avait fait en sorte de piéger le Grec, de le mettre face aux forces de l'ordre.

Si Thanatos ou un écuyer tuait Zarek, le malheureux serait condamné à errer sous la forme d'une ombre jusqu'à la fin des temps, constamment affamé et rongé par la souffrance.

Incapable de supporter cette idée, Acheron se leva et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Chercher Themis et lui demander d'annuler ta volonté.

À peine Acheron eut-il répondu qu'Artemis surgit devant lui, lui barrant le passage.

— Tu n'iras nulle part, Ach !

— Rappelle tes tueurs.

— Non.

— Très bien. Simi ? Simi ! Prends forme, s'il te plaît !

Le dragon sortit du biceps d'Acheron et apparut sous l'aspect d'une très jeune femme démon, grande d'à peine un mètre. Ses ailes étaient bleu nuit et noir, ce qui était surprenant car elle les préférait rouge sang. Les couleurs foncées qu'elle arborait aujourd'hui étaient en accord avec ses yeux. Leur teinte

ténébreuse montrait à quel point elle était contrariée de se trouver sur l'Olympe.

Elle bougea sa tête fine surmontée de cornes et dotée d'oreilles pointues. Une longue robe rouge dissimulait son corps, qu'elle faisait croître à volonté : sa taille pouvait être celle d'un enfant, d'un adulte ou, plus inquiétant, d'un gigantesque dragon de plus de vingt mètres.

Soudain blême, Artemis tenta de la faire disparaître, mais ses pouvoirs étaient sans effet sur Simi : elle n'obéissait qu'à Acheron.

— C'que tu veux, Ach ? demanda-t-elle d'une voix de petite fille.

— Que tu tues Thanatos.

Les griffes de Simi jaillirent lorsqu'elle se frotta les mains de plaisir.

— Chouette ! Mais je vais d'abord faire tourner ta déesse en bourrique.

Artemis recula en frissonnant.

— Remets-la dans ton bras, Acheron !

— Non. Tu vois, Artie, tu n'es pas la seule à pouvoir donner des ordres à un tueur. Ce serait amusant de prendre des paris : combien de temps Thanatos tiendra-t-il face à Simi, à ton avis ?

— Pas longtemps, akri, assura Simi, qui se servait du mot atlante signifiant « seigneur et maître ». Thanatos fera un excellent barbecue. J'adore la viande grillée. Et toi, akri ? Comment tu l'aimes ? Bleue, à point ou croustillante ? Personnellement, j'adore quand ça croustille...

— Acheron, tu ne peux pas envoyer cette créature attaquer Thanatos ! geignit Artemis. Sans toi auprès d'elle, elle est incontrôlable !

— Faux. Elle fait exactement ce que je lui dis.

— Ta Simi est une menace pour tous, dieux et hommes ! Zeus ta d'ailleurs défendu de l'amener avec toi dans le monde des humains. A fortiori de l'y laisser livrée à elle-même.

— Balivernes. Elle est moins redoutable que toi, et elle se balade régulièrement toute seule.

Artemis leva les yeux au ciel.

— Mes dieux... Je ne peux pas croire que tu détaches la laisse de cette chose ! Mais où as-tu donc l'esprit, Ach ?

Pendant qu'Artemis et Acheron se disputaient, Simi voletait autour de la pièce tout en prenant des notes sur un petit bloc.

— Voyons... J'ai besoin de ma sauce aux épices, de maniques pour enlever la viande de la broche parce qu'elle va être très, très chaude... Je la farcirai avec des pommes. Le goût sera délicieux...

— Mais qu'est-ce qu'elle fait, Ach ?

— Une liste de ce dont elle aura besoin après avoir tué Thanatos.

— On dirait qu'elle va le cuisiner... et le manger !

— Probablement.

— Mais elle ne peut pas le dévorer ! Je le lui interdis !

— Elle fera ce qu'elle voudra, rétorqua Acheron en souriant. Je lui ai donné mon feu vert.

Le dragon se plaça face à Artemis.

— Je mange tout sauf les pieds fourchus, annonça-t-elle. Je n'aime pas ça. Ça me fait grincer des dents. Akri, Thanatos n'a pas les pieds fourchus, j'espère ?

— Non, Simi.

— Oh ! Formidable ! Je vais faire ripaille ce soir, alors. Puis-je partir tout de suite chercher mon dîner, akri ? S'il te plaît, dis-moi oui, vite ! Vite !

Dansant comme une fillette lors d'un goûter d'anniversaire, le dragon était la joie incarnée.

— La balle est dans ton camp, Artie. Selon la décision que tu prendras, Thanatos vivra ou mourra. Il te suffit de prononcer un mot : oui ou non.

— Pas ça, akri ! gémit Simi. Ne lui demande pas de se ravisier ! Elle va changer d'avis juste pour m'embêter. Elle ne supporte pas que je sois contente ! C'est une méchante déesse.

Acheron savait qu'Artemis détestait s'avouer battue au terme d'une querelle avec lui. Il voyait des éclairs dans ses yeux. Mais Simi possédait un art de la persuasion très efficace...

— Que veux-tu que je fasse ? demanda Artemis d'un ton aussi tranchant qu'une lame.

— Que tu laisses Themis juger Zarek. Si, après avoir étudié le dossier, la déesse de la justice conclut que le Grec est un danger pour les humains et pour les Chasseurs, alors je chargerai Simi de s'occuper de lui.

Pendant qu'Acheron parlait, Simi montrait les dents à Artemis, qui n'en menait manifestement pas large. Elle finit d'ailleurs par capituler.

— D'accord, Ach. Je rappelle Thanatos, et on attend le jugement de Themis. Mais si ton Chasseur est déclaré coupable, je demanderai à Thanatos d'exécuter la sentence : je ne fais pas confiance à ta charmante petite bête.

— OK. Simi ? À la niche.

Le dragon émit un bruit écoeuré avant de lâcher :

— C'est toujours pareil ! Simi, rentre, Simi, ne fais pas rôtir la déesse, Simi, ne fais pas griller Thanatos... Zut, à la fin ! Je ne suis pas un yo-yo ! Je suis Simi. Et je ne supporte pas que tu me mettes l'eau à la bouche puis que tu me dises : « Couchée ! », akri. Tu ne me permets jamais de rigoler. J'en ai marre, tu sais.

— Simi ! gronda Acheron.

Le dragon souffla une petite flamme, puis réintégra de mauvaise grâce le biceps d'Acheron, qui se frotta le bras : les entrées et les sorties de Simi déclenchaient toujours une sensation de brûlure.

Après avoir poussé un soupir de soulagement, Artemis revint auprès d'Acheron et se frotta langoureusement contre lui. Du bout des doigts, elle effleura le dragon tatoué sur le biceps de son compagnon.

— Un de ces jours, je trouverai le moyen de supprimer ce monstre... dit-elle en contournant Acheron.

Elle lui embrassa le dos, en faisant aller et venir ses seins sur la peau nue d'Acheron, qui se crispa : il avait horreur d'avoir quelqu'un derrière lui. Artemis le savait parfaitement, la garce. Même si ses caresses étaient sensuelles, il les vivait comme des menaces.

— Un de ces jours, je trouverai le moyen de me débarrasser de la sale bête qui se colle à mon dos, lança Acheron par-dessus son épaule.

Assise dans l'atrium de sa maison, Astrid lisait pour la énième fois son livre favori, *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Elle le connaissait par cœur, et pourtant, à chaque relecture, elle découvrait quelque chose de nouveau dans ce texte magique.

Ce matin-là, elle avait particulièrement besoin de beauté, d'innocence, de bonheur, d'espoir, surtout.

Une brise chargée du parfum des lilas montait de la rivière, s'insinuait entre les colonnes de marbre aux chapiteaux doriques et arrivait jusqu'à la méridienne sur laquelle elle s'était installée. Ses trois sœurs étaient venues la voir, mais elle les avait congédiées : même leur affection ne parvenait pas à la réconforter.

Fatiguée, sans illusions, elle cherchait un peu d'optimisme dans le livre. Elle y trouva de la bonté, cette bonté dont étaient dépourvus les êtres qu'elle avait côtoyés tout au long de son existence. Elle aimait ses sœurs, mais elles étaient aussi dures que les autres, totalement indifférentes aux souffrances de ceux qui ne faisaient pas partie de leurs proches.

Quand avait-elle pleuré ou ri pour la dernière fois ? se demanda Astrid. Elle était incapable de s'en souvenir. Ses émotions étaient pétrifiées, comme prises dans la glace. Le détachement et la froideur étaient la norme chez les siens, et Astrid ne faisait pas exception. Sa sœur Atty l'avait pourtant prévenue, longtemps auparavant : si elle décidait d'occuper la fonction de juge, ce détachement et cette froideur iraient s'amplifiant dans son cœur. Jeune et naïve, Astrid ne l'avait pas crue. Jamais elle ne deviendrait une femme impassible. Elle vibrerait à la détresse des autres, compatirait.

Elle s'était trompée. Elle était désormais le genre d'être qui la révulsait, un monstre d'égoïsme et d'impassibilité. Les seules émotions qui se manifestaient encore en elle étaient provoquées par le livre de Saint-Exupéry. Pour être honnête, elle devait néanmoins admettre qu'elle ne les éprouvait pas, qu'elle ne faisait que les comprendre. Elle n'était que spectatrice. Cependant, elle puisait quelque réconfort dans *Le Petit Prince*. Au moins, elle n'était pas totalement insensible.

Mais elle aurait bien aimé verser quelques larmes.

Un bruit de pas la tira de ses réflexions : quelqu'un venait. Elle ne voulait pas être surprise en train de lire ce livre. On lui aurait demandé pourquoi elle était encore plongée dedans, et elle n'avait pas envie d'avouer qu'elle cherchait à ranimer sa capacité de compassion. Elle cacha donc l'ouvrage sous le matelas de sa méridienne.

Sa mère approchait. Elle n'était pas seule : Acheron et Artemis l'accompagnaient.

La longue chevelure rousse de Themis cascadaient librement sur ses épaules en gracieuses boucles souples. Son visage n'affichait guère plus d'une trentaine d'années. Elle portait un chemisier bleu à manches courtes et un pantalon kaki. Personne n'aurait imaginé qu'il s'agissait là de la déesse de la justice.

Artemis arborait un superbe péplum blanc. Acheron, lui, était tout de noir vêtu. Ses cheveux blonds frôlaient ses larges épaules.

Un frisson traversa Astrid. Chaque fois qu'elle se trouvait face à Acheron, il en allait de même : elle éprouvait une émotion qui n'avait rien à voir avec celles du cœur. Acheron l'émouvait physiquement. Il était d'une beauté étourdissante. Il y avait en outre en lui quelque chose d'inquiétant qui devait émoustiller toutes les femmes. Acheron était la sensualité incarnée, mais aussi un être dont l'aura de puissance avait de quoi faire hésiter tout dieu tenté de le défier. Le regard que posait Artemis sur lui en disait long. Elle aimait cet homme et avait peur de lui.

Quelle était la relation entre ces deux-là ? se demanda Astrid. En public, ils gardaient leurs distances, mais tout le monde savait qu'ils se retrouvaient régulièrement dans le temple de la déesse. Acheron venait souvent sur l'Olympe. Il rendait fréquemment visite à Astrid lorsqu'elle était enfant et lui apportait toutes sortes d'ouvrages. C'était d'ailleurs lui qui lui avait offert *Le Petit Prince*. Il l'a aidait aussi à tirer le meilleur parti de ses maigres pouvoirs. Elle adorait travailler avec lui.

Mais une fois qu'Astrid avait atteint la puberté, il avait cessé ses visites. Peut-être avait-elle trop montré à quel point il lui plaisait...

— Que me vaut cet honneur ? demanda Astrid au trio.

— J'ai du travail pour toi, ma chérie, dit Themis.

— Du travail ? Je pensais que tu me laisserais tranquille quelque temps encore, maman.

— Désolée, mon enfant, mais nous avons un problème avec un Chasseur de la Nuit. Il faut l'évaluer, puis prononcer une sentence.

Astrid secoua doucement la tête. Elle ne voulait pas faire cela. Après avoir rendu des jugements pendant des siècles, elle était vidée de toute énergie et, pire, de toute pitié.

— Il y a d'autres juges, maman.

— Je ne leur fais pas confiance, intervint Artemis. Ils n'ont pas les idées claires. J'ai besoin de quelqu'un qui soit impartial, sévère et juste. C'est de toi que j'ai besoin, Astrid. De toi, et de personne d'autre.

Acheron écoutait, les bras croisés sur sa poitrine. Il gardait le silence, mais l'éclat de ses yeux en disait long : il était très préoccupé par cette affaire.

Ce n'était pas la première fois que Themis nommait un juge pour évaluer un Chasseur de la Nuit, mais jamais Astrid n'avait vu Acheron aussi soucieux.

— Tu le crois innocent, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Il n'est pas innocent ! protesta Artemis. Il tuerait n'importe qui sans un cillement de paupières. Il n'a aucun sens moral, aucun principe. Il ne se soucie que de lui-même.

Le coup d'œil qu'Acheron lança à Artemis était plus éloquent qu'une longue tirade : à son avis, la déesse correspondait en tous points au portrait qu'elle venait de faire du Chasseur.

Astrid réprima un sourire. Que la belle Artemis digère donc ça...

Acheron s'approcha.

— Astrid, je sais que tu es fatiguée et que tu aimerais démissionner, mais je ne veux pas d'autre juge que toi.

Comment était-il au courant de son envie d'abandonner la magistrature de l'Olympe ? se demanda Astrid, stupéfaite. Elle ne s'était confiée à personne !

— Tu es bizarre, Ach, remarqua Artemis. J'ai choisi Astrid parce qu'elle n'a jamais reconnu un accusé innocent.

— Je sais, mais je suis certain qu'elle se montrera équitable et honnête.

— Tu veux protéger à tout prix ton Chasseur, et pourtant, tu acceptes qu'on nomme Astrid comme juge... Quel tour es-tu en train de me jouer, Ach ?

— Aucun, répliqua Acheron, sans quitter Astrid des yeux.

La jeune femme réfléchissait. Elle avait envie d'accepter l'affaire, parce que c'était là le souhait d'Acheron. Jamais il ne lui avait rien demandé, et elle se sentait redevable vis-à-vis de lui : il s'était montré si gentil avec elle au cours de son enfance ! Elle l'avait considéré comme un père, comme un frère aîné... Comme l'amant idéal aussi, plus tard.

— Combien de temps devrai-je m'absenter, Acheron ? Si je découvre que ton Chasseur de la Nuit est irrécupérable, pourrai-je rentrer immédiatement ?

Ce fut Artemis qui répondit.

— Oui, tu pourras. En fait, plus vite tu l'auras déclaré coupable, mieux ce sera pour tout le monde.

— Astrid, je me plierai à ta décision, dit Acheron, ignorant la réflexion d'Artemis.

— Très bien, déclara la déesse. Nous avons conclu un pacte, Ach, et je t'ai accordé un juge. Es-tu satisfait ?

— Oui, assura Acheron avec un grand sourire qui mit manifestement Artemis très mal à l'aise.

Son regard interrogateur allait d'Astrid à Acheron.

— Ach, que sais-tu que j'ignore ? Il y a quelque chose dans cette affaire qui ne me plaît pas.

— Ne t'en fais pas, Artie. Simplement, Astrid voit avec les yeux du cœur.

— C'est-à-dire ?

— Elle sentira ce qui se cache sous l'apparence, les paroles, le comportement de mon Chasseur.

Cela ressemblait étrangement à ce qui était dit dans *Le Petit Prince* : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » Acheron savait qu'elle relisait le livre, songea Astrid, incrédule. Pourtant, le volume était invisible, bien caché sous le matelas.

Décidément, Acheron Parthenopaeus était un être mystérieux et inquiétant.

— Tu as deux semaines, ma fille, dit Themis. Quinze jours au terme desquels le sort de Zarek sera scellé sans appel, et ce par ton fait.

2

Zarek poussa un juron quand les piles de sa Game Boy rendirent l'âme. C'était bien sa chance ! Encore une heure de vol, et la dernière chose dont il avait envie, c'était d'écouter geindre Mike, qui se plaignait sans discontinuer de devoir ramener le Grec en Alaska. En dépit de ses écouteurs, du vrombissement du rotor et de l'épaisse cloison de métal qui le séparait du pilote, Zarek entendait l'écho des jérémiades de l'écuyer.

Satané Mike, qui était bien à l'aise dans le cockpit alors que lui était coincé dans cette cabine minuscule, où il avait l'impression que les parois allaient se refermer sur lui d'un instant à l'autre. Il pouvait à peine bouger. Ses coudes et ses genoux heurtaient sans arrêt quelque chose. Il faisait sombre comme dans un four. Tous les hublots avaient été peints en noir. La claustrophobie gagnait Zarek, mais il se raisonnait : c'était cet enfermement dans les ténèbres, ou la mort par rayonnement solaire.

Mourir était son plus grand rêve, et pourtant, il avait choisi ce cube de métal bien étanche à la lumière. Incompréhensible, se dit-il en retirant ses écouteurs.

Immédiatement, il entendit Mike, qui discutait avec quelqu'un grâce à la radio de bord.

— Alors, tu l'as fait ? demandait une voix inconnue.

Un désastre, ces pouvoirs de Chasseur. Il avait une ouïe trop performante. Zarek se serait bien passé de percevoir cette conversation, dont il était manifestement le sujet.

Mike avait été grassement payé, à La Nouvelle-Orléans, pour l'abattre. Douze heures plus tôt, il avait empoché une somme royale, et maintenant, Zarek attendait le moment où l'écuyer de peu de foi ouvrirait brutalement la cloison pour

laisser entrer le soleil ou le frapperait droit au cœur avec une arme quelconque.

Pour l'instant, Mike se tenait à carreau, mais Zarek restait vigilant. S'il s'avisait de tenter quoi que ce soit, l'humain apprendrait vite que le Chasseur avait plus d'un tour dans son sac.

— Non, je n'ai pas levé le petit doigt, répondit Mike à son interlocuteur, tout en faisant brutalement virer l'hélicoptère, ce qui déséquilibra Zarek et le projeta contre la paroi.

Depuis le début du voyage, Zarek soupçonnait l'écuyer de faire délibérément des figures acrobatiques pour le secouer à plaisir.

— J'ai bien réfléchi, disait Mike. Faire frire ce salaud serait une mort trop douce pour lui. Je préfère laisser le boulot à l'équipe des écuyers exécuteurs. Qu'ils le tuent lentement, cruellement... J'aimerais l'entendre supplier qu'on l'épargne. C'est tout ce qu'il mérite, après ce qu'il a fait à ces trois pauvres flics !

De rage, Zarek serra les poings. Les « pauvres flics » en question étaient certes innocents, mais s'il n'avait pas été immortel, ils l'auraient bel et bien tué. Or, lui aussi était innocent !

La voix dans la radio s'éleva de nouveau.

— Il paraît qu'Artemis est prête à payer le double de ce que Dionysos t'a filé à n'importe quel écuyer qui acceptera de liquider le Grec. Si tu as refusé cette offre, mec, tu es fou.

— Peut-être, mais j'ai assez de fric comme ça. Je préfère laisser à d'autres le soin de couper la tête de ce fumier.

Sale type ! se dit Zarek, furieux, avant de se calmer. Qu'est-ce qu'il en avait à faire, après tout, de ce que ce minable pensait de lui ? Il l'avait compris depuis belle lurette : pas la peine de s'intéresser aux gens, ils étaient tous à flanquer à la poubelle. Ses essais de gentillesse n'avaient jamais eu de succès. Ses bonnes intentions lui étaient invariablement revenues en pleine figure avec la force d'un boomerang.

— Je suis étonné, reprit la voix, que le Conseil des écuyers n'ait pas mis Nick Gautier sur ce coup. Dans la mesure où il

vient de passer la semaine avec Zarek, il était tout indiqué pour faire ce boulot.

— Le Conseil a essayé, mais Gautier a refusé.

— Pourquoi ?

— Aucune idée. Tu sais comme il est : il n'accepte pas facilement qu'on lui donne des ordres. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'il ait été nommé écuyer. Je ne vois pas quel Chasseur pourrait le supporter, à part Acheron et Kyrian.

— Ouais, c'est un petit con. Mike, je te laisse : mon Chasseur vient de me biper. *Ciao*, mec, et fais gaffe à Zarek.

— Ne t'inquiète pas : je livre la marchandise en Alaska et je repars en quatrième vitesse. Aux autres de se débrouiller avec lui.

Zarek entendit le déclic du bouton « off » de la radio. Il s'adossa à la cloison. Il ne percevait plus que la respiration de l'écuyer.

Ainsi, Mike avait changé d'avis. Il ne serait pas son exécuteur. Une surprenante lueur d'intelligence avait jailli dans son cerveau de la taille d'un pois chiche. Il avait réfléchi et décidé que, non, merci, il n'avait pas envie de finir massacré par sa cible.

Zarek appréciait cela : il aimait les gens qui faisaient marcher leurs neurones. Pour cette raison, Mike aurait la vie sauve. Mais il souffrirait. Pas question de le laisser s'en tirer tranquillement.

Désormais, Zarek savait donc qu'une escouade d'exécuteurs allait débarquer en Alaska. Grand bien leur fasse. Il était sur son territoire, le connaissait comme sa poche. Il habitait ces immenses étendues glaciales depuis neuf cents ans. Le débusquer dans les forêts enneigées relèverait du miracle. Celui qui tendrait des guets-apens, ce serait lui.

Il poussa un soupir de plaisir : sur sa terre d'exil, il se sentait invincible. Acheron lui rendait visite une fois par an, histoire de s'assurer qu'il tenait le coup, mais en dehors du chef, personne n'était jamais venu le voir.

Les gens se demandaient comment il avait pu ne pas devenir fou. Tant de siècles d'isolement dans cette contrée au climat effroyable auraient rendu dingue n'importe qui.

D'ailleurs, Zarek devait admettre qu'il n'était plus du tout sain d'esprit. Les longs mois d'été, où il ne faisait jamais vraiment nuit, il restait terré dans sa cabane, avec pour uniques compagnons le silence et le froid polaire. Seule activité : relire inlassablement les mêmes livres, en attendant avec impatience l'arrivée de l'hiver. Il pouvait alors se rendre à Fairbanks, se promener un peu dans les magasins et voir des êtres humains, les entendre parler. C'était sa seule distraction, qui ne datait que de cent cinquante ans : avant cela, il n'y avait personne en Alaska. Enfin, pas exactement : des autochtones rompus aux duretés du climat y vivaient, dans des tentes de peau de caribou tannée. Mais ils avaient peur de cet homme à la taille de colosse, doté de crocs. Dès qu'ils l'apercevaient, ils s'enfuyaient en hurlant. Sa présence était à l'origine d'une légende qui rappelait celle du yeti. Seuls des Démons hivernaux s'aventuraient de temps à autre dans les forêts pétrifiées par le gel. Mais ce qui les intéressait, c'était se battre, pas discuter Zarek restait donc sur sa faim. Un combat rapide et sanglant, et hop ! Il n'avait de nouveau que les ours comme interlocuteurs.

Les aurores boréales l'empêchaient de monter vers le nord. Ne restaient donc à Zarek que quelques communications par téléphone satellite avec des Chasseurs installés à l'autre bout du monde.

Finalement, il aurait dû laisser les Démons le tuer, se dit-il. Ainsi, il aurait évité que les années s'écoulent sans fin, toutes désespérément semblables, toutes désespérément déprimantes. La seule excitation qu'il connaissait était celle que lui procuraient les bagarres. L'instinct de survie l'obligeait à réagir.

À La Nouvelle-Orléans, il s'était senti si vivant... Presque heureux. L'ambiance survoltée de la ville, le climat, l'exotisme... Tout l'avait séduit dans la cité de Louisiane. Quelle chance avaient les habitants de cette ville ! En étaient-ils au moins conscients ? Probablement pas. Il fallait pouvoir comparer avec d'autres endroits, et lui, hélas, il le pouvait.

Le bon temps était derrière lui, désormais. Avec son comportement irraisonné, il avait fichu en l'air ses chances de pardon. Artemis et Acheron ne le lâcheraient plus jamais dans une grande ville. Il vivrait en Alaska jusqu'à la fin des temps, où

il ne lui resterait plus qu'à espérer un accroissement subit de la population. Mais il ne fallait pas rêver. Il n'avait pas plus de chances de voir le nombre d'habitants augmenter dans cette région que d'être exilé à Tahiti.

Il sortit sa tenue d'homme du froid de son sac. L'hélicoptère devait atterrir de bonne heure, il ferait donc encore nuit pendant un petit moment – juste assez longtemps pour qu'il regagne sa cabane avant l'aube, à condition de se dépêcher.

Alors qu'il glissait ses jambes dans son caleçon molletonné puis remettait son pantalon de cuir, il sentit l'hélicoptère perdre de l'altitude. Il enfila son chandail à col roulé, son manteau de rat musqué et ses bottes fourrées, étala de la vaseline sur ses lèvres et vérifia que son attirail de défense et d'attaque se trouvait bien dans son sac. Cela faisait une éternité qu'il avait pris l'habitude d'emporter toute une panoplie d'armes avec lui. L'Alaska était une contrée extrêmement sauvage, et s'y déplacer seul relevait de la gageure. Toute rencontre avec un être vivant, homme ou bête, pouvait se révéler mortelle. Neuf cents ans plus tôt, il s'était fait le serment de devenir la créature la plus redoutable des étendues glacées.

L'hélicoptère se posa enfin. Le claquement des pales décrut, puis cessa, et le grondement du moteur s'éteignit.

La porte de séparation entre le cockpit et la cabine coulissa, et Mike apparut. Il éternua : il avait déjà ouvert la porte de l'appareil, et un froid de loup s'engouffrait dans l'habitacle.

— Bienvenue à la maison, lança l'écuyer en reniflant, ce qui dégoûta Zarek.

Cet imbécile affichait une mine ravie, constata le Grec. Il devait se réjouir d'avance en songeant à ce que les sbires de Dionysos allaient lui faire subir. Ils le pourchasseraient et le mettraient en pièces, et l'idée semblait faire saliver l'écuyer.

— J'espère que tout est comme vous l'avez laissé, ironisa Mike.

Oh, oui, tout était exactement pareil. Cette saleté de neige étincelait dans la clarté des dernières étoiles, déjà pâlissantes à l'approche de l'aube. Rien ne changeait jamais, en Alaska. La nature et le climat étaient immuables.

Zarek mit ses lunettes noires, arrima son sac sur ses épaules et descendit de l'hélicoptère. Il se dirigea vers l'abri dans lequel il avait remisé son scooter des neiges, la semaine précédente.

Le froid lui paralysait déjà les mâchoires, lui endormait les lèvres. Il marmonna quelques imprécations entre ses dents, qu'il avait bien du mal à empêcher de claquer. Avoir des crocs en guise de canines ne rendait pas l'exercice facile.

— Hé, Mike ! appela-t-il soudain en se retournant vers l'écuyer, après avoir plongé la main dans sa poche.

— Oui ?

L'écuyer se tenait sur le marchepied de l'hélicoptère.

— Remue tes fesses ! cria Zarek, tout en jetant une grenade dégoupillée sous le ventre de l'hélicoptère.

— Nom de...

Mike n'acheva pas sa phrase. Il fila comme un lièvre à travers la clairière. Le crissement de ses semelles sur la neige fit rire Zarek. Il vit l'écuyer plonger derrière une congère et plaquer les mains sur ses oreilles.

L'hélicoptère explosa à l'instant où Zarek faisait démarrer son scooter. Avant de mettre les gaz, il prit le temps de savourer le spectacle du Sikorsky de vingt-trois millions de dollars retombant en une infinité de pièces de métal incandescentes. Le somptueux et surréaliste feu d'artifice s'acheva sur le bouquet final : la carcasse de l'appareil s'embrasra, et les flammes montèrent vers le ciel bleu outremer, leur reflet colorant la neige de pourpre.

Les aurores boréales, c'était beau, songea Zarek, mais ça, c'était encore mieux, parce qu'en plus, ça faisait du bruit.

Lorsque le Sikorsky fut réduit à une masse d'acier noir pathétiquement déformé, Zarek fit glisser le scooter jusqu'à l'endroit où Mike avait trouvé refuge et lança une autre grenade sur la congère, qui se volatilisa en une myriade de minuscules flocons.

Voilà. L'écuyer était prévenu : il n'avait pas intérêt à jouer au plus malin avec le Grec.

Mike se retrouva assis à plusieurs mètres de son abri, là où la déflagration l'avait projeté. Il grelottait, de peur et non de

froid, songea Zarek. Le petit feu de joie qu'il lui avait offert aurait réchauffé le diable lui-même.

— Tu trouveras un village à sept kilomètres au sud ! Tiens, attrape ça !

Zarek lança un tube de vaseline en direction de l'écuyer.

— T'auras au moins quelque chose de protégé : tes lèvres. Ça te permettra de parler pour demander de laide !

— Merde, le Grec, j'aurais dû vous tuer !

— Sûr.

Zarek rabattit sa cagoule de laine sur son visage.

— Au fait, Mike, si tu tombes sur des loups, n'oublie pas que ce sont de vrais loups et pas des loups-garous, hein ! Et ils se déplacent en meute. Alors, n'essaie pas de discuter avec eux. Grimpe à l'arbre le plus proche et patiente jusqu'à ce qu'ils en aient marre d'attendre que tu descenes. J'espère qu'ils renonceront à te choper avant qu'un ours se pointe... parce que les ours, ça monte sacrément bien aux arbres. Allez, *ciao* !

Sur ce, il s'éloigna en agitant la main.

Peut-être aurait-il dû se sentir coupable d'avoir joué un aussi sale tour à l'écuyer. Pas trop, mais un peu quand même. Mais non. Il ne regrettait rien. Mike venait de recevoir une rude leçon. Être velléitaire était une mauvaise chose : il le saurait, désormais. S'il s'en sortait, il accepterait sans barguigner les offres de Dionysos et d'Artemis, la prochaine fois.

Il accéléra et le scooter bondit, s'élançant dans une course folle à travers la forêt. Le chemin à parcourir jusqu'à sa cabane était encore long, et l'aube ne tarderait pas. Il devait se presser.

Bon sang, pourquoi avoir pris le MX Z au lieu du Mach Z Rev ? Le Mach Z Rev était tellement plus rapide ! Mais moins maniable que le MX Z, qu'il pilotait en cet instant. Et beaucoup moins amusant pour sauter de bosse en bosse. Le problème, c'était qu'il n'avait pas le temps de s'amuser. Il avait faim, froid et il se sentait fatigué. Plus étrange, il avait hâte de retrouver son cocon familier.

L'escouade de tueurs qu'on allait lui envoyer trouverait à qui parler. Au moment de la composition des troupes, les dernières nouvelles courraient d'un écuyer à l'autre : le Grec avait ridiculisé Mike et détruit un hélicoptère. Il y avait là de

quoi faire réfléchir les plus téméraires. Les exécuteurs allaient sacrément avoir besoin de renforts.

Le soleil menaçait à l'horizon lorsque, enfin, Zarek arriva à sa cabane. Depuis son départ, il avait encore neigé, et la porte d'entrée était bloquée par un énorme amas immaculé.

Il gara le scooter dans l'abri attenant et le recouvrit d'une bâche chauffante. Lorsqu'il brancha la prise du générateur, il se rendit compte qu'il n'y avait plus de courant. Bon sang ! Les batteries des deux scooters allaient se vider et les radiateurs éclater sous l'effet du gel !

Il sortit vérifier ses groupes électrogènes. Pas étonnant qu'il n'y ait plus de jus, constata-t-il, consterné : les deux appareils n'étaient plus que des blocs de glace compacte, qu'il entreprit de briser à coups de poing. Au temps pour le confort qu'il comptait retrouver en rentrant chez lui ! Impossible de réparer les groupes à la lumière du jour. Il ne lui restait plus qu'à attendre le soir, avec pour toute source de chaleur le poêle à bois. Ce ne serait pas la première fois qu'il dormirait emmitouflé comme un ours dans sa caverne, mais il se serait quand même bien passé de ça. Le souvenir de la douceur du climat de La Nouvelle-Orléans lui amena presque les larmes aux yeux.

Après avoir brisé la glace sur les générateurs, il enveloppa ceux-ci de son manteau de fourrure, puis regagna la porte d'entrée. Maintenant, il fallait balayer la neige, ce qu'il fit en un clin d'œil. La force physique des Chasseurs était une vraie bénédiction.

Il entra dans la cabane en baissant la tête : le plafond était bas, et s'il n'y prenait pas garde, le sommet de son crâne frôlait les planches. Hélas, avec un tel climat, une faible hauteur de plafond était nécessaire si l'on voulait garder une pièce chaude.

Au début de son exil, il avait vécu dans une grotte, puis il avait entrepris de bâtir sa cabane. En neuf cents ans, il avait largement eu le temps de la peaufiner, de l'aménager. Maintenant, il possédait son chez-soi et éprouvait un certain plaisir à le retrouver.

Après avoir glissé une barre de blocage en travers de la porte, il alluma le poêle. Les animaux ne viendraient pas l'importuner. Il éclaira la lampe à pétrole qui palliait les pannes

des générateurs et survola du regard les murs de rondins travaillés. Il les avait sculptés de sa main. Ce qu'il avait réalisé au fil du temps était très beau, se dit-il avec fierté.

Il possédait peu de meubles : quelques étagères pour ses livres et ses sommaires ustensiles de cuisine, une tringle pour sa maigre garde-robe lui suffisaient. L'ancien esclave qu'il était se satisfaisait de peu. Mais il aimait avoir chaud. Or, en ce moment, son haleine formait un nuage blanc devant sa bouche. Il lui faudrait attendre une bonne trentaine de minutes avant que le poêle ne commence à diffuser sa chaleur. Inutile de songer à mettre de nouvelles piles dans la Game Boy : elles risquaient de geler. Mais il pouvait se sustenter.

Il alla fouiner parmi ses boîtes de conserve. L'expérience lui avait appris qu'il ne fallait pas garder de nourriture fraîche dans la cabane, sous peine d'attirer les ours, auxquels aucune porte ni fenêtre ne résistait. Les loups aussi étaient habiles pour s'introduire à l'intérieur. Dans ces cas-là, Zarek devait les tuer, et il avait horreur de ça. Ils avaient faim et étaient un peu sots, mais ils ne méritaient pas la mort pour autant.

Il ouvrit une boîte de porc aux haricots en songeant à ce petit fumier de Mike, qui avait refusé de lui donner à manger pendant le trajet de La Nouvelle-Orléans jusqu'à Fairbanks. Il lui aurait fallu faire coulisser la cloison et le soleil mortel aurait touché son passager, avait-il dit. Foutaises. La vérité, c'était qu'il avait pris un malin plaisir à affamer celui qu'il convoyait.

— Et merde ! s'exclama Zarek en découvrant les haricots congelés.

Furieux, il rouvrit la porte et jeta aussi loin qu'il le put la boîte de conserve dans la forêt. Puis il referma le battant en hâte et remit la barre en place. Il ne lui restait plus qu'à prendre son mal en patience, le temps que le poêle fasse son office.

Il posa la Game Boy dessus et glissa son téléphone cellulaire sous son chandail, sur son ventre, dans le même but. Un supplément de bois ne serait pas du luxe, songea-t-il en regardant à travers la vitre les flammes paresseuses qui ondulaient dans le foyer. Mais les grosses bûches étaient dehors, sous l'appentis. Zut. Il n'avait pas envie de ressortir.

Il prit donc sur une étagère des figurines finement ciselées dans des morceaux de sapin et les jeta dans le feu. Des heures et des heures de travail avec couteau et ciseaux allaient partir en fumée. Et alors ? Quelle importance ? Personne ne viendrait jamais admirer ses sculptures sur bois.

Il s'apprêtait à refermer la porte vitrée du poêle quand quelque chose attira son regard.

Nom de Zeus ! Contre la cloison du fond, recroquevillés, terrorisés, se trouvaient une petite martre et ses trois bébés ! Comment avaient-ils atterri là-dedans ? Probablement par le conduit d'évacuation.

— C'est pas vrai ! grommela Zarek en plongeant la main dans les flammes.

Sans se soucier des brûlures et des morsures de la martre, il sortit la petite famille du poêle et installa tout le monde dans sa pelisse la plus chaude. Pas question de jeter maman et bébés dans la neige. Lui, il était immortel. Il pouvait survivre à des températures polaires. Pas la martre et ses petits.

Mais il avait beau être un Chasseur de la Nuit, il claquait des dents, au point d'envisager de se réfugier dans son sous-sol secret, un immense espace qu'il avait creusé de ses mains sous la maison et auquel il accédait par une trappe dissimulée sous le poêle. Il renonça cependant à gagner sa cache souterraine : la nuit ne tarderait pas à tomber, et il ne mourrait certainement pas de froid. Et puis, il aurait fait trop de bruit en déplaçant le poêle et en soulevant la trappe. La martre aurait eu peur. Allons, quelques heures emmitouflé dans ses couvertures, ce n'était pas la mer à boire. Au crépuscule, il ferait un saut à Fairbanks pour y acheter un nouveau générateur et quelques conserves.

Il s'allongea donc sur son lit, ramena plaids et fourrures jusque sous son nez et ferma les yeux.

Les images de son bref séjour à La Nouvelle-Orléans assaillirent tout de suite son esprit. Quelle mouche l'avait donc piqué de se mettre à dos un dieu au sale caractère comme Dionysos pour aider Talon et surtout son adorable Sunshine, à laquelle il aurait bien goûté lui-même ? Pour que ces deux-là soient heureux, il s'était condamné à mort.

Il secoua la tête en soupirant, puis s'endormit tout en songeant que les écuyers envoyés pour l'exécuter mettraient peut-être le feu à sa cabane pendant qu'il dormait.

Et alors ? Aucune importance. Au moins, il aurait chaud quelques minutes avant de mourir.

À son réveil, Zarek se sentit désorienté. Combien de temps avait-il dormi ? Il faisait nuit noire. Et il ressentait des élancements dans le ventre.

Pas étonnant : le téléphone s'était incrusté dans sa chair. Au moins, il serait dégelé. Et la Game Boy aussi : le poêle émettait un ronronnement satisfaisant, même s'il était trop peu puissant pour vraiment réchauffer la pièce.

Il se leva, enfila une parka, mit la Game Boy et le téléphone dans son sac à dos et sortit, après avoir vérifié que la famille martre allait bien. Oui. Tous les petits yeux étaient clos.

Rassuré, il se dirigea vers l'appentis et retira la housse de protection de son scooter des neiges. L'engin démarra au premier tour de clé. Super. Tout se passait bien, finalement. Personne ne l'avait fait frire pendant son sommeil, et il y avait assez d'essence dans le réservoir de son scooter pour l'amener à Fairbanks. Ce genre de détail, de petite victoire sur l'adversité, suffisait à le rendre heureux. Ou du moins, à le mettre de bonne humeur. Avec le temps, il était devenu philosophe. Il avait appris à se contenter de très, très peu.

Peu après 18 heures, il arriva en ville et se gara devant la maison de Sharon Parker.

Il avait fait la connaissance de la jeune femme dans des circonstances tragiques dix ans plus tôt : sa voiture était tombée dans un fossé par une nuit glaciale. Bloquée dans son véhicule, Sharon sanglotait, car elle avait avec elle sa fillette de sept mois. L'enfant souffrant d'asthme, elle l'avait amenée à l'hôpital, où on avait refusé de la soigner car Sharon ne possédait pas d'assurance-maladie. Désespérée, la jeune femme était repartie : le dispensaire accepterait de recevoir le bébé, lui avait-on dit.

Et c'était sur la route de ce dispensaire qu'elle avait dérapé sur du verglas et fini dans un fossé, avec un bébé au bord de l'étouffement à côté d'elle.

Zarek l'avait sortie de la voiture, avait pris le bébé dans ses bras et avait ramené les Parker mère et fille à l'hôpital du comté, où il avait payé tous les frais médicaux. Pendant qu'il attendait en compagnie de Sharon que les médecins se soient occupés de la petite fille, il avait appris que la jeune femme allait être expulsée de son appartement parce qu'elle n'en avait pas payé le loyer.

Zarek, après un court moment de réflexion, lui avait proposé un marché : il réglerait le loyer, la nourriture, toutes les dépenses nécessaires au confort du bébé et de sa mère. En échange, Sharon devrait l'accueillir lors de ses passages à Fairbanks. Pas dans son lit, non, mais autour d'une table où elle lui servirait à dîner et lui ferait la conversation. Il se contenterait de restes, avait-il précisé. Qu'elle ne se sente pas obligée de cuisiner pour lui. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était que quelqu'un lui offre un peu d'amitié.

En été, lorsqu'il serait coincé dans la cabane à cause de ces journées qui s'éternisaient, que Sharon fasse un saut chez lui de temps en temps. Qu'elle lui apporte des livres, et quelques provisions. Il lui suffirait de les déposer sur le seuil.

Sharon, les larmes aux yeux, avait accepté, et Zarek remerciait encore les dieux d'avoir mis la jeune maman sur son chemin. Jamais elle ne lui avait posé la moindre question, et elle n'avait même pas cillé en l'entendant expliquer qu'il ne pouvait quitter la cabane aux heures où brillait le soleil. Infiniment reconnaissante à Zarek des bienfaits qu'il lui accordait, Sharon ne se formalisait pas des excentricités de son généreux protecteur.

Le marché qu'ils avaient passé convenait à merveille à Zarek. Ses relations avec Sharon étaient simples : il était le patron, et Sharon l'employée.

— Zarek ? entendit-il alors qu'il plongeait la résistance chauffante dans le radiateur du scooter : laisser l'engin en plein air sans cette précaution garantissait un éclatement du système de circulation d'eau.

Sharon se tenait sur le seuil de la maison de style ranch qu'il lui avait louée après avoir jugé l'appartement où elle vivait trop peu plaisant pour une maman et son bébé.

Ses cheveux étaient plus courts que le mois précédent, constata-t-il. Et cette nouvelle coupe lui allait fort bien. Grande, mince et très séduisante, Sharon était une femme attirante. N'importe quel homme l'aurait courtisée. Mais pas Zarek. Un jour, quatre ans auparavant, Sharon lui avait fait comprendre que s'il désirait davantage que de l'amitié, elle était toute disposée à lui accorder ce qu'il souhaitait.

Il avait gentiment refusé.

Il ne voulait avoir de relations étroites avec personne, surtout pas avec une femme. Une amie, ça allait, mais une maîtresse, cela pouvait devenir pesant, exigeant. Et puis, pour lui, le sexe était dissocié du mental. Il le pratiquait à la manière des animaux. Sauvagement, en assauts brefs et frénétiques. Les mots doux, les préliminaires, très peu pour lui. Or, Sharon aurait attendu ces délicatesses de sa part. Coucher avec elle aurait compliqué leur relation. Devoir lui rendre des comptes, se confier à elle... Zarek n'en avait pas la moindre envie.

Les choses en étaient donc restées au point précisé au départ : amitié et accueil plaisant, point final.

— C'est toi, Zarek ?

— Oui !

— Tu entres ?

— Dans un petit moment. Je vais d'abord faire quelques courses.

— OK ! lança Sharon tout en refermant la porte.

Zarek se dirigea vers la boutique en bas de la rue.

Chez Frank's General Store, on trouvait à peu près tout ce dont on avait besoin. En particulier, on y vendait d'excellents générateurs et du matériel électronique. Le problème, c'était que Zarek ne pourrait bientôt plus y faire ses emplettes : Frank le connaissait depuis quinze ans et commençait à s'étonner qu'il ne vieillisse absolument pas. Sharon ne tarderait pas à faire la même constatation, et Zarek serait alors obligé de la fuir elle aussi. Les seuls contacts chaleureux qu'il avait dans le monde des humains, il devrait y mettre un terme.

C'était là l'un des plus gros et des plus douloureux inconvénients de la condition d'immortel. Un Chasseur n'avait pas la possibilité de rester dans un même endroit longtemps s'il fréquentait des gens. Le seul moyen de ne pas être condamné à déménager tous les dix, vingt ans, c'était de se retirer au fin fond d'un bayou, comme Talon, qui n'avait jusqu'à maintenant eu pour compagnie que deux alligators. Rien à craindre de ce côté-là : les sauriens ne risquaient pas de révéler son secret.

Zarek avait à plusieurs reprises demandé qu'on lui octroie un écuyer, mais sa requête avait été invariablement rejetée par le Conseil. Sa réputation le desservait, il le savait. Et aucun humain ne s'était porté volontaire pour vivre en Alaska auprès d'un Chasseur aussi aimable qu'un ours affamé.

Il entra dans la boutique et, tout en déboutonnant sa parka et en retirant ses gants, il entendit Frank discuter avec l'un de ses vendeurs, un nouveau.

— Écoute bien ce que je te dis, petit : c'est un type bizarre, c'est sûr, mais sois aimable avec lui, d'accord ? Il dépense une fortune dans mon magasin, alors sois tout sourire. Même s'il te flanque la trouille.

Sur ces mots, Frank se tourna vers Zarek.

Le commerçant était habitué à l'apparence étrange de son client – Zarek portait un bouc, une boucle d'oreille d'argent représentant un glaive et une tête de mort, et son pouce gauche était prolongé par un croc de boucher articulé. Mais Acheron avait prié Zarek de renoncer à son bouc, à La Nouvelle-Orléans, et de dissimuler ses effrayants accessoires.

Zarek attendait désormais que son bouc repousse. Il ne s'aimait pas sans. S'il s'était regardé, il se serait senti tout nu, aussi faisait-il en sorte que son image ne se reflète pas dans un miroir. Les Chasseurs possédaient le pouvoir d'annuler leur propre reflet.

— Que puis-je pour vous aujourd'hui, cher monsieur ? s'enquit Frank avec un grand sourire.

Le commerçant se montrait toujours très chaleureux, ce qui n'était pas le cas de la plupart des autres habitants de Fairbanks : dès qu'ils apercevaient Zarek, ils faisaient un grand

détour pour ne pas le croiser. Le Chasseur ne s'en formalisait pas. Il avait l'habitude que les gens le fuient.

— J'ai besoin d'un nouveau générateur.

— Ah. Nous allons peut-être avoir un petit problème.

Zarek ne cilla pas. Avec Frank, le « petit problème » était devenu un rituel. Proposer de payer un prix infiniment supérieur à celui de l'objet convoité réglait ce « petit problème ». Zarek le savait et était prêt à sortir une épaisse liasse de billets.

— Il ne m'en reste qu'un, poursuivit le commerçant, et je dois le livrer chez les Wallaby demain.

Rien de nouveau sous le soleil, se dit Zarek. Frank prétendait invariablement être en rupture de stock.

— Je ne sais pas combien vaut ce générateur, mais je vous en offre le double, et en liquide.

— Mmm. Ça nous laisse quand même un autre petit problème : Wallaby prendra ça très mal, si je lui fais faux bond.

— Trois fois le prix et vous le déposez chez Sharon Parker dans l'heure qui vient.

Frank se tourna vers le nouveau commis.

— Tu as entendu, petit ? Occupe-toi du générateur de monsieur. Vous faut-il autre chose ? ajouta-t-il à l'adresse de Zarek.

Zarek secoua la tête, sortit du magasin et marcha jusqu'à la maison de Sharon dans le vent glacial et le froid mordant.

Il frappa, puis ouvrit la porte et entra. Les clés tournées dans les serrures ne l'arrêtaient jamais.

La salle de séjour était vide. Étrange. D'ordinaire, à cette heure-ci, Trixie, la turbulente fillette de Sharon, galopait dans la pièce en criant et en riant. Or ce soir, non seulement il ne la voyait pas, mais il ne l'entendait pas. Un instant, il songea que les écuyers exécuteurs l'avaient peut-être enlevée, puis se dit que cette hypothèse ne tenait pas la route. Sharon était totalement étrangère au Conseil des écuyers ou au monde des Chasseurs de la Nuit.

— Sharon ?

La jeune femme sortit lentement de la cuisine.

— Ah, tu es revenu...

Un mauvais pressentiment assaillit Zarek. Quelque chose n'allait pas. La nervosité de la jeune femme était presque palpable.

— Tu vas bien ? Je ne...

Il s'interrompit : il venait de percevoir un bruit de pas lourds, un souffle rauque dans la cuisine.

Il y avait un homme dans la maison.

Zarek se crispa et attendit. Un instant plus tard, l'homme se montra. Il se plaça derrière Sharon.

Il était grand, presque autant que Zarek, et portait ses longs cheveux noirs attachés en catogan, à la manière des cow-boys. Dans son regard brillait une lueur mauvaise.

Instantanément, Zarek comprit qu'il avait été trahi : celui qui se tenait face à lui était un autre Chasseur de la Nuit.

Un parmi des centaines d'autres, mais le seul d'entre eux qui fût au courant de la relation qu'il entretenait avec Sharon.

Zarek se traita in petto de fichu imbécile.

— Il faut qu'on parle, dit l'homme avec un accent du Sud très prononcé.

Voir Sharon et Sundown ensemble bouleversait Zarek. Sundown ! Le seul être auquel il se fût jamais confié en deux mille ans !

Il savait pourquoi Sundown était là. Quel meilleur tueur aurait pu trouver les dieux pour le retrouver et l'exécuter ?

— De quoi devrions-nous parler ?

Le Chasseur se déplaça de façon à s'interposer entre Zarek et Sharon. Que s'imaginait-il ? Qu'il avait besoin de la protéger de lui ? se demanda Zarek, écoeuré.

— Tu le sais très bien, répliqua Sundown.

Oui, Zarek le savait. Sundown était là pour le mettre à mort, rapidement et sans douleur. Ensuite, il ferait son rapport à Artemis et Acheron : mission accomplie, leur annoncerait-il. Désormais, le monde allait recommencer à tourner normalement. Sundown le cow-boy pourrait rentrer chez lui, à Reno.

Lors de sa première exécution, Zarek s'était présenté devant son bourreau sans opposer la moindre résistance. Cela ne se

passerait pas de la même façon cette fois-ci. Il vendrait cher sa peau. Très cher.

— Laisse tomber, Sundown, dit-il en tournant les talons.

Il traversait le vestibule quand le Chasseur l'attrapa. Zarek lui expédia un coup de poing dans l'estomac, avec tant de force que son adversaire tomba en arrière. Lui-même vacilla. Lorsqu'elle avait donné des pouvoirs à ses Chasseurs, Artemis s'était astucieusement arrangée pour qu'ils ne s'entre-tuent pas : celui qui frappait recevait l'impact donné au centuple, comme un écho amplifié.

Pourvu que la déesse n'ait pas momentanément annulé cette particularité chez Sundown...

Non. Le Chasseur mandaté pour le tuer faisait piètre figure, constata Zarek avec soulagement. Il était à terre et haletait, incapable de reprendre sa respiration. Zarek, sans doute plus habitué à la douleur physique que son adversaire, s'était déjà ressaisi.

L'espace d'un instant, il se crut sauvé, mais il déchanta vite : Mike et trois autres écuyers venaient d'entrer.

— Laissez-le-moi, croassa Sundown, tout en s'appuyant au mur pour se relever.

Les écuyers l'ignorèrent. Ils continuèrent à avancer vers Zarek, qui se précipita hors de la maison. Son scooter... Le faire démarrer au quart de tour et filer... Attirer les écuyers sur son territoire mettrait tous les atouts dans sa manche. À Fairbanks, il était en position de faiblesse, mais dans la forêt, il aurait l'avantage.

Et merde ! Ces salauds n'avaient négligé aucun détail ! Avant d'entrer chez Sharon, ils avaient méticuleusement mis le moteur du scooter en pièces !

Il n'était qu'un crétin, se dit-il avec rage. Comment avait-il pu ne pas se douter que ses générateurs avaient été volontairement dégradés, que le gel n'y était pour rien ? Les écuyers avaient trouvé le moyen d'attirer leur gibier en ville.

Comme le groupe de tueurs se ruait sur lui, il usa de ses pouvoirs de télékinésie pour les clouer sur place, puis il fonça à toutes jambes dans la rue.

Quelques secondes plus tard, il eut l'impression que son dos se déchirait. Des balles ! Les écuyers lui tiraient dessus. Il n'entendait pas de détonation, signe qu'ils s'étaient munis de silencieux. Les projectiles se logeaient en chapelet le long de la colonne vertébrale de Zarek, lui causant d'atroces douleurs.

Il ne ralentit pas pour autant. Si les tueurs le ratrappaient, ils lui arracheraient la tête ou le cœur, seul moyen de mettre à mort un Chasseur.

Il tourna à angle droit, se réfugiant dans une rue perpendiculaire, hors de la vue de ses agresseurs. Une fois encore, il se crut sauvé... mais perdit tout espoir à la seconde où il reçut un choc d'une violence inouïe en pleine poitrine. Il tomba dans la neige.

Une ombre qui lui parut gigantesque se pencha au-dessus de lui.

Zarek cilla, accommoda sa vision brouillée par la souffrance et découvrit un homme blond aux yeux noirs qui lui souriait, révélant des crocs semblables aux siens.

— Qui es-tu ? souffla-t-il.

— Je suis Thanatos et je suis là pour te tuer, Chasseur de la Nuit.

Sur ces mots, il attrapa Zarek par les revers de sa parka et le projeta contre le mur d'un immeuble.

— Non, je ne mourrai pas deux fois sans combattre ! cria-t-il, les reins et les poumons déchirés d'élancements aigus.

La rage suppléait au manque de force dû à ses blessures. L'esclave grec qui avait courbé l'échine n'existant plus.

— C'est moi qui vais te massacrer, Thanatos !

L'autre éclata de rire.

— Impossible, Chasseur. Je suis plus immortel que toi : je suis tout simplement la Mort. Personne n'échappe à la Mort.

D'accord. Zarek avait compris. Mais ce que l'autre ne saisissait pas, apparemment, c'était qu'il n'allait pas exécuter ses basses œuvres sans y laisser des plumes.

Un calme irréel prit possession de l'esprit de Zarek.

— La plupart des gens doivent faire dans leur froc en te voyant, Thanatos, mais tu sais quoi, mon vieux ? Je ne fais pas

partie des « gens ». Je suis un Chasseur de la Nuit. Une espèce à part ! Capable de faire... ça !

De l'index de Zarek, pointé droit sur la poitrine de Thanatos, jaillit un éclair. La Mort chancela, recula, en équilibre instable sur ses jambes flageolantes, et dut s'adosser au mur pour ne pas s'effondrer.

— Bien. Maintenant, je peux tranquillement m'asseoir pour discuter, dit Zarek. Quoique... Je ferais mieux d'aller au bout de ce que j'ai commencé. Comme ça, tu... Aïe !

Une rafale de fusil automatique venait de déchiqueter l'épaule de Zarek. Il sentit la saveur métallique du sang dans sa bouche et déglutit douloureusement. Bon, il était blessé, mais encore debout. Gros problème, des sirènes de police s'élevaient au loin. Les flics avaient entendu le bruit du fusil à pompe.

À regret, il conclut qu'il serait sage qu'il s'en aille. Mais auparavant, il allait décocher un bon coup de pied à la Mort. Droit dans l'entrejambe.

Thanatos hurla comme un loup pris au piège.

Zarek s'enfuit, mais pas aussi rapidement qu'il l'aurait voulu. Ses blessures l'affaiblissaient. Il perdait tant de sang, il avait si mal... au point qu'il commençait à douter de sa capacité de surmonter ses souffrances. Il était solide, immortel, et pourtant, il se sentait aussi démunis et vulnérable qu'un enfant. Seul un puissant instinct de survie le maintenait debout, lui ordonnant de tenir bon, car s'il tombait à terre, il ne se relèverait pas. Il ne savait si les écuyers étaient loin de lui ou non : son ouïe exceptionnelle lui faisait soudain défaut.

Il continua d'avancer sans savoir où il se trouvait. Il ne distinguait que du blanc. Il y avait tant de neige... Il avait donc quitté la ville ? Le temps de se poser la question, il s'était abattu sur le sol.

Le rideau était tombé. Il était perdu. Les écuyers et la Mort ne seraient pas longs à le retrouver et à le faire passer de vie à trépas.

Mais se résigner n'était pas dans la nature de Zarek. Il se redressa sur les coudes et plissa les yeux jusqu'à ce que sa vision s'éclaircisse.

Un chalet... Il apercevait un chalet devant lui. Une bâtisse charmante, à l'apparence tellement accueillante qu'il fut aussitôt persuadé que ses occupants lui ouvriraient largement la porte en lui souhaitant la bienvenue.

Il commença à ramper dans la neige. Puis il s'arrêta : pourquoi les habitants de cette maison l'aideraient-ils ? Personne ne l'avait jamais aidé. À quoi bon lutter ? Aucun être dans ce monde ni dans l'autre ne lui tendrait une main secourable.

Il était las. Épuisé. Désabusé.

Renonçant à avancer, il roula sur le dos et, le regard rivé sur le ciel étoilé, il attendit l'inéluctable.

3

Assise au bord du lit, Astrid examinait les blessures de son invité surprise. Cela faisait maintenant quatre jours qu'elle veillait sur lui. Il était toujours inconscient.

Sous ses doigts, elle sentait ses muscles d'acier, sa peau douce, mais ne les voyait pas. Lorsqu'on l'envoyait juger quelqu'un, elle perdait la vue. Les dieux tenaient à ce que sa sentence soit impartiale, or le regard faussait souvent le jugement.

La justice devait être aveugle, disait Themis. À juste titre. Astrid conservait un très mauvais souvenir de l'unique fois où elle avait conservé sa vision. Miles, le Chasseur qu'on lui avait demandé d'évaluer, s'était montré charmant, amusant, sexy... à tel point qu'elle était tombée amoureuse de lui. Elle venait de rendre un verdict d'innocence quand il avait essayé de la tuer. Il l'avait bien dupée. Pourquoi ne s'était-elle pas méfiée ? Les Chasseurs recrutés par Artemis étaient tous d'anciens humains brutaux et cyniques, des guerriers. La déesse ne voulait que des êtres de cette trempe comme soldats. Mais une fois qu'elle les avait envoyés sur le terrain, elle ne s'occupait plus de leur comportement. S'ils commettaient des délits, à Themis et ses filles de régler le problème. Et des problèmes, il y en avait. Les Chasseurs franchissaient fréquemment la ligne jaune, et Astrid, au cours des siècles, avait été appelée à juger nombre d'entre eux.

Jamais elle ne s'était montrée indulgente avec eux. Elle les avait tous condamnés à mort sans exception. Non par principe, mais parce que tous étaient coupables d'abominables exactions. Ils attaquaient les Démons, mais aussi les humains.

La justice de l'Olympe ne fonctionnait pas sur le même modèle que la justice des hommes. Il n'existe pas de

présomption d'innocence. C'était au Chasseur accusé de prouver qu'il n'était pas coupable. Et jusqu'à ce jour, aucun n'en avait été capable.

Avec Miles, Astrid avait été clémence, et qu'est-ce que cela avait donné ? Une catastrophe. Se rappeler son erreur lui était extrêmement pénible. Elle avait été sur le point de relâcher un monstre dans la nature.

Après la trahison de Miles, elle s'était juré de ne plus jamais commettre la même faute. Aucun Chasseur ne la séduirait plus avec des jolis mots, des sourires et des caresses. Plus jamais elle ne succomberait à la séduction empoisonnée d'un soldat dévoyé.

Selon Artemis, Zarek n'avait pas de cœur, pas une once de sensibilité. Acheron n'avait pas fait de commentaire. Seul le regard qu'il avait adressé à Astrid avait donné une indication à la jeune femme : qu'elle se montre juste, qu'elle juge son Chasseur sans a priori.

— Zarek ! Zarek ? Réveillez-vous ! Vous ne disposez que de dix jours pour vous sauver ! dit-elle en secouant le Chasseur inconscient.

Zarek reprit connaissance et le regretta aussitôt : il souffrait à en pleurer, comme autrefois, lorsque, jeune esclave, il avait été torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Après s'être agité quelques instants, il s'immobilisa : la neige allait anesthésier ses douleurs. Le froid finirait par geler son cœur, qui cesserait miséricordieusement de battre.

Bizarre... Il avait chaud. Comme jamais il n'avait eu chaud en neuf cents ans en Alaska. Même au fond de son lit, sous ses fourrures, il avait toujours senti la morsure du froid. La mort réchauffait-elle donc le corps des moribonds ? La proximité des flammes de l'enfer, peut-être...

Empli de crainte, il ouvrit les yeux, persuadé de voir la porte du royaume du diable entrebâillée.

À la place, il distingua un amoncellement de couvertures et, un peu plus loin, au-delà du lit dans lequel il était couché, un beau feu de cheminée.

Pas de doute, songea-t-il, il se trouvait dans une chambre. Une très jolie pièce aux tons pastel, aux murs de bois travaillé dans le style chalet de montagne, aux rideaux de cotonnade fleurie, aux tableaux aux thèmes bucoliques, aux meubles rustiques mais élégants.

Il était chez quelqu'un qui soignait son intérieur. Une personne de goût, pas un bûcheron ni un trappeur.

Le lit de cuivre semblait tout droit sorti d'un magazine de décoration qui aurait traité du thème : « Comment donner à votre maison l'apparence d'un chalet tyrolien. » L'illusion était complète. Il y avait même, sur une table de nuit, un antique nécessaire de toilette en faïence joliment peinte.

Rien que des trucs qui valaient cher, se dit Zarek. Le propriétaire de cette maison devait être plein aux as.

Il détestait les riches.

— Sasha ? entendit-il tout à coup.

C'était une voix de femme, douce et mélodieuse. Elle devait se tenir dans une pièce attenante. Dans son état normal, il l'aurait immédiatement localisée, mais aujourd'hui, la souffrance brouillait ses facultés. Pas au point cependant de l'empêcher de percevoir un aboiement plaintif.

— Oh, arrête, tu veux ? Je ne t'ai pas offensé, ce n'est pas vrai ! remarqua la voix féminine.

Ainsi, il se trouvait chez une femme. Il avait échappé à ses poursuivants, et quelqu'un l'avait recueilli et hébergé. À ses risques et périls, hélas : Thanatos et Sundown n'avaient sans doute eu qu'à suivre les traces sanguinolentes qu'il avait laissées dans la neige pour remonter jusqu'au chalet. Qu'ils n'aient pas encore défoncé la porte l'étonnait. Ce n'était probablement qu'une question de minutes. Il fallait qu'il s'en aille, tout de suite, pour protéger son hôtesse : Thanatos était capable de mettre le feu à la maison de bois. Que la jeune femme meure avec son gibier lui importerait peu.

Or, elle s'était montrée bonne et charitable avec lui, et Zarek ne voulait à aucun prix qu'il arrive malheur à un être innocent. Pas encore une fois.

Tout en s'efforçant de dominer la douleur qui lui martyrisait le corps, il s'assit dans le lit.

Le chien déboula à cet instant dans la chambre.

Le... le chien ? Grands dieux, non ! Ce n'était pas un chien, cette énorme bête au pelage argenté, mais un loup ! Un loup qui ne semblait pas apprécier la présence de cet intrus dans la maison. Mais alors, pas du tout.

— Couché, l'animal ! J'en ai maté de plus costauds que toi à coups de bottes !

Le loup montra les dents en grognant.

— Sasha ?

La jeune femme s'encadra dans l'embrasure de la porte.

Zarek écarquilla les yeux. Il devait être mort et, par quelque sortilège, avait abouti au paradis ! Il n'y avait pas d'autre explication. Des créatures aussi belles que celle-ci n'existaient pas sur la terre. De longs cheveux couleur de miel, une peau de nacre, des pommettes hautes délicatement ombrées de rose... et un corps à damner un saint, alors un Chasseur... Le jean et le gros chandail tricoté à la main que portait la jeune femme ne parvenaient pas à dissimuler ses formes voluptueuses. Ses yeux étaient d'un bleu extrêmement pâle teinté de gris. Étrange, songea Zarek. Jamais il n'avait vu des yeux pareils.

Il comprit dès qu'elle se mit à avancer, les bras tendus devant elle : elle était aveugle.

Le loup poussa deux glapissements successifs et alla se placer devant sa maîtresse.

— Ah, tu es là, Sasha. Sois gentil, tais-toi : tu vas réveiller notre malade.

— Je suis réveillé, mademoiselle, et c'est pour ça qu'il a aboyé.

Se guidant manifestement au son de la voix, elle se tourna vers Zarek.

— Je suis désolée. Nous ne voyons guère de gens, si bien que Sasha a tendance à être hostile avec les étrangers.

— Croyez-moi, je comprends ça.

La jeune femme s'approcha du lit, les bras toujours tendus devant elle.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle en lui tapotant l'épaule.

Elle ne l'avait touché que pour le localiser, comprit Zarek, pourtant, ce contact anodin lui avait fait chaud au cœur.

Et pas seulement au cœur... Un émoi incompréhensible, compte tenu des circonstances, s'était emparé de lui. Des tueurs le poursuivaient, il était blessé... mais voilà qu'il se sentait troublé comme un adolescent. Il avait envie de cette femme. Sa beauté affolait ses sens.

— S'il vous plaît, mademoiselle, ne faites plus ça, dit-il en s'écartant.

— Que je ne fasse plus quoi ?

— Me toucher.

— Oh... Mais mes doigts sont mes yeux. Si je ne vous touche pas, je suis complètement aveugle.

— Ouais, nous avons tous nos problèmes.

Il glissa sur le lit, jusqu'au côté opposé à celui où se tenait la jeune femme, et se leva. Sous ses bandages, il était torse nu, mais il avait conservé son pantalon de cuir. Cette jeune femme l'avait soigné. Pourquoi s'était-elle dévouée pour un inconnu ? Nick et Acheron n'en avaient pas fait autant pour lui, à La Nouvelle-Orléans, quand il avait été blessé. Leur aide s'était limitée à le transporter en voiture jusqu'à l'appartement. Ensuite, il avait dû se débrouiller seul. Bon, d'accord, il s'était montré désagréable avec eux. Peut-être auraient-ils proposé de le soigner s'il avait été un peu plus aimable. Mais l'amabilité, ce n'était pas son truc. Il n'était pas doué pour ça. En revanche, il était un champion de l'agressivité.

Ses vêtements étaient soigneusement rangés sur une chaise. Sans se soucier des protestations de ses muscles, il s'habilla. Ses pouvoirs de Chasseur lui avaient permis de se régénérer pendant son sommeil, mais il n'était quand même pas en grande forme.

Il jeta un coup d'œil empreint de regret au confortable lit. Il se serait bien recouché. Mais cela impliquait qu'il accepte que la jeune femme le soigne et l'héberge, et il ne voulait pas de cela. Seul il était, seul il resterait.

La vue des trous dans sa chemise le fit grimacer. Les écuyers lui avaient tiré dessus, et pas qu'une fois.

— Êtes-vous debout ? demanda la jeune femme. Vous êtes-vous habillé ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis en train de me soulager sur votre tapis ? lança Zarek d'un ton rogue.

— Je suis aveugle ! Pour ce que j'en sais, vous êtes peut-être effectivement en train de faire pipi sur mon tapis qui, soit dit en passant, est un tapis de valeur. Alors, j'espère que vous plaisantiez.

Il ne put s'empêcher de sourire. La jeune femme avait le sens de la repartie et n'était pas dénuée d'humour... Elle s'était immédiatement mise au diapason du sien, qui était pourtant fort discutable. Il aimait ça, une femme capable de s'adapter et de ne pas faire la fine bouche quand il disait des âneries.

Dommage qu'il n'ait pas de temps à lui consacrer.

— Écoutez, mademoiselle, je ne sais pas comment vous avez réussi à m'amener chez vous, mais j'apprécie votre geste. Maintenant, il faut que je m'en aille. N'essayez pas de me retenir, vous le regretteriez.

Elle recula, et il lut sur son merveilleux visage qu'il l'avait blessée. Évidemment : il n'avait pas parlé, mais grogné.

— Le blizzard souffle, dit-elle d'une voix qui avait nettement perdu de sa douceur. Vous ne pourrez aller nulle part au cours des heures à venir.

Zarek ne la crut qu'après avoir soulevé les rideaux. Merde ! La neige tombait dru, balayée par un vent d'une force inouïe qui la rabattait contre la maison. On n'y voyait pas à un mètre.

— Elle a commencé quand, cette tempête ?

— Il y a quelques heures.

Il grinça des dents : il était coincé dans ce chalet. Seul point positif, ses poursuivants étaient aussi handicapés que lui. En plus, la neige avait recouvert ses traces de pas. Autre atout de ce blizzard : Sundown et Thanatos détestaient tous les deux la neige et le froid. Ils n'aimaient que le soleil et la chaleur. Cela laissait une chance à l'ancien esclave du même pays : il vivait en Alaska depuis neuf cents ans, il avait eu le temps de s'habituer au climat.

— Comment êtes-vous arrivé à vous lever et à tenir debout ? s'enquit la jeune femme.

— Hein ?

— Vous étiez très grièvement blessé lorsque je vous ai ramené ici, il y a quelques jours. Vous ne devriez même pas être en état d'envisager de partir.

— Quelques jours ? répéta Zarek, stupéfait. Combien de jours exactement ?

— Cinq.

Il resta sans voix. Cinq jours ? Et ses poursuivants ne lavaient pas trouvé ? Mais c'était invraisemblable !

Quelque chose n'allait pas.

— J'ai senti des blessures par balles sur votre dos, reprit la jeune femme.

Les balles des écuyers. À moins que ce ne soient celles de ce cow-boy à la manque de Sundown.

— Ce n'étaient pas des balles, mentit Zarek. J'ai fait... euh... une chute.

— Vous êtes tombé du haut de l'Everest, alors.

— La prochaine fois, j'emporterai un parachute !

Astrid tiqua. L'intonation de Zarek était hargneuse, ses mots prononcés sèchement. Pendant son sommeil, il était charmant, mais éveillé, il était aussi agréable qu'une hyène affamée.

Lorsqu'elle l'avait trouvé, il était à deux doigts de la mort. Aucun Chasseur n'était invulnérable. La perte de sang ajoutée au froid polaire aurait eu raison de n'importe lequel d'entre eux. C'était d'ailleurs ce qu'avaient dû se dire les écuyers tueurs. Que leur mission était accomplie à quatre-vingt-dix pour cent, les dix pour cent restants étant du ressort des conditions météorologiques, lesquelles se chargerait de donner le coup de grâce.

Et voilà que le Chasseur était debout. Quelle résistance ! songea Astrid avec admiration. Elle l'avait soigné et mis au chaud, mais l'homme qu'elle avait amené chez elle était tout de même à l'agonie. À quoi avaient pensé les écuyers pour le mettre dans cet état ? C'était ignoble, ce qu'ils avaient fait. On ne blessait pas à mort un être qui avait dédié son existence aux humains. C'était également stupide et inconséquent : si un humain avait trouvé et recueilli le Chasseur, il n'aurait pas été

long à comprendre que le moribond était immortel, et le secret des Chasseurs de la Nuit aurait été éventé.

Il fallait absolument rapporter la faute des écuyers à Acheron. Mais plus tard. Dans l'immédiat, ce qui importait, c'était que Zarek était debout et prêt à s'en aller, ce qu'elle devait éviter à tout prix.

La vie éternelle du Chasseur était entre ses mains, songea Astrid. Elle devait le garder auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se soit fait une opinion sur son compte : était-il récupérable ou non ? Quelque compassion demeurait-elle en lui, ou était-il devenu aussi insensible qu'elle ?

Sa mission consistait à déceler ce qui animait Zarek. Cette colère qui semblait chronique, d'où lui venait-elle ? Il fallait qu'elle le pousse dans ses retranchements et découvre ce qu'il ferait alors. S'il gardait son sang-froid, elle le déclarerait sain de corps et d'esprit. S'il passait les bornes, elle le jugerait fou et le condamnerait à mort.

Il était temps de procéder aux premiers tests.

Que savait-elle de lui ? Qu'il n'aimait pas parler, ni être touché, encore moins commandé, et qu'il usait d'un ton mordant. C'était bien peu de chose. Par quoi commencer ? Quel bouton pousser ?

— Vos cheveux, de quelle couleur sont-ils ? demanda-t-elle.

Poser cette question pourtant anodine la troubla profondément : elle se rappelait la douceur de sa chevelure, dans laquelle elle avait fait courir ses doigts. Elle se souvenait aussi de celle de son visage, après qu'elle avait essuyé le sang qui le maculait.

— Quoi ?

Il paraissait tellement éberlué qu'elle l'interroge sur la teinte de ses cheveux qu'il s'était exprimé d'une voix normale. Et elle était belle, cette voix. Profonde et chaude, sensuelle aussi. Infiniment masculine.

— Vos cheveux. Je voudrais savoir de quelle couleur ils sont.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

L'agressivité était de nouveau là.

— Je suis juste curieuse. Je suis seule et aveugle depuis si longtemps que j'ai du mal à me représenter les couleurs. Un

jour, ma sœur Cloie m'a donné un livre en braille qui décrivait les couleurs et leur sens. Par exemple, une personne rousse est censée avoir la tête près du bonnet.

Quelle étrange conversation, se dit Zarek. Mais il avait vécu si longtemps dans la solitude qu'il comprenait ce qui motivait la jeune femme. Elle avait besoin de parler, et peu importait le sujet ou l'interlocuteur.

— J'ai les cheveux noirs.

— C'est bien ce que je pensais.

— Ah, bon ? demanda-t-il.

Il se reprocha aussitôt d'avoir répondu : elle dut considérer cela comme un encouragement, car elle s'approcha de nouveau de lui. Leurs corps se touchaient presque lorsqu'elle s'arrêta.

Il plongea la main dans la poche arrière de son pantalon, comme pour s'empêcher de la tendre vers ce visage angélique, dont la peau devait être si veloutée...

Quelle beauté ! La perfection faite femme... Et il n'avait pas fait l'amour depuis bien longtemps. D'ordinaire, quand il se trouvait aussi près d'une femme, ce n'était que pour goûter la saveur de son sang – les Chasseurs n'en avaient pas le droit, mais il ne pouvait s'en empêcher car rien ne lui procurait davantage de plaisir. C'était le seul acte qui le comblait de bonheur, le rapprochait de l'extase, effaçait momentanément ses souffrances et faisait naître en lui quelque espérance en l'avenir.

Paradoxalement, c'était dans ces instants où il se nourrissait de sang humain qu'il se sentait lui-même humain. Le rêve suprême : redevenir un homme...

— Vos cheveux étaient froids et soyeux quand je les ai touchés, reprit la jeune femme.

Dieux merci, elle était aveugle. Sinon, elle aurait été choquée en baissant les yeux en dessous de sa ceinture. Un incendie grondait en lui. Il imaginait les longues jambes de la jeune femme nouées autour de sa taille, son cou gracile sous sa bouche, sa peau à la finesse de vélin qu'il aurait doucement percée de deux minuscules trous pour boire son sang... Folle de plaisir, elle se serait contorsionnée contre lui avant d'atteindre

la jouissance, crient et pleurant de bonheur à la fois. Avec elle, il aurait plané un moment dans des cieux purs et enchanteurs.

Inconsciente du trouble qu'elle suscitait en lui, elle posa la main sur le bras de Zarek, qui se pétrifia. Il n'osait faire le moindre mouvement, de peur de ne pouvoir se maîtriser. S'il bougeait le bras, ce serait pour le refermer autour de sa taille déliée. S'il inclinait la tête, il chercherait sa bouche en forme de cœur et presserait ses lèvres dessus.

Il se rendit compte qu'il montrait ses crocs. Le désir qu'il avait de la jeune femme devenait dangereux. Il se demandait avec inquiétude s'il parviendrait à se contrôler quand elle remarqua :

— Vous êtes plus grand que je ne le pensais.

Elle amena la main jusque sur son épaule, que ses doigts se mirent à tâter.

— Et vous êtes admirablement musclé. Tellement dur...

Oh, pour ça, il l'était ! À en avoir des élancements douloureux dans le bas-ventre.

Le loup grogna. Le sixième sens des animaux, songea Zarek. La bête sentait que sa maîtresse était en danger. Mais le Chasseur ne lui accorda même pas un regard. Il n'avait pas peur du loup. Il avait peur de lui-même.

Car il n'était pas sûr de pouvoir maîtriser ses réactions dans la minute, la seconde, même, à venir : d'ordinaire, ses rapports sexuels se limitaient au minimum, c'est-à-dire à l'essentiel. Pas de préliminaires, pas de caresses post-coitales. Seulement une copulation rapide, à la limite de la bestialité, très satisfaisante pour sa partenaire et suffisante pour ses besoins personnels. Les seules circonstances au cours desquelles il s'épanchait et prenait son temps, c'était lorsqu'il pouvait boire le sang de sa compagne. Dans ces cas-là, il ne se pressait pas, bien au contraire. Il faisait durer le plaisir des heures entières. Les femmes qui avaient eu droit à ce traitement de faveur se comptaient sur les doigts d'une main, mais il était sûr qu'aucune d'elles ne l'oublierait jamais.

Le problème avec cette jeune femme, c'était qu'il n'y avait rien de sexuel dans la façon dont elle le touchait, aussi n'osait-il pas bouger. Il ne savait pas répondre à la douceur par la

douceur. S'il avait dû toucher à son tour l'étourdissante blonde à la peau diaphane, il l'aurait précipitée sur le lit.

Or, il le savait, elle ne faisait rien d'autre que graver son image dans son esprit. Avec une innocence émouvante, elle essayait de se représenter l'aspect physique de l'homme qu'elle avait recueilli. Cette naïveté le déconcertait.

Il fut plus déconcerté encore lorsqu'elle resta auprès de lui après avoir retiré sa main : attendait-elle qu'il la touche aussi ? Probablement. Le contact était un moyen de communication essentiel pour un aveugle.

Mais s'il posait ne fût-ce qu'un doigt sur elle, il ne se contrôlerait plus. Il se transformerait en bête sauvage avide de posséder une femelle. Il deviendrait l'animal que tous ceux qui le connaissaient pensaient qu'il était.

— Quel est votre nom, mademoiselle ?

Pourquoi cette question ? se demanda-t-il aussitôt.

En quoi le prénom de la jeune femme pouvait-il l'intéresser ?

— Je m'appelle Astrid. Et vous ?

— Zarek.

Un grand sourire illumina le visage de madone.

— Vous êtes grec ! Je m'en doutais, à cause de votre accent.

Le loup tourna autour d'Astrid, obligeant Zarek à reculer, puis se coucha aux pieds de la jeune femme.

Saleté de bête... songea Zarek en lui montrant les crocs. Le loup commençait vraiment à lui taper sur les nerfs.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, Zarek ?

Qu'elle se déshabille, se jette sur le lit, écarte largement ses longues jambes fuselées... Bon sang, il perdait la tête ! Des tueurs le recherchaient, il allait sans doute lutter à un contre dix, et à quoi pensait-il ? À faire l'amour !

— Rien, merci.

— Rien, vraiment ? J'aurais pourtant juré que vous étiez affamé.

— Je le suis, confirma-t-il en la dévorant des yeux.

— Suivez-moi, dit-elle en le prenant par la main. Je suis aveugle, mais cela ne m'empêche pas de cuisiner. Je peux vous mitonner quelque chose de bon... à condition que Sasha n'ait

pas mis de désordre dans mes ingrédients. Il s'amuse souvent à ça, et ensuite, je retrouve le sucre à la place du sel, etc.

Zarek libéra sa main. Le contact de la paume chaude de la jeune femme le rendait fou.

Astrid ne dit rien mais serra brièvement les lèvres, comme si elle était mécontente ou nerveuse. Le loup dut percevoir son bref changement d'humeur, car il grogna de nouveau. Sans réfléchir, Zarek lui décocha discrètement un coup de pied. Le loup réagit au quart de tour, apparemment enchanté d'avoir maintenant une excellente raison d'arracher la jambe du type qui approchait de trop près sa maîtresse. Il grogna de plus belle.

— Venez-vous d'être méchant avec Sasha ? demanda aussitôt la jeune femme en se retournant.

— Non, pas du tout. Mais j'ai l'impression que votre Rintintin ne m'apprécie guère.

— Il n'apprécie personne. Même moi, de temps à autre, j'ai droit à des démonstrations de son caractère ombrageux.

Ce qu'Astrid ne précisa, c'était qu'elle trouvait le Chasseur infiniment plus inquiétant que le loup. Il émanait de lui une ténébreuse aura de danger. C'était cette aura qui avait fait réagir Sasha.

Peut-être Artemis avait-elle raison. Peut-être fallait-il condamner Zarek sans le juger.

Mais il ne lui avait fait aucun mal. Pour le moment, du moins.

— Venez, dit la jeune femme en le conduisant vers le comptoir de la cuisine.

D'un geste de la main, elle lui montra les trois tabourets. Ses sœurs les avaient installés là lors de leur dernière visite et l'avaient mise en garde : attention, mission périlleuse. Astrid n'aurait pas dû se plier aux ordres de leur mère lorsque celle-ci lui avait demandé de juger Zarek. Mais comment refuser ? Pas plus Astrid que ses sœurs n'étaient maîtresses de leur éternelle existence. Le destin décidait pour elles. Il était écrit qu'Astrid serait en charge du sort de Zarek.

— Aimez-vous le bœuf en sauce ?

— Je ne suis pas difficile. Et je serai heureux de manger quelque chose de chaud, d'autant plus que je n'aurai pas eu à le cuisiner moi-même.

L'amertume dans la voix du Chasseur n'échappa pas à Astrid.

— Vous êtes souvent obligé de faire cela ? La cuisine, je veux dire ?

Il ne répondit pas. Sans insister, la jeune femme se dirigea vers le four. Elle tendait les mains vers le faitout quand Zarek l'agrippa soudain par les épaules et la tira en arrière. Elle retint à grand-peine un cri : il s'était déplacé si rapidement et si silencieusement qu'elle ne l'avait pas entendu.

Voilà qui confirmait ses craintes : cet homme était redoutable, et elle n'était pas en sécurité avec lui.

— Laissez-moi me charger de ça, dit-il sèchement.

— Je... je n'ai pas besoin d'aide. Je fais cela tout le temps. Et seule.

Il la lâcha.

— Bien. Dans ce cas, brûlez-vous donc. Pour ce que j'en ai à faire...

Astrid dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas trembler.

— Sasha ? appela-t-elle.

Le loup vint aussitôt se placer contre ses jambes. Elle s'agenouilla et prit le museau à la fourrure si douce entre ses mains. Si elle se concentrerait suffisamment, elle pourrait entrer dans l'esprit du loup et voir par ses yeux.

Quelle était l'apparence du Chasseur ? Pourvu que son physique, une fois qu'elle l'aurait découvert, n'interfère pas dans son jugement... Au toucher, elle l'avait estimé infiniment séduisant.

Grands dieux, il l'était vraiment ! Ses traits étaient ceux d'une statue grecque. Sa stature imposante faisait paraître la pièce plus petite. Il était grand, superbement bâti... et extrêmement inquiétant. Son expression était sinistre, de mauvais augure.

Le problème, c'était que sa beauté prenait le pas sur toute autre considération dans l'esprit d'Astrid. Sa mère l'avait chargée de juger un être dont jamais elle n'aurait supposé qu'il

pût être la perfection incarnée, et elle se sentait démunie face à celui qui, à ses yeux, symbolisait l'idéal masculin.

Juché sur un tabouret, il dardait sur elle des yeux couleur de nuit, au regard chargé de hantises. Une profonde tristesse habitait ces prunelles sombres. De la lassitude aussi. Zarek était fatigué, désabusé. Triste.

La jeune femme caressa la tête du loup et se redressa. Pourvu que le Chasseur n'ait pas compris le manège auquel elle venait de se livrer ! Il avait des pouvoirs, elle le savait, mais étaient-ils suffisamment puissants pour qu'il puisse lire dans l'esprit d'autrui ? Probablement. Capter ses pensées ne lui serait pas difficile, songea Astrid. Elle était incapable de bloquer une force mentale extérieure, ce qui la mettait à la merci du Chasseur, dont elle connaissait les extraordinaires dons : ouïe exceptionnelle, télékinésie, télépathie...

Elle se redressa et se dirigea vers un placard, d'où elle sortit une assiette. Puis, avec précaution, elle la remplit de ragoût et la posa sur le comptoir, à l'endroit où elle estimait que se trouvait Zarek.

— Vous vivez seule ? s'enquit-il.

Elle entendit un petit claquement de porcelaine heurtant le comptoir. Il avait attrapé l'assiette pour la placer plus près lui.

— Oui. Enfin, avec Sasha.

Cette question l'inquiétait : sa sœur Cloie ne l'avait-elle pas avertie ? À la moindre provocation, Zarek pouvait se montrer violent. Il attaquait dès qu'il se sentait menacé. Le bruit courait qu'il avait été exilé en Alaska pour avoir fait brûler un village sans raison apparente. Le fait était qu'il était devenu fou et avait massacré tous les villageois et réduit leurs maisons en tas de cendres. Artemis l'avait alors banni, condamné à passer l'éternité en Alaska.

S'il s'intéressait à son mode de vie, se demanda la jeune femme, était-ce par simple curiosité ou pour d'autres raisons, auxquelles elle préférait ne pas réfléchir ?

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Ouais.

— Qu'est-ce qui vous tenterait ?

— N'importe quoi. Ça m'est égal.

— Vous n'êtes pas difficile...

— Non.

« Je n'aime pas la façon dont il te regarde ! »

« Sasha, tu ne supportes pas qu'un homme me regarde, que ce soit celui-ci ou un autre ! »

« C'est vrai. Mais il n'a pas détourné son regard de toi une seule seconde. Il te surveille, maîtresse. Il t'observe, et en ce moment, avec sa tête inclinée sur le côté et son air pensif, il t'imagine au lit avec lui. Je ne supporte pas cet homme ! Puis-je le mordre ? »

Apprendre que Zarek ne la quittait pas des yeux troubla Astrid, qui frissonna.

« Non, Sasha, tu ne peux pas le mordre. Sois gentil, veux-tu ? »

« Je n'ai pas envie d'être gentil. Mon instinct m'ordonne de le mordre. Si tu as le moindre respect pour mon sixième sens d'animal, accède à ma requête. Permets-moi de le mettre en pièces. Ça nous épargnera de longues journées dans la neige et le froid. »

« Je viens juste de faire sa connaissance. Sois donc indulgent. Que se serait-il passé si je t'avais déclaré coupable à la seconde où je t'ai vu, il y a des siècles, Sasha ? »

« Que t'arrive-t-il ? Tu crois de nouveau en la bonté ? »

Non, évidemment pas. Même si Zarek n'était coupable que de la moitié des fautes dont on l'accusait, il méritait la mort. Mais Acheron répugnait à le détruire. Or, Acheron était un sage. Il devait avoir de bonnes raisons de souhaiter que son Chasseur ait la vie sauve.

— Tenez, du thé parfumé à la rose. Est-ce que cela vous convient, Zarek ?

— Peu m'importe, je vous l'ai dit.

Lorsqu'il lui prit la tasse des mains, elle sentit la chaleur de ses doigts sur les siens. Aussitôt, une vague brûlante la submergea. Il irradiait le désir... et il la contaminait ! Tout à coup, elle avait envie de lui, contre toute prudence, contre toute logique.

La peur monta en elle. Elle n'était pas de taille à affronter cet homme. Il possédait autant de pouvoirs qu'un dieu. Il pouvait faire d'elle ce que bon lui semblerait.

Il était urgent de briser cette atmosphère troublante. Par le biais de questions anodines, par exemple.

— Alors, Zarek ? Que vous est-il arrivé ?

Enfreindrait-il le code du silence qu'observaient tous les Chasseurs ?

— Rien.

Bon. Un coup d'épée dans l'eau.

— Rien ? J'espère ne jamais avoir à affronter un « rien » pareil. Surtout s'il doit m'occasionner des trous dans le dos...

Elle perçut le son de la tasse qu'il reposait sur la sous-tasse.

— Vous devriez être plus prudent, dit-elle pour relancer la conversation.

— Ce n'est pas moi qui devrais être prudent, rétorqua-t-il d'un ton sinistre qui fit frissonner Astrid.

— Est-ce une menace, Zarek ?

De nouveau, il se mura dans le silence.

Après un soupir, la jeune femme tenta une autre approche.

— Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ? Que je prévienne votre famille pour lui faire savoir que vous allez bien ?

— Non.

Évidemment. Zarek n'avait jamais eu d'écuyer, se rappela-t-elle. Quelle vie il menait depuis neuf cents ans ! Au début de son exil, l'Alaska n'était qu'un désert glacé dénué de présence humaine. Il avait vécu au milieu d'animaux sauvages et avait fini par en devenir un. La solitude et la dureté du climat lui avaient gelé le cœur. Parler ne lui était pas naturel. Il ne savait plus communiquer avec autrui. Les seuls rapports qu'il entretenait avec les autres êtres vivants étaient des rapports de force. Elle ne se trouvait dans cette immense contrée glaciale que depuis quelques jours, mais c'était assez pour prendre la mesure de la difficulté à s'habituer à des conditions aussi extrêmes. Dieux merci, elle avait une mère et des sœurs qui l'attendaient dans un ailleurs très doux, très hospitalier. Leurs conseils l'aaidaient à s'adapter. Mais Zarek n'avait personne. Il n'avait jamais eu personne.

Les autres Chasseurs avaient droit à des écuyers, des serviteurs. Zarek n'avait que le blizzard, la neige et le grand silence blanc. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu fou.

Mais ça n'excusait pas son comportement et ne pouvait servir de circonstance atténuante pour la juge qu'elle était, se dit Astrid.

Il avait fini de manger, comprit-elle en l'entendant se lever, puis faire du bruit dans l'évier. Il lavait la vaisselle qu'il avait utilisée ! Quelle étonnante délicatesse...

— Vous n'aviez pas à faire cela, Zarek. Je m'en serais occupée.

— J'ai l'habitude.

Un froissement de tissu... Il s'essuyait les mains. Un chuintement... Il passait l'éponge sur la paillasse.

— Vous habitez seul, alors ?

— Ouais.

Zarek tressaillit. Voilà qu'elle recommençait son manège, s'approchant de lui assez près pour le toucher, violent son espace vital. Il se sentait écartelé entre l'envie de la repousser à l'autre bout de la pièce et celle de l'attirer tout contre lui.

Il adopta une troisième issue, plus sage : il s'écarta d'elle.

— Écoutez, Astrid, ça vous embêterait de rester loin de moi ?

Oui, aurait-elle aimé répondre. Car lorsqu'elle était proche de lui, elle oubliait comme par magie ce qu'il était – un monstre, sans doute – et avait la sensation de côtoyer un être humain normal.

— Cela vous ennuie donc que je m'approche ?

— Oui. Je n'aime pas que les gens fassent ça. Alors, gardez vos distances, OK ?

— Pourquoi ?

— Ça ne vous regarde pas, ma petite ! rétorqua-t-il sans aménité. Je n'aime pas qu'on me touche ni qu'on soit près de moi, pigé ? Alors, éloignez-vous et laissez-moi tranquille. Comme ça, vous ne prendrez pas de risques.

Sasha poussa un grognement sourd.

— Quant à toi, le clebs, lui lança Zarek, tu as intérêt à la fermer, sinon je te châtre avec une cuillère à café, vu ?

— Sasha, viens ici !

Le loup obéit immédiatement.

— Je suis désolée que vous nous trouviez ennuyeux, Sasha et moi, mais nous sommes condamnés à passer un bon moment ensemble, vous savez. Vous devriez donc essayer de vous montrer un peu sociable. Ou, au minimum, poli.

Sans doute avait-elle raison, songea Zarek. Le problème, c'était qu'il n'avait jamais eu l'occasion de faire preuve de sociabilité ou de politesse. Personne n'avait jamais eu envie de lui parler, que ce soit pendant sa vie d'humain ou au cours de son existence de Chasseur. Il était écarté des discussions sur le Net, on ne lui téléphonait jamais, on lui rendait encore moins visite...

C'était par hasard qu'il avait fait la connaissance de Sundown. Celui-ci attendait un partenaire dans une salle de jeux virtuelle. Chasseur de la Nuit depuis peu, Sundown ignorait qu'il devait tourner le dos à Zarek, et il lui avait parlé amicalement. La nouveauté de la situation avait rendu le Grec vulnérable. Il s'était mis à bavarder avec le cow-boy et, très rapidement, les deux Chasseurs étaient devenus amis.

Et qu'est-ce que cela lui avait apporté ? se demanda Zarek avec tristesse. Des balles dans le dos.

Au temps pour l'amitié ! Il ne s'y laisserait pas prendre une deuxième fois. Avait-il besoin de parler à quelqu'un, finalement ? Non. Surtout pas à un humain, se dit-il en regardant Astrid. Si elle apprenait ce qu'il était, cette femme appelleraient les flics dans la seconde.

— Dès que le temps le permettra, ma belle, je filerai. Alors en attendant, pas la peine que je me force à être sociable. Laissez-moi dans mon coin et faites comme si je n'étais pas là.

Astrid décida de renoncer à l'apprivoiser pour l'instant. Qu'il s'habitue donc un peu à elle, à sa présence, et ensuite, elle reviendrait à la charge. Ce n'était pas quelques heures qu'il s'apprêtait à passer dans le chalet, mais de longs jours. Car le blizzard ne s'arrêterait pas.

Sauf si elle le décrétait.

Elle allait le laisser réfléchir un peu. Plus tard, elle le soumettrait à d'autres tests. Qu'il achève d'abord de se rétablir. En dépit des apparences, il n'était pas totalement guéri.

— Il en sera comme vous le souhaitez, Zarek. Je vais me retirer dans ma chambre. Appelez-moi si vous avez besoin de moi.

« Je ne veux pas rester seul avec lui ! » se plaignit Sasha par télépathie.

« Si. Obéis. »

« Et s'il me fait quelque chose de... de dégoûtant ? »

« Sasha, s'il te plaît ! C'était juste une menace en l'air, voyons. »

« Bon, bon... Mais est-ce que je ne pourrais pas le mordre un peu ? Juste un peu ? Lui arracher un morceau de mollet, par exemple, pour l'obliger à me respecter ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Parce que j'ai le pressentiment que si tu l'attaques pour lui montrer ta force, tu le regretteras. Ce sera toi qui feras les frais de la sienne. »

« Mmm. Probable. »

« Bien. Je compte sur toi pour garder un œil sur lui. »

« Entendu. Mais s'il me fait quoi que ce soit de moche, je me carapate ! »

Incorrigeable Sasha, constamment rétif à l'autorité... songea Astrid avec un soupir, tout en se dirigeant vers sa chambre.

Elle allait se reposer, en vue du prochain round avec Zarek.

Elle s'allongea sur le lit, ferma les paupières et se connecta au cerveau de Sasha afin de pouvoir surveiller Zarek à travers les yeux du loup.

Debout devant la fenêtre, il regardait tomber la neige. Son expression trahissait la lassitude, mais elle demeurait intimidante et déterminée.

De quoi était donc fait cet être étrange, inquiétant et follement séduisant ? Cette question en amenait un chapelet d'autres, dont elle comptait obtenir les réponses au cours des jours à venir. Si Artemis disait vrai, si Zarek était réellement

dangereux, alors il n'y aurait qu'une option possible : elle laisserait Sasha le tuer.

4

« Réveille-toi, Astrid ! Ton psychopathe est en train de jouer avec des couteaux ! »

La jeune femme se réveilla instantanément.

— Quoi ? s'écria-t-elle à haute voix, avant de se rendre compte que Sasha l'appelait par télépathie.

Elle connecta son cerveau à celui du loup et vit Zarek dans la cuisine, en train de fouiller dans le tiroir où elle rangeait les couverts. Il en sortit un grand couteau de boucher et tâta le tranchant de la lame du bout du doigt. Elle fronça les sourcils : pourquoi faisait-il cela ?

Il posa le couteau sur la paillasse et reprit sa fouille.

Sasha gronda.

— La ferme, le faux clebs ! Tu n'es pas au courant ? Je raffole du ragoût de loup. À vue de nez, je dirais que tu as assez de viande sur le dos pour me fournir mes repas d'une semaine.

Sasha recula.

« Je t'en prie, Astrid, laisse-moi le mordre ! Juste une fois ! »

« Non, Sasha. Couché ! »

Le loup obéit, mais ne quitta pas Zarek du regard, ce qui permit à Astrid d'observer la suite des événements. Maintenant, Zarek vérifiait la pointe d'un économie, tout en fixant Sasha d'un œil mauvais. Il reprit le couteau de boucher et remit l'économie dans le tiroir. Perplexe, Astrid le vit ensuite se diriger vers l'âtre, choisir une bûche dans la pile dressée à côté et s'asseoir dans un fauteuil, la bûche coincée entre les genoux. Puis, sans plus se préoccuper du loup, il commença à tailler le bois.

Astrid était stupéfaite. Zarek était vraiment un être étonnant. Incapable de détacher les yeux de lui, elle assista à la naissance d'un loup en bois : Zarek le sculptait au couteau, et

peu à peu, l'animal prenait forme. Même Sasha semblait captivé. La tête inclinée sur le côté, il contemplait l'œuvre en cours, songeant, Astrid le perçut, que la ressemblance était plus que réussie.

Les mains de Zarek s'activaient avec une précision d'horloger. Il taillait, creusait, lissait, ne s'interrompant que pour regarder le loup, manifestement pour s'assurer qu'il reproduisait bien son modèle.

Le Chasseur était un artiste extrêmement talentueux, se dit Astrid. Un aspect méconnu de sa personnalité qui dénotait une profonde sensibilité... et qu'il cachait soigneusement.

La jeune femme, mue par la curiosité, se leva et se dirigea vers la salle de séjour, rompant momentanément la liaison avec le cerveau de Sasha. Elle entra en silence dans la pièce, mais Zarek leva immédiatement la tête : elle s'en rendit compte au léger déplacement d'air que produisit le mouvement.

L'arrivée d'Astrid lui causait une sensation bizarre, constata Zarek. Il n'était pas habitué à partager une maison avec quelqu'un. Il rêvait depuis si longtemps d'avoir de la compagnie... mais il n'aurait osé imaginer que ce soit celle d'une femme sublime. Le hasard avait vraiment bien fait les choses. Le problème, c'était qu'il ne savait quel comportement adopter. Il s'était habitué au silence et était devenu avare de mots. Que devait-il faire ? Saluer son hôtesse ou rester muet ?

Indécis, il détaillait la jeune aveugle, soulagé qu'elle ne puisse percevoir l'intensité de son regard. Non seulement elle était ravissante, mais elle paraissait aussi douce et fragile. Le genre de proie facile pour un homme mal intentionné...

À cette idée, un élan de colère enflamma son esprit. Il s'interrogea aussitôt : qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire que quelqu'un abuse cruellement de la douceur de cette fille ?

Elle s'avançait dans la pièce, à petits pas prudents... et elle allait trébucher ! Il avait posé par terre l'une de ses couvertures, et elle ne s'attendait pas à rencontrer un obstacle.

Sa première réaction fut : « Qu'elle tombe donc, je m'en fiche. » Une seconde plus tard, pourtant, il bondit et enleva la couverture. Il intervint juste à temps pour éviter à Astrid de

tomber, mais la jeune femme le heurta. Le choc fit glisser le couteau dans la main de Zarek et l'entailla profondément.

— Zarek ?

Sans répondre, il courut à la cuisine, où il mit sa main sous le robinet d'eau froide. Il aurait eu honte de tacher de sang le beau tapis persan ou le canapé blanc.

— Zarek ? Quelque chose ne va pas ?

Elle l'avait rejoint dans la cuisine.

— Non, ça va, grommela-t-il.

Il examina la coupure. Salement profonde. S'il avait été humain, il aurait eu besoin de points de suture.

— Je sens l'odeur du sang, Zarek. Êtes-vous blessé ?

Elle lui prit la main. Il n'avait pas prévu ce geste, sinon il se serait dérobé. Trop tard. Elle avait retourné sa paume, comme si elle avait pu voir la plaie, et la caressait doucement. C'était à peine un effleurement, mais cela le bouleversait. À croire que le contact le plus anodin, avec cette femme, était lourdement chargé de sensualité : il réagissait aussi vivement que si elle l'avait embrassé à pleine bouche.

L'embrasser... Songer à un baiser le mit presque en transe. Il lui aurait suffi de se pencher pour s'emparer de ses lèvres, dévier ensuite vers son cou et mordre doucement sa peau nacrée...

Bon sang, jamais aucune femme ne lui avait fait un tel effet ! Les autres, il avait aussi eu envie de les mordre, oui, mais seulement de les mordre. Pas de les embrasser.

— C'est profond, commenta-t-elle de sa voix mélodieuse.

Il baissa les yeux, et son regard tomba sur l'échancrure du chandail d'Astrid. Son encolure en V lui offrait une vue plongeante sur la naissance de ses seins. Elle tenait sa main blessée, mais l'autre était libre. Il pouvait la glisser dans le décolleté et tâter les rondeurs si attirantes...

— Que s'est-il passé ?

— Hein ?

— Comment vous êtes-vous blessé ?

Zarek avait oublié sa coupure. Le désir qui le taraudait était si violent que c'était au bas-ventre qu'il avait mal, plus du tout dans la main.

— Ce n'est rien.

— Rien ? C'est le seul mot que vous connaissez ? demanda-t-elle en l'entraînant doucement vers un placard d'où, sans tâtonner, elle sortit un flacon de désinfectant.

Qu'elle soit capable d'attraper n'importe quoi sans hésiter ni se tromper le stupéfiait. Elle se débrouillait admirablement. La cécité était un handicap épouvantable, mais Astrid, manifestement, s'était très bien organisée. Chaque chose étant à sa place, elle allait droit vers l'objet désiré.

Elle nettoya la plaie de Zarek avec un morceau de coton, puis plaça un bandage autour de sa main.

— Il faudrait peut-être qu'un médecin...

Elle ne put achever sa phrase.

— Bon. Ce n'est pas raisonnable, mais tant pis.

Astrid était de nouveau allée à la pêche. Elle savait pertinemment que le Chasseur guérirait sans l'intervention d'un médecin et avait vaguement espéré qu'il le lui avouerait.

— Est-ce quand je vous ai bousculé que vous vous êtes fait mal ?

Silence. Astrid tenta alors de capter, à défaut de ses pensées, les émotions de Zarek. Elle se concentra, mais ne perçut que du vide. C'était très déstabilisant, de ne parvenir à saisir aucune manifestation psychique. Mais ses dons étaient si maigres ! Elle n'avait pas la force mentale requise pour l'empathie.

— Zarek ?

— Oui, quoi ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Ouais, et alors ? Vous n'en avez rien à fiche, des circonstances dans lesquelles je me suis fait mal !

La voix s'était éloignée. Où Zarek était-il parti ?

« Sasha ? Où est-il ? »

« Il est revenu au tiroir », répondit le loup en grognant sourdement.

— Vous savez, Astrid, j'ai entendu dire que les clebs vivaient plus longtemps et en meilleure forme quand ils étaient castrés. Ça les rend aussi plus amicaux, paraît-il.

Zarek était de retour dans la cuisine, estima la jeune femme à la puissance de la voix.

« Deviens eunuque et on verra si ça te rend plus sympa ! »

« Sasha ! »

« Quoi ? Il m'insulte ! Je ne suis pas un chien ! »

Astrid alla caresser la tête du loup.

« Je sais, Sasha, je sais. »

Zarek préféra se détourner du spectacle de la jeune femme en train de câliner le loup. Quelle horreur... Cette sale bête...

Il souleva le rideau et scruta l'écran blanc que formait la neige. Le blizzard soufflait toujours, avec plus de violence encore qu'une heure plus tôt. Bon sang, quand arriverait-il à partir d'ici ? À la première accalmie, il s'en irait et se fondrait dans la forêt. Peut-être réussirait-il à rentrer chez lui sans avoir les écuyers tueurs aux basques. Le plus vraisemblable, c'était qu'ils l'attendaient dans sa cabane. Eh bien, il les y retrouverait avec plaisir... après avoir fait un détour par deux autres de ses refuges, des endroits secrets, invisibles, dans lesquels il cachait toute une panoplie d'armes.

— Zarek ?

Il poussa un lourd soupir.

— Quoi encore ?

— Ne me parlez pas sur ce ton ! répliqua Astrid avec une sécheresse qui surprit le Chasseur. J'aime savoir dans quelle partie de ma maison se trouvent les gens que j'héberge. Alors, soyez gentil, sinon je vous attache une cloche au cou.

Il faillit éclater de rire, mais n'en fit rien. Tout simplement parce qu'il ne savait plus rire.

— Essayez donc, pour voir...

— Êtes-vous toujours aussi désagréable ou vous êtes-vous levé du pied gauche ce matin ?

— Je suis comme ça, bébé. Faudra vous y faire.

Elle vint se placer devant lui et croisa les bras sur sa poitrine.

— Et si je ne veux pas m'y faire, que se passera-t-il ?

— Un conseil, ma belle : ne poussez pas le bouchon trop loin, OK ?

— Ooooh... La prochaine fois, vous allez grogner comme l'Incroyable Hulk. Vous ne me faites pas peur, monsieur Zarek. Alors, soyez poli et tenez-vous bien tant que vous serez ici.

Elle savait rire, elle, car un son cristallin s'échappa alors de sa gorge. Zarek n'en revenait pas : jamais on ne s'était moqué de lui, jamais on n'avait pris son attitude aggressive aussi peu au sérieux. Ou plutôt, si, mais dans un passé tellement lointain... Au temps où il n'était qu'un pauvre esclave, en Grèce, on s'était gaussé de lui. Et il s'était juré que cela ne se reproduirait pas. Devenu Chasseur, il s'était fait un serment : il ne s'intéresserait à personne et ne rechercherait chez les autres ni l'estime ni la bienveillance. En revanche, il se ferait craindre.

En une enjambée, il fut contre Astrid, l'obligeant à reculer, l'acculant contre le mur puis pesant sur elle de tout son poids.

Un début de panique envahit la jeune femme. Zarek l'empêchait de bouger, et elle pouvait à peine respirer. Il jouait les matamores... Jouait ? Non, sans doute pas. Il cherchait réellement à l'effrayer, et il y parvenait. Il voulait qu'elle comprenne à qui elle avait affaire – à un être dangereux, capable de tuer sans sourciller.

Il se pencha et lui souffla à l'oreille :

— Soyez mignonne, bébé, allez donc vous amuser avec votre chien-chien. Et quand vous serez prête à jouer avec moi, faites-moi signe.

Astrid n'eut pas le temps de répondre : Sasha avait bondi.

Zarek jura et esquiva l'attaque du loup avec une agilité égale à celle de l'animal. Le corps agité de tremblements, pétrifiée d'horreur, Astrid écouta les sons terrifiants que produisait l'affrontement entre le Chasseur et le loup. Désespérément, elle tenta de se connecter au cerveau de Sasha afin de voir ce qui se passait, mais le loup, ivre de fureur, ne pensait plus. Il se battait pour la défendre, et peut-être allait-il mourir pour l'avoir protégée.

— Sasha ! Sasha ! hurla-t-elle par-dessus la cacophonie de grondements, rugissements, cris et claquements de mâchoires.

Soudain, quelque chose de lourd heurta violemment le mur à côté d'elle. Elle tendit la main et toucha de la fourrure. Grands dieux ! Sasha ! Le Chasseur l'avait projeté contre la paroi aussi aisément qu'il l'eût fait d'un petit lapin !

Folle d'inquiétude, Astrid s'agenouilla et chercha à tâtons le cœur de Sasha. S'il ne battait plus, elle tuerait Zarek de ses

propres mains ! Elle le jurait ! Dans une minute, il serait mort et...

« J'aurai sa peau. Même si je dois en mourir, j'aurai sa peau ! »

« Oh, Sasha... Tu es en vie. Dieux merci ! »

Grâces soient rendues à Zeus, le loup tremblait de colère, pas de douleur. Ses tressautements n'étaient pas dus à l'agonie, mais à la frustration.

Zarek retira sa chemise déchirée et s'en servit pour essuyer le sang sur son bras droit, son cou et son épaule, là où cette saleté de bête avait planté ses crocs. La fureur le faisait transpirer. Il regarda les lésions sanguinolentes qui enflaient. Pouah... Il détestait être blessé, et ce foutu animal l'avait vraiment mis dans un sale état.

C'était réglé, le toutou de l'aveugle ne recommencerait pas, se dit-il en se précipitant vers le tiroir à couteaux. Il était assoiffé. Du sang de loup le désaltérerait parfaitement.

Mais du sang d'humaine lui rendrait son sang-froid. Un excellent remède contre les idées en déroute. Juste quelques gouttes... Bon sang, elle ne pouvait pas faire attention, cette femme ? Elle venait encore de le bousculer !

Bizarre... La collision n'accroissait pas sa colère, constata-t-il avec étonnement. Mais ce choc modifiait la nature de ses émotions. Toute fureur envolée, il ne ressentait plus que du désir.

Sans prononcer un mot, elle le poussa un peu plus, puis se pencha pour sortir une trousse de premiers secours rangée sous l'évier. Elle déployait les grands moyens, cette fois. Apparemment, elle estimait que le flacon de désinfectant ne suffirait pas à nettoyer le gâchis de peau et de chair lacérées par le loup.

— Hé, vous auriez pu dire « pardon » au lieu de m'envoyer valser !

— Je ne vous parle plus, monsieur Zarek.

— Moi aussi, je vous aime...

La boutade sarcastique la fit grimacer.

— Vous êtes vraiment une bête.

En guise de réponse, Zarek lui montra les dents. Tout le monde le considérait comme une bête, et il était trop vieux pour changer. Alors, autant en rajouter un peu.

— Wouf, wouf !

Elle plissa son ravissant petit nez, le toisa de son regard aveugle et lâcha :

— Je ne sais pas d'où vous venez ni ce que vous êtes réellement, et cela m'indiffère. En revanche, ce que vous faites à mes proches me touche. Vous n'avez pas le droit de vous en prendre à ceux qui me protègent. Sasha ne fait que veiller sur moi ! Et vous... vous lui faites du mal ! Vous n'êtes qu'une ignoble brute bornée !

Zarek se pétrifia. Des images insoutenables défilaient sur ses rétines. Un village en flammes, des corps mutilés éparpillés tout autour, de la terre imbibée de sang...

La souffrance lui déchira le cœur. Il haïssait ses souvenirs au moins autant qu'il se haïssait lui-même.

— Il faudra bien qu'un jour, quelqu'un vous apprenne à devenir civilisé !

— Ouais, c'est ça. Comptez là-dessus, princesse.

Il marqua une pause, puis reprit, lorsqu'il eut compris que la trousse de secours était destinée au loup et non à lui :

— Allez donc vous occuper de votre caniche. Il a besoin de vous.

Lui, il n'avait besoin de personne, se répéta-t-il comme un mantra pendant qu'elle se penchait tendrement sur l'animal. Et puis merde, à la fin ! Tempête ou pas tempête, il allait partir.

Il enfila sa parka à même son torse nu et remonta la fermeture Eclair en grommelant : les balles avaient transpercé le dos du vêtement. Exposées au froid, ses blessures guériraient mal.

Tant pis. Il n'aurait qu'à se dire qu'il bénéficiait de la climatisation. Un peu d'air froid le long de l'épine dorsale lui serait peut-être bénéfique, en définitive.

Une fois prêt, il se dirigea vers la porte en s'exhortant à ne pas regarder la jeune femme. Agenouillée devant un beau feu de cheminée, elle caressait son loup tout en lui murmurant des mots tendres.

Ce spectacle lui fit si mal qu'il se crut sur le point d'avoir les larmes aux yeux.

Il était temps qu'il fiche le camp d'ici.

« Il s'en va, Astrid. »

La jeune femme releva vivement la tête.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Exactement ce que j'ai dit : il s'en va. Il s'est habillé, et maintenant, il marche vers la porte. »

« Oh, non ! »

— Zarek ? Zarek !

Le claquement de la porte lorsque Zarek la tira derrière lui ébranla les murs du chalet.

5

À la seconde où il mit le pied dehors, Zarek frissonna. Quel froid ! Mais quel froid ! Ce vent lui coupait le souffle et pénétrait dans sa poitrine comme des dizaines de lames de rasoir aiguisées.

Il pouvait à peine marcher, découvrit-il après avoir fait quelques pas : le blizzard le repoussait en arrière et la neige l'aveuglait au point qu'il ne distinguait même pas le bout de son nez. Pour ne rien arranger, les verres de ses lunettes avaient gelé.

Aucun être normal ne serait dehors ce soir. Mais lui, il était fou, n'est-ce pas ? Finalement, c'était une bonne chose, d'être cinglé...

Les dents serrées, la tête baissée, il partit vers le nord. Le voyage serait long et difficile jusqu'à sa cabane. Pourvu qu'il trouve un endroit où s'abriter à mi-chemin ! S'il n'en trouvait pas... eh bien, Artemis et Dionysos pavoiseront le lendemain, et Acheron aurait moins souvent de migraines à l'avenir : tout le monde serait débarrassé du Grec.

— Zarek ?

En dépit du rugissement du vent, la voix d'Astrid était arrivée jusqu'à lui.

Ne pas répondre... Surtout ne pas répondre... Encore moins revenir sur ses pas...

Il ne put se dominer : il se retourna et, alors que tout autour de lui n'était que neige et brouillard, il vit très nettement le chalet, et Astrid qui en sortait.

— Zarek ! cria-t-elle de nouveau, avant de perdre l'équilibre. Elle tomba dans la neige.

Laisse-la, se dit Zarek. Elle n'avait qu'à rester chez elle, bien au chaud et en sécurité !

Impossible. Elle était toute seule. S'il ne volait pas à son secours, elle mourrait.

Lâchant une bordée d'injures à faire rougir un marin, il rebroussa chemin. En un clin d'œil, il l'avait relevée et ramenée sur le seuil.

— Rentrez avant de crever de froid.

— Et vous ?

— Quoi, moi ?

— Vous ne pouvez pas rester dehors non plus !

— Ne vous en faites pas, princesse, il m'est arrivé de dormir dans des conditions bien pires.

— Vous ne survivrez pas !

— Je m'en fous.

— Vous, peut-être, mais pas moi.

Zarek fut encore plus stupéfait que si Astrid l'avait frappé – d'autant que recevoir des coups, pour lui, c'était la norme. En revanche, il n'avait pas l'habitude qu'on s'inquiète pour lui. Cela lui faisait perdre tous ses moyens.

— Rentrez, dit Astrid en lui montrant gentiment la porte. Tais-toi, Sasha !

Le loup grognait.

— Si tu ne t'arrêtes pas, continua-t-elle en claquant des doigts, c'est toi qui vas rester dehors !

Les oreilles baissées, Sasha rentra à l'intérieur sans demander son reste. Zarek finit par l'imiter, après avoir poussé Astrid devant lui.

La jeune femme tremblait. La neige, en fondant sur ses vêtements, les avait trempés. Lui aussi était mouillé, mais cela ne le dérangeait pas. En revanche, Astrid grelottait.

— Quelle idiote ! À quoi pensiez-vous pour sortir en pleine tempête ? demanda-t-il en la faisant asseoir sur le canapé. Vous dégoulinez !

Il alla dans la chambre de la jeune femme, arracha lune des couvertures du lit et l'en enveloppa.

Le réconfort que lui prodigua la couverture arracha à Astrid un soupir de plaisir. Zarek lavait traitée d'idiote, il semblait furieux, et pourtant, il se souciait d'elle. Voilà qu'il lui retirait ses chaussures et lui mettait ses pantoufles, après lui avoir séché

les pieds et les avoir massés pour rétablir la circulation. Elle commençait à se sentir mieux, mais elle avait eu tellement froid ! Jamais, de toute sa vie, elle n'avait éprouvé cette impression d'être gelée sur place.

— Vous êtes vraiment inconsciente d'avoir fait ça...

— Et vous, alors ? Vous trouvez que c'était raisonnable de vous en aller ?

Il ne répondit pas. Elle l'entendit se déplacer. Il se trouvait maintenant derrière elle et lui posait une serviette sur la tête. Doucement, il entreprit de lui essuyer les cheveux, sans faire de réflexion acerbe ni pousser de soupirs excédés. Au contraire, il se montrait infiniment doux, presque tendre...

Elle s'attendait à tout sauf à cela. Finalement, peut-être finirait-elle par trouver des circonstances atténuantes au Chasseur. Zarek ne lui avait apparemment pas tout révélé de sa personnalité. Il lui en avait montré le côté sombre. Et s'il en existait un autre, lumineux celui-là ?

Pendant que la jeune femme s'abandonnait à ses soins tout en réfléchissant, Zarek s'interrogeait : quel effet cela lui ferait-il d'embrasser Astrid ? Il n'embrassait jamais ses maîtresses d'un soir. Il n'en avait pas envie. Mais la blonde sylphide aveugle avait le don de ressusciter en lui des émotions et des désirs qu'il avait connus étant humain et qu'il avait cru avoir définitivement oubliés.

Il retira la serviette. La chevelure couleur de lin était encore humide, et très en désordre. Il avait envie de glisser ses doigts dans les longues mèches pour les démêler. Peut-être Astrid trouverait-elle ce geste trop intime... mais comment résister ? La main de Zarek, comme animée d'une vie propre, se mit à glisser dans la masse lumineuse, caressa la peau du crâne, effleura les ravissantes oreilles en forme de coquillages, frôla les pommettes dont le froid avait effacé la roseur. Grands dieux, que c'était bon, ce contact ! Ensorcelant, bien que très innocent. Il se livrait là aux gestes d'un amant, d'un humain épris, pas d'un Chasseur sauvage et solitaire.

— Zarek ? demanda-t-elle dans un murmure qui le fit tressaillir.

— Vous êtes glacée, princesse.

Elle inclina la tête en arrière, les paupières closes, son front haut comme offert à ses baisers.

Non, il ne céderait pas à cette tentation funeste, il ne croirait pas qu'elle le trouvait à son goût, il ne se fierait pas à cette attitude d'abandon qu'elle lui montrait. Ce n'était que simulation. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Il l'ignorait, mais peu importait. C'était un piège, et il ne tomberait pas dedans. Chaque fois, au cours de son existence, qu'il avait accordé sa confiance à quelqu'un, il avait été trahi. Le dernier traître en date étant Sundown, qu'il avait pris pour un ami.

Il ne savait pas ce que la jeune femme avait en tête, ce qu'elle attendait de lui, mais il ne resterait pas assez longtemps pour le découvrir. Dès qu'elle serait endormie, il s'en irait. Et cette fois, elle ne pourrait le retenir.

« Sasha, que fait-il ? »

Astrid restait parfaitement immobile. Elle voulait que Zarek l'imagine plongée dans un sommeil profond. Pendant ce temps, elle l'observait à travers les yeux du loup. Mais Sasha s'était détourné du Chasseur.

« Je ne veux pas voir ça ! »

« Sasha, s'il te plaît. Il faut que je sache. »

À contrecœur, le loup se tourna vers Zarek, et Astrid déglutit soudain avec peine : il avait ôté sa parka, révélant un torse d'une beauté de statue antique... mais aussi de bien vilaines blessures. Celles infligées par le loup.

« Il est à moitié nu, commenta Sasha, et ça me met en appétit. »

« Sasha, non ! »

« Je ne suis pas un chien. Cesse de me donner des ordres. Aurais-tu oublié que je reste auprès de toi par choix et non par obligation ? »

« C'est vrai, Sasha, et je t'en remercie. Continue à m'aider, je t'en prie. »

Le loup s'assit face à Zarek, qui se déplaçait dans la cuisine. Intriguée, Astrid le vit sortir une casserole d'un placard, puis ouvrir le réfrigérateur. Il pivota légèrement, et elle eut alors sous les yeux les marques de balles dans son dos. Des cicatrices

enflammées, boursouflées. Le Chasseur devait avoir atrocement mal. Et cette idée lui serrait le cœur.

Par tous les dieux, que lui arrivait-il ? Elle plaignait l'accusé ! Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas éprouvé de compassion pour quelqu'un.

Il versa du lait dans la casserole, puis y ajouta des carrés de chocolat et mit le tout sur le gaz à petit feu.

Il préparait du chocolat chaud. Comme c'était bizarre... et très alléchant.

« Ce n'est pas pour toi, Sasha. » Elle avait entendu le petit bruit de succion produit par la langue du loup, qui salivait.

« Tu parles ! Tu paries qu'il va tenter de m'empoisonner ? »

À cet instant-là, Zarek se tourna vers le loup.

— Hé, Lassie, t'as pas envie d'aller récupérer Grosminet ? Il est tombé dans le puits. Si tu veux le rejoindre, je me ferai un plaisir de t'ouvrir la porte. Je te filerai même un biscuit.

« Espèce de malade ! T'as envie que je te plante les crocs dans... »

« Sasha ! »

« Je n'y peux rien, Astrid : il m'énerve ! Mais il m'énerve ! »

Zarek baissa les yeux sur les deux gamelles du loup. Une pour l'eau, l'autre pour la nourriture.

« Pas touche à mes affaires, le Chasseur, sinon je t'arrache la cuisse. »

« Oh, Sasha... Ne peux-tu te calmer ? »

« Mais puisque je te dis qu'il va mettre du chocolat à la strychnine dans mon bol ! »

Zarek prit le bol destiné à l'eau, le lava sous le robinet puis le remplit d'eau claire et le remit par terre.

Astrid se demanda qui, de Sasha ou d'elle, était le plus étonné par ce geste de gentillesse.

Le loup s'approcha lentement et renifla avec suspicion le contenu du bol. Pendant ce temps, Zarek vida la casserole de chocolat dans une tasse qu'il apporta à Astrid. Doucement, il lui mit les mains autour du récipient.

— Voilà, madame.

— Que... qu'est-ce que c'est ?

— De l'arsenic dans de l'eau de vaisselle, bien sûr.

— Oh ! Je n'en ai jamais bu. Merci de m'en faire goûter.

Pour la deuxième fois depuis son arrivée au chalet, Zarek faillit se mettre à rire.

— Buvez ça ou jetez-le, je m'en contrefiche, lança-t-il.

Astrid porta la tasse à ses lèvres. Par les yeux de Sasha, elle avait vu que le Chasseur n'avait rien mis de suspect dans le breuvage, et pourtant, elle répugnait à le boire.

« Il te surveille », l'avertit le loup.

« De quelle manière ? »

« Comme s'il était anxieux et attristé à l'idée que tu ne boives pas son chocolat. »

Que faire ? Zarek la soumettait-il à un test ? Cherchait-il à savoir si elle lui faisait confiance ?

Elle prit une profonde inspiration, puis but une gorgée. Le chocolat était délicieux, crémeux et sucré à souhait.

Zarek, qui l'observait, admira le courage de la jeune femme. Elle avait relevé le défi qu'il lui avait lancé. Mieux, elle lui avait fait confiance ! Lui, jamais il n'aurait avalé une boisson donnée par un inconnu. Pour cela, Astrid méritait tout son respect.

Mais à quoi lui servirait cette bravoure s'il s'attardait dans le chalet ? À rien. Thanatos finirait par débarquer et, pour faire bonne mesure, tuerait la jeune femme en plus du Chasseur. Pour ne pas laisser de témoin derrière lui.

Astrid mourrait, et son âme partirait là où vont les âmes des humains. Et lui ? Il serait condamné à errer dans la souffrance, ectoplasme invisible, dans une dimension intermédiaire entre la vie et la mort. Il verrait tout et personne ne le verrait, lui. Le supplice ne cesserait jamais.

La souffrance, il savait ce que c'était. Il n'avait connu que cela au cours des vingt-six années de son existence d'homme. On l'avait martyrisé en permanence. Lorsqu'il était devenu Chasseur, les tortures avaient cessé, bien sûr. Mais son expérience au milieu des humains avait fait de lui un être dur, cynique, sauvage. Il s'accommodait d'être devenu un monstre. En revanche, il ne supporterait pas le sort qui attendait ceux que Thanatos exécutait.

Dans ce chalet, songea-t-il, il aurait connu quelques heures de bonheur. Un vrai foyer accueillant, au décor ravissant, et une femme merveilleuse.

Mais cette femme, elle l'aurait méprisé, regardé comme un chien galeux, si elle l'avait rencontré autrefois, à l'époque où il était esclave, dans la Grèce occupée par les Romains.

Les souvenirs ranimèrent sa colère, le remettant dans son état d'esprit habituel, celui dont il ne se départait pas depuis plus de deux mille ans.

Lorsqu'il avait douze ans, ses demi-frères lui avaient joué un tour cruel en lui montrant une femme sur la place du marché. Elle était sa mère, lui avaient-ils dit. Une affranchie qui avait donc le pouvoir de l'affranchir aussi. Elle le ferait sans hésiter dès qu'elle saurait qu'il était son fils, mais il devait évidemment se présenter à elle au préalable. Ils étaient séparés depuis trop longtemps pour qu'elle reconnaisse le bébé qu'on lui avait arraché sous les traits de cet adolescent.

Fou de joie, Zarek était allé au-devant de la femme. Il ne connaissait pas sa mère. Que ce fût cette belle femme aux cheveux noirs et aux yeux bleus le bouleversait. Un bonheur indicible faisait palpiter son cœur.

Il s'était précipité vers elle et lui avait sauté au cou pour l'embrasser tout en lui disant qu'il l'aimait.

Elle l'avait repoussé, les yeux pleins d'horreur et de dégoût, et lui avait craché au visage en lui disant qu'elle avait payé une servante pour qu'elle le supprime. Elle était belle, elle plaisait, elle voulait être libre, trouver un citoyen de Rome qui s'enticherait d'elle au point de l'affranchir – ce qui était arrivé. Un enfant aurait été un boulet pour elle.

Un soldat s'était alors approché et lui avait demandé si ce jeune esclave l'importunait. Elle avait acquiescé et exigé qu'il soit battu pour cela, en ajoutant que s'il mourait sous les coups de fouet, ce serait une bonne chose, car cela laisserait plus à manger à d'autres esclaves. À ceux qui méritaient de vivre.

Ces souvenirs, que Zarek s'acharnait à garder remisés tout au fond de sa mémoire, déclenchèrent un maelström en s'échappant de leur geôle mentale. Ses forces de Chasseur grondèrent et ébranlèrent tout autour de lui. Le paisible feu

dans la cheminée se transforma en brasier. Les hautes flammes qui en jaillirent faillirent enflammer la fourrure du loup qui se tenait devant l'âtre. Toutes les ampoules éclatèrent ; les tableaux se décrochèrent des murs et tombèrent dans un fracas de verre brisé.

« Sasha ! Oh, grands dieux, Sasha, que se passe-t-il ? » hurla mentalement Astrid.

« Ce salaud a failli me tuer ! »

« Quoi ? »

« Il a tenté de me brûler ! Astrid, il a des pouvoirs effarants ! »

— Zarek ?

Le chalet tanguait, craquait de toutes parts, comme secoué par un tremblement de terre.

— . Zarek !

Un silence de mort succéda aux appels d'Astrid. Les seuls sons qu'elle entendait étaient les battements de son cœur.

« Sasha, raconte-moi ! »

« Je ne sais pas ce qui arrive : il fait totalement noir. Les lampes ont explosé. »

— Zarek ?

Toujours pas de réponse. Astrid commençait à paniquer : Zarek pouvait les tuer, Sasha et elle. Dans le noir, le loup ne le verrait pas approcher.

— Pourquoi m'avez-vous sauvé ?

La voix avait retenti directement dans l'oreille d'Astrid, qui crut défaillir de peur. Apparemment, Zarek se tenait derrière elle : elle sentait son souffle sur sa nuque.

— Je vous ai sauvé parce que vous étiez blessé.

— Comment avez-vous su que j'étais blessé ?

— Je... je ne l'ai su qu'en m'approchant de vous. J'ai d'abord cru que vous étiez... euh... ivre.

— Il faut vraiment être idiote, quand on est seule et aveugle, pour faire entrer un étranger dans sa maison ! Or, en dépit de ce que j'en dis, vous ne me paraissiez pas idiote.

Il était futé, songea Astrid. Il analysait bien les choses, devinait les failles. Ce qui ne le rendait que plus inquiétant.

— Je veux la vérité : pourquoi suis-je ici ?

— Je vous l'ai dit.

Le canapé sur lequel Astrid était assise bougea si soudainement quelle faillit tomber. Elle comprit que Zarek l'avait heurté en le contournant pour venir se planter devant elle.

Il la poussa en arrière, la clouant de deux mains de fer contre le dossier.

— Comment avez-vous réussi à m'amener à l'intérieur ?

— Je vous ai tiré.

— Toute seule ?

— Oui.

— Impossible. Vous n'êtes pas assez forte.

— Je... je suis plus forte que j'en ai l'air !

Elle perçut elle-même la peur dans sa voix. Le Chasseur l'effrayait comme jamais elle n'avait été effrayée de toute sa longue existence. Qu'allait-il lui faire ? Elle était à sa merci.

— Vous êtes forte, hein ? Prouvez-le-moi, dit-il en lui attrapant les poignets.

Elle se débattit pour se libérer.

— Lâchez-moi !

— Pourquoi ? Je vous dégoûte ? fit-il en ricanant.

Sasha gronda. Astrid cessa de s'agiter et leva la tête vers le visage de Zarek.

— Vous me faites mal. Je vous répète de me lâcher.

Il obéit, ce qui l'étonna. Mais ne la rassura pas pour autant.

— Faites-moi une faveur, princesse : restez loin de moi, OK ?

« Il est coupable ! Juge-le, Astrid ! Condamne-le ! »

« Non, pas encore. Je reconnaissais qu'il me fait peur, mais ce n'est pas une raison pour l'envoyer à la mort. »

« Tu te voiles la face : il a tué tous les habitants du village qu'il était censé protéger. »

« Prends patience, Sasha. Il peut me faire mal, mais ça n'ira pas plus loin. Je suis immortelle, l'aurais-tu oublié ? »

Le loup poussa quelques grognements bien sentis, mais cessa de protester.

Astrid se doutait que le loup la connaissait suffisamment bien pour savoir que le Chasseur la terrifiait comme jamais

personne avant lui. Elle avait jugé des criminels qui avaient tué de sang-froid, des traîtres, des blasphémateurs, mais aucun d'eux n'avait suscité une telle peur en elle. Elle en était à envisager de faire appel à ses sœurs pour la seconder. Elle percevait chez le Chasseur une folie latente qui pouvait se transformer d'une seconde à l'autre en démence meurtrière.

Quoique... Pour l'instant, il ne l'avait même pas molestée. Seulement intimidée. Qu'avait dit Acheron ? Qu'elle devait voir avec les yeux du cœur. Zarek, lui, avait-il un cœur ? Et si oui, recelait-il quelque sentiment ?

La jeune femme se concentra : où était Zarek ? Elle ne parvenait pas à déceler sa présence. À croire qu'il s'entourait d'une paroi invisible parfaitement hermétique.

« Sasha, le vois-tu ? »

« Il s'est retiré dans la chambre d'amis. Astrid, Artemis a raison. Il faut supprimer ce Chasseur. Ça ne tourne pas rond dans sa tête. Il met les humains en danger au lieu de les protéger. »

« Pas de précipitation. Acheron, qui est très sage, le croit innocent. Or, il connaît Zarek mieux que n'importe qui. »

« Acheron préférerait se sacrifier plutôt que de perdre un de ses soldats. »

« C'est possible, mais pas sûr. »

Acheron s'était débrouillé pour que, neuf cents ans plus tôt, après la destruction du village et de ses habitants, personne ne touche à un cheveu de la tête de Zarek. Si celui-ci avait été un tueur, le chef des Chasseurs ne se serait pas démené ainsi pour qu'il soit épargné.

Zarek était assis sur un fauteuil à bascule dans la chambre d'amis. Il regardait tomber la neige. Après ce qu'il appelait in petto sa « crise de nerfs », il avait ramassé et remplacé toutes les ampoules brisées, raccroché les tableaux, balayé les débris de verre. Maintenant, il attendait calmement que le blizzard cesse. Il fallait que cette maudite tempête s'arrête, qu'il puisse s'en aller avant de perdre de nouveau son sang-froid.

La lumière dans le vestibule s'alluma et il cilla, ébloui. Pourquoi Astrid avait-elle besoin d'éclairer puisqu'elle n'y voyait

rien ? Il aurait aimé lui parler de cela, lui parler tout court. Mais il n'osait pas. La conversation d'un ancien esclave inculte n'avait rien d'intéressant, se disait-il. Personne n'avait jamais envie de bavarder avec lui, ce qui prouvait bien qu'il devait être assommant.

Il ne bougea donc pas de son fauteuil et écouta les menus bruits en provenance de la pièce voisine.

— Sasha ?

Elle appelait son loup.

— Assieds-toi là pendant que je rallume le feu.

Il faillit se lever pour aller l'aider, mais il se ravisa. L'époque où, esclave, il s'occupait du feu pour ses maîtres était révolue. Si Astrid avait envie d'un feu, qu'elle s'en charge toute seule !

Mais elle avait des mains si fines, si délicates... Charrier les bûches risquait de les abîmer.

Il se leva et gagna la salle de séjour.

Accroupie devant l'âtre, Astrid essayait d'enflammer la pile de morceaux de bois sans déséquilibrer l'ensemble ni se brûler les doigts.

Sans prononcer un mot, il la tira en arrière. Elle poussa un petit cri.

— Poussez-vous de là.

— Laissez-moi tranquille !

Elle résistait, revenant obstinément devant la cheminée. À bout de patience, il la souleva et alla la déposer dans un fauteuil.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama-t-elle, excédée.

— Pff... Je n'arrive pas à croire qu'avec le fric que vous semblez avoir, vous ne puissiez pas payer quelqu'un pour vous aider dans la maison !

— Je n'ai besoin de personne !

— Non ? Et comment faites-vous quand vous voulez aller quelque part ?

— J'y vais, c'est tout. Je ne supporterais pas que l'on me traite en invalide. J'ai à cœur de me débrouiller comme une personne normale.

— Quel beau discours, princesse, ironisa-t-il, bien qu'il éprouvât un profond respect pour la jeune femme.

Dans le monde d'où il venait, les femmes se faisaient servir. Jamais elles ne levaient le petit doigt ni ne se prenaient en charge. Elles avaient besoin d'esclaves pour exécuter la moindre tâche.

- Pourquoi m'appelez-vous tout le temps « princesse » ?
- C'est ce que vous êtes, non ?
- Co... comment le savez-vous ?
- Je le sens. Vous êtes le genre de personne qui n'a jamais eu de souci dans la vie. Tout ce dont vous pouvez avoir envie, vous l'obtenez.
- Non, pas tout.
- Ah, bon ? Et qu'est-ce qui vous manque ?
- La vue.
La repartie le laissa muet quelques instants.
- Ouais, lâcha-t-il enfin. Être aveugle, c'est vraiment dur.
- Comment pourriez-vous en avoir la moindre idée ?
- J'ai connu ça, moi aussi.

6

— Quoi ? Vous avez été aveugle ?

Zarek se trouva pris au dépourvu. Comment avait-il pu laisser échapper ça ? Jamais il n'avait parlé à personne de sa cécité ! Pas même à Sundown, quand leur amitié était à son zénith. Seul Acheron était au courant et, dieux merci, il avait gardé le secret.

Peu désireux de faire une nouvelle incursion dans le passé et donc de ranimer la souffrance qui allait de pair, Zarek retourna dans sa chambre, ferma la porte à clé et reprit sa contemplation de la tempête.

Mais les souvenirs étaient coriaces. Ils ne se laissaient pas renvoyer sans lutter, et ils sortirent victorieux du combat mental auquel se livrait Zarek.

Des souvenirs d'un passé immédiat, d'événements vécus au cours des dernières heures. Tout d'abord, son odorat retrouva un parfum de rose. Puis il vit des yeux d'un bleu anormalement pâle, les yeux d'une femme.

Une femme qui, non contente de ne pas le repousser, n'avait pas peur de lui, ne criait pas quand il rapprochait, résistait pied à pied lorsqu'il se montrait menaçant.

Astrid.

Elle le surprenait, le ravissait.

S'il avait été un homme et non l'être ténébreux que le sort avait fait de lui, il serait sorti de cette pièce pour aller la retrouver, et il aurait ri et bavardé avec elle. Mais il ne savait pas faire rire. Il reconnaissait pourtant l'humour quand il l'entendait. L'ironie, surtout. Hélas, cela ne l'a aidait en rien. Il était incapable de faire naître un sourire sur des lèvres.

Jusqu'à ce soir, cela ne l'avait jamais gêné. Tout à coup, il regrettait amèrement de ne pas avoir ce talent.

« Alors ? L'as-tu déclaré coupable ? » La voix d'Artemis venait de résonner dans la tête d'Astrid. Chaque jour depuis qu'elle hébergeait le Chasseur, Astrid avait droit à la même question, invariablement posée sur un ton vibrant d'impatience.

« Pas encore, Artemis. N'oubliez pas qu'il vient à peine de se réveiller. »

« Mais pourquoi as-tu besoin d'autant de temps ? Tant que Zarek sera en vie, Acheron sera intenable, et je déteste ça, quand il est énervé. Juge le Grec coupable sans plus tarder ! »

« Pourquoi tenez-vous tant à ce qu'il meure ? »

Le silence qui suivit fut tellement long qu'Astrid crut que la déesse avait renoncé à poursuivre la conversation. Lorsque la réponse vint enfin, la jeune femme sursauta.

« Acheron ne supporte pas de voir souffrir quelqu'un, encore moins un de ses Chasseurs. Il a mal pour eux. Donc, tant que Zarek sera en vie, Ach sera dans la peine. Or, je déteste qu'il soit malheureux. »

Artemis se souciait donc de quelqu'un ? L'égoïste déesse éprouvait de la compassion ? Par exemple ! Jamais avant cet instant Astrid ne l'avait vue faire preuve de la moindre sollicitude.

« Artemis, aimez-vous Acheron ? »

L'intonation de la divinité se fit cassante.

« Cela ne te regarde pas, Astrid. Occupe-toi de Zarek et de personne d'autre, sinon gare à toi : si je me rends compte qu'à cause de ta velléité, Acheron devient par trop préoccupé et se détourne de moi, cela te coûtera cher. »

Agacée, Astrid pinça les lèvres. Il aurait fallu quelqu'un de bien plus puissant qu'Artemis pour lui faire du mal !

Peut-être n'aimait-elle plus son travail de juge, mais dans la mesure où elle avait accepté cette mission, elle comptait la mener à son terme, et ce en toute honnêteté. Artemis aurait beau essayer de l'influencer, elle ne réussirait pas à lui arracher un verdict prématuré.

« Juger Zarek à la hâte provoquerait la colère d'Acheron. Il demanderait un nouvel examen. Il serait également mécontent

s'il savait que vous tentez de m'influencer. Croyez-vous que cela lui plairait d'apprendre que vous me harcelez ? »

La repartie d'Artemis claqua comme un coup de fouet.

« Très bien. Je ne t'importunerai plus, ma petite. Mais arrange-toi pour ne pas faire traîner les choses. »

Cette fois, se dit Astrid après plusieurs minutes de silence, Artemis en avait vraiment fini. Leur conversation était terminée. Elle pouvait se décontracter. Et chercher une tactique qui pousserait Zarek dans ses retranchements. Ainsi, elle découvrirait s'il perdait son sang-froid à chaque contrariété ou s'il réussissait à se maîtriser.

Voyons... Il s'en était pris à la maison, mais pas à elle. Il avait fait du mal à Sasha, mais le loup l'avait gravement blessé. Le duel entre Zarek et l'animal avait été équitable et loyal. Zarek n'avait pas cherché à se venger du loup, il ne l'avait pas tué quand ils étaient seuls... et il lui avait donné à boire.

De quoi pouvait-elle accuser Zarek ? De propension à la violence, de prendre la mouche à la moindre occasion.

Peut-être étaient-ce là des fautes suffisantes pour le condamner à mort. Un Chasseur se devait de faire preuve d'une absolue équanimité en toutes circonstances. C'était du moins ainsi qu'Artemis voyait les choses.

Et pourtant, songea Astrid, elle, elle préférait attendre. Son instinct lui disait que cela en valait la peine.

Tant que Zarek ne passerait pas directement sa colère sur elle ou sur Sasha, elle suivrait cette ligne de conduite. Mais sans doute finirait-elle par être aussi déçue que lors de ses missions précédentes : à terme, jamais elle n'avait pu rendre de verdict d'innocence. Tous ceux qu'elle avait été chargée de juger lui avaient menti ou avaient essayé de lui échapper, de la frapper, voire de la tuer. Zarek imiterait-il les précédents accusés ? Au bout du compte, tous s'étaient révélés coupables. Pourquoi le Grec ferait-il exception à la règle ?

Astrid inspira profondément pour se donner du courage, puis alla fouiller dans les vêtements que portait Sasha lorsqu'il prenait apparence humaine.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

« Zarek a besoin de se mettre quelque chose sur le dos. »

Du bout des dents, le loup récupéra les habits que tenait Astrid.

« C'est à moi. Il a ses fringues à lui. »

« Sasha, sois gentil. Il n'a plus que des loques. Les balles qu'il a reçues, plus tes morsures, ont fait de sacrés dégâts. »

« Ce n'est pas une raison pour... »

« Préfères-tu qu'il se balade tout nu dans la maison ? »

« Mmm. Non. »

« Bon. Alors, arrête de geindre comme un vieillard grincheux. »

« D'accord. Mais s'il te plaît, ne lui donne pas mon pull bordeaux, c'est mon préféré ! »

« Sasha, tu agis comme un enfant gâté. »

« Ouais, et ça, c'est mon pull. Remets-le à sa place. »

« Je t'en achèterai un autre. »

« Je n'en veux pas d'autre. Je veux celui-là ! »

« Il ne l'abîmera pas. »

« Si. Regarde ce qui est arrivé à ce qu'il portait en arrivant. Je refuse qu'il mette mon pull ! Il va le remplir de vermine. »

« Oh, grands dieux, Sasha, quand vas-tu te décider à grandir ? Tu as quatre cents ans et tu continues à te comporter comme un louveteau ! Zarek n'a pas de puces, voyons. »

« Si, il en a ! »

Astrid se pencha et réussit à attraper le pull que Sasha tenait dans la gueule. Mais, d'un énergique coup de dents, le loup le lui arracha et fila en courant.

« Sasha ! Rends-moi ce pull, sinon je te jure que je te fais châtrer ! »

Elle partit à la suite de Sasha, se concentrant sur l'emplacement des meubles pour ne rien heurter... mais quelqu'un avait déplacé la table basse. Elle trébucha contre l'angle, plongea en avant et entendit un fracas de verre brisé. Son vase en cristal.

Elle se figea. Où avaient atterri les fragments de verre ? De peur de se couper gravement, elle n'osait bouger.

« Sasha ? »

Le loup ne répondit pas. Un frisson de peur parcourut Astrid. Comment allait-elle se sortir de ce piège ?

— Restez tranquille ! lança soudain une voix autoritaire.

Zarek la prit dans ses bras. Elle éprouvait un tel soulagement qu'elle noua les bras autour de son cou et se dit qu'elle se sentait anormalement bien, pressée contre la puissante poitrine du Chasseur.

Il l'emmena dans la cuisine et la déposa sur une chaise. Ne plus sentir la chaleur de son corps déclencha aussitôt chez Astrid une sensation de manque qui la prit au dépourvu.

— Merci, souffla-t-elle.

Un bruit de pas qui s'éloignaient lui apprit que Zarek sortait de la cuisine. Quelques instants plus tard, il revint, portant quelque chose qui cliquetait. Astrid comprit qu'il venait de ramasser les morceaux de verre.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait au toutou, mais il est couché dans un coin sur un pull et il grogne méchamment.

L'image du loup gardant férolement son chandail fit rire Astrid.

— Il a mauvais caractère.

— Ah, ouais ? Là d'où je viens, les animaux qui ont mauvais caractère, on leur fait leur affaire.

La remarque déplut à la jeune femme.

— Parfois, comprendre est plus efficace que châtier.

— Et parfois, non.

De l'eau coulait dans l'évier. Zarek devait être en train de se laver les mains. Bizarre. Il faisait cela vraiment souvent.

— J'ai ramassé tout le verre que j'ai vu, mais dans le doute, évitez de vous balader pieds nus pendant un moment.

Cette preuve d'attention toucha Astrid. La présence du Chasseur aussi. De nouveau, il se tenait près d'elle, et elle percevait la chaleur de son corps, son parfum masculin.

Elle se surprit à frissonner. Elle avait envie de lui. Voilà qui relevait du prodige : cet homme réussissait à l'émouvoir sans même poser la main sur elle. Grâce aux yeux de Sasha, elle avait vu son visage, son impressionnante stature, et le souvenir de ces images continuait à la bouleverser.

Depuis quand n'avait-elle pas désiré un homme ? Une éternité. Il y avait là matière à réflexion. Acheron voyait de la bonté dans la personnalité de son Chasseur. Peut-être ne se

trompait-il pas. À elle d'essayer d'être aussi clairvoyante que le vieux chef.

— Comment avez-vous su que j'avais besoin de vous, Zarek ?

— Pas difficile : j'ai entendu le bruit de verre brisé. J'en ai déduit que vous aviez eu un pépin.

— Et vous êtes venu. C'est très gentil.

— Oh, non, je ne suis pas gentil, princesse. Ne vous faites pas d'illusions.

Astrid ignora délibérément cette remarque. Zarek jouait les durs... sans peine : il était manifestement dur. Mais ne s'agissait-il pas d'un déguisement dont il s'était affublé pour repousser les autres et se protéger ?

— J'allais vous chercher de quoi vous changer, reprit Astrid, tout en s'efforçant de ne pas tenir compte des exigences de son corps, qui aspirait si ardemment à se presser contre celui du Chasseur. Il y a pas mal de pulls dans mon armoire. Si cela vous dit de m'en emprunter un...

— Vos pulls ne m'iront pas, princesse, dit Zarek en s'essuyant les mains avec un morceau d'essuie-tout.

— Ils ne sont pas à moi. Ils appartiennent à l'un de mes amis.

Tout en l'écoutant, Zarek regrettait de s'être placé si près de la jeune femme. Son parfum le rendait fou. Il continua d'essuyer ses mains jusqu'à ce que le morceau d'essuie-tout ne soit plus que de la charpie. Il parvint ainsi à les empêcher de se poser sur la nuque fine ou les épaules au port élégant de la jeune femme.

Il s'imaginait nu contre elle... Il l'aurait au préalable déshabillée – en hâte parce qu'il n'y tenait plus –, puis jetée sur un lit... Là, il aurait pris son temps. Il aurait humé son odeur délicate de femme, se serait enivré de la fragrance de rose de sa chevelure. Puis il aurait laissé courir sa langue sur sa peau douce et nacrée, pour en découvrir les saveurs. Lui qui était adepte d'actes sexuels qu'il expédiait en quelques minutes après avoir déposé une poignée de billets sur une table de nuit, il aurait consacré des heures à Astrid, jusqu'à ce que, pantelante, elle crie grâce en gémissant de plaisir.

Mais... elle venait de mentionner un homme. Elle avait donc un amant ?

— Où est cet ami qui laisse ses fringues chez vous ?

Oh, cette intonation dure dans sa voix... Il était donc si subjugué par la jeune femme qu'il ne parvenait pas à dissimuler sa jalousie ? Il souffrait à en crier. Qu'elle soit la maîtresse d'un autre lui faisait voir rouge.

Sasha entra à cet instant dans la cuisine, les regarda attentivement, puis poussa un bref aboiement.

— Mon ami est mort, répondit Astrid sans l'ombre d'une hésitation.

— Ah. De quoi est-il mort ?

— D'une parvovirose.

— Mais c'est une maladie de chien !

— Oui. Cela a été extrêmement tragique.

« Hé, Astrid ! Comment oses-tu dire ça ? »

« Silence, Sasha, sinon je te colle pour de vrai une belle parvovirose. »

— Il vous manque, cet ami ?

— Non, pas vraiment. Il était... pénible.

« Je vais te montrer ce que c'est qu'être pénible, crois-moi ! Attends et tu verras, espèce de nymphe perverse ! »

Astrid réprima à grand-peine un sourire.

— Alors, Zarek, ils vous intéressent, ces vêtements ?

— Oui.

Elle le conduisit dans sa chambre.

« Patiente, Astrid, et tu auras de belles surprises. Tu sais, cet édredon que tu aimes tant ? Eh bien, tu peux l'oublier : il va être carbonisé. Et tes pantoufles, si j'étais toi, je ne les mettrais plus... »

De la main, Astrid fit discrètement signe au loup de se taire. Elle longeait le couloir qui menait à sa chambre, le Chasseur derrière elle. Trop près, songea-t-elle. Il ne disait mot, mais il respirait anormalement fort.

Ils entrèrent dans la pièce, et les yeux de Zarek se posèrent immédiatement sur le lit. Oh, grands dieux ! La tentation devenait irrésistible. Le parfum de rose qui embaumait la

chevelure d'Astrid était encore plus puissant à proximité des oreillers. Un véritable aphrodisiaque.

La chambre était très féminine, tout en tons doux et apaisants. Rideaux assortis au couvre-lit et au tissu qui recouvrait les deux petits fauteuils devant la fenêtre, moelleuses descentes de lit, vase garni de roses qui exhalaient la même senteur que celle de la chevelure de la jeune femme. À croire qu'elle confectionnait des décoctions de pétales avec lesquelles elle se lavait la tête !

— Voilà ! lança Astrid après avoir ouvert son armoire.

Il s'arracha avec peine à la contemplation du lit.

— Servez-vous, ajouta-t-elle en lui montrant une pile de vêtements soigneusement pliés. Il y aura bien quelque chose qui vous plaira.

OK. Il avait besoin de s'habiller. Mais pas dans l'immédiat. Maintenant, il voulait être nu. Et ce qui l'intéressait ne se trouvait pas dans cette armoire.

Néanmoins, il fouilla dans la pile et en sortit un chandail noir et un fin pull à col roulé de la même couleur. La taille lui semblait correspondre à la sienne.

— C'est bon. Je vais me changer dans ma chambre.

Non que cela eût de l'importance : s'il était nu, qu'en saurait-elle ? Mais ce n'était pas civilisé, n'est-ce pas ? Et alors ? Il n'était pas un être civilisé, et il assumait.

Pourtant, ce soir, il se montrait extrêmement policé. Un vrai gentilhomme. Le Zarek habituel aurait précipité cette femme sur l'édredon et calmé les ardeurs qui bouillaient en lui en un clin d'œil.

Le problème, c'était qu'il n'était pas le Zarek habituel. Il se découvrait incapable de faire cavalièrement l'amour à cette sublime blonde.

Il quitta la pièce, accompagné d'abolements rageurs. Dès qu'il fut sorti, le loup tourna sa colère vers Astrid, qui le fit taire.

— Silence, Sasha, sinon tu vas coucher dans le garage.

Zarek se retira dans la chambre d'amis, retira ses vêtements en lambeaux et enfila ceux que venait de lui prêter Astrid. Il boutonnait le chandail quand il s'immobilisa : ce qu'il vivait

était surréaliste. Cette femme ne savait rien de lui, et pourtant, elle l'avait sauvé, abrité, nourri, et maintenant habillé.

Il n'était pas habitué à tant de générosité. Il se sentait désemparé.

Il regarda autour de lui. Le mobilier était luxueux, le moindre bibelot une œuvre d'art. Il se sentait perdu, dans cette atmosphère d'opulence financière. Plus compliqué : il se sentait humain.

Dans cette maison, il n'était pas un intrus, mais un invité privilégié. Jamais il n'avait éprouvé pareille impression chez Sharon. Elle lui donnait ce qu'il attendait en retour de ses largesses. Elle ne faisait que lui rendre certains services pour lesquels il payait. C'était un accord commercial dénué de sentiment et de chaleur. À la différence d'Astrid, Sharon semblait se méfier de lui. Elle avait peur, c'était certain, surtout quand sa fille se trouvait dans les parages. Que s'imaginait-elle ? Qu'il allait l'enlever et la violer ? Les soupçons de Sharon l'avaient toujours blessé, mais il était tellement habitué aux insultes qu'il ne disait rien en voyant Sharon entraîner fébrilement la petite à l'écart lorsqu'il approchait.

Astrid, elle, le traitait comme un être normal, ce qui lui permettait d'oublier qu'il ne l'était pas.

Il soupira, puis finit de s'habiller.

Lorsqu'il regagna la salle de séjour, la jeune femme était installée sur le canapé, un livre en braille ouvert sur ses genoux, Sasha couché à ses pieds. À l'arrivée du Chasseur, le loup leva la tête et darda sur lui deux yeux gris brillants de haine.

Zarek récupéra le couteau qu'il avait laissé sur le manteau de la cheminée et choisit un nouveau morceau de bois. Puis il s'assit sur le tabouret devant l'âtre.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à avoir un loup comme animal de compagnie ?

Il commença à tailler le bois, en jetant au fur et à mesure les copeaux dans le foyer. Il venait de poser une question personnelle à la jeune femme, lui qui ne parlait pour ainsi dire jamais, qui ne s'intéressait à personne. Mais il avait envie de connaître la vie d'Astrid. Le passé, le présent... et les projets d'avenir.

Incroyable.

— Cela s'est passé un peu comme avec vous, répondit-elle en se penchant pour caresser le loup. Il était malade, je l'ai amené chez moi, soigné... Il a guéri et n'est jamais reparti.

— Je suis étonné qu'il vous permette de le cajoler.

— Moi aussi, avoua la jeune femme en souriant. Il a mis du temps avant de me faire confiance. Nous deux, ça n'a pas été facile.

— « Il faut être très patient. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe... »

Ébahie, Astrid resta muette d'étonnement : le Chasseur lui citait presque mot pour mot une phrase extraite du Petit Prince !

— Vous... vous avez lu le livre de Saint-Exupéry ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, deux ou trois fois.

La jeune femme se pencha de nouveau sur Sasha, dont elle orienta la tête vers Zarek. Elle voulait voir son expression. La clarté du feu de cheminée mettait en valeur ses traits, dont la virilité n'entamait en rien l'harmonie. Le chandail noir moulait ses pectoraux d'athlète. Ses mains bougeaient sur le morceau de bois avec une grâce aérienne et presque féminine, déconcertante chez un être aussi robuste et sauvage. La grâce de ses gestes ne faisait que rendre plus amer le pli de sa bouche.

— J'adore ce livre, dit Astrid. C'est l'un de mes préférés.

Les doigts qui serraient le couteau s'activaient sur le bois. Apparemment concentré sur sa tâche, Zarek resta muet, mais il ne semblait pas d'humeur sombre. Une première, songea Astrid. Pour la première fois depuis son arrivée, son aura ténébreuse était un peu floue, atténuée.

À croire qu'il se sentait bien. En sécurité. Peut-être pas serein, mais presque.

— L'avez-vous lu quand vous étiez enfant, Zarek ?

— Non.

Le silence s'installa de nouveau, mais il n'avait rien de pesant. Zarek continua de sculpter, en levant de temps en temps les yeux vers elle.

Adossée au canapé, Astrid finit par fermer les paupières, tandis que Sasha posait la tête entre ses pattes. Zarek observa plus attentivement l'étrange tableau qu'il avait devant lui : une frêle jeune femme et un énorme loup.

Un doute s'était insinué dans son esprit dès qu'il avait constaté l'étroitesse de la relation entre Astrid et la bête. Ce n'était pas possible... Ses soupçons ne pouvaient se confirmer... Et pourtant, ce loup n'était pas normal. Il était... autre chose.

Un loup-garou.

Mais comment un loup-garou aurait-il pu arriver en Alaska ? Et pourquoi y serait-il resté ? Selon toute vraisemblance, les champs magnétiques dans l'air glacé de l'Alaska l'auraient empêché de garder une forme constante. Il n'aurait pu maîtriser ses métamorphoses.

Ce loup devait être un vrai loup, décida Zarek.

Pourtant, il ne parvenait pas à se défaire de l'impression tenace qu'il se trouvait face à un loup-garou.

Il consulta l'horloge accrochée au-dessus de la cheminée. 4 heures du matin ! Pour lui, il était tôt, mais pour une humaine... Ceux de l'espèce d'Astrid dormaient, à cette heure-ci.

— Vous vous couchez toujours aussi tard, princesse ?

— Parfois.

— Vous n'avez pas un boulot qui vous oblige à vous lever tôt ?

— Non. Je profite de la fortune familiale. Et vous, prince charmant ?

Une héritière... Il s'était rendu compte qu'elle était riche, mais n'aurait pas cru qu'elle le fût assez pour vivre de ses rentes.

— Ça doit être drôlement chouette de ne pas avoir à bosser pour assurer le quotidien.

Astrid perçut l'amertume dans son intonation.

— Vous n'aimez pas les gens riches, n'est-ce pas ?

— Je ne les déteste pas en particulier : je déteste tout le monde en général.

Astrid savait cela par Artemis. D'après la déesse, Zarek était un jaloux aigri particulièrement antipathique. Une telle opinion, exprimée par la reine des créatures antipathiques, donnait à réfléchir.

— Vous ne m'avez pas répondu, Zarek. De quoi vivez-vous ?

— Oh, je fais des trucs par-ci par-là.

— Vous êtes donc une sorte de vagabond ?

— Si je vous dis oui, m'ordonnerez-vous de quitter cette maison ?

Astrid comprit qu'il attendait sa réponse avec impatience, mais aussi avec anxiété. Il balançait entre deux désirs : être congédié... et prié de rester, c'était manifeste.

— Non, Zarek, je ne vous renverrai pas. Je vous ai dit que vous étiez le bienvenu et j'étais sincère.

Zarek cessa de tailler le bois et riva son regard sur les flammes. Les mots d'Astrid lui allaient droit au cœur.

Personne ne lui avait jamais dit qu'il était le bienvenu.

— Je pourrais vous tuer, et personne n'en saurait rien, remarqua-t-il.

— Est-ce ce que vous allez faire ? Me tuer ? demanda Astrid tranquillement.

Les images du village en flammes, des corps égorgés traversèrent l'esprit de Zarek comme un jet d'acide. Il était censé protéger ces gens... et il les avait tous tués. Sans savoir pourquoi. Il ne se rappelait rien, sinon qu'il avait été saisi d'une rage féroce et du besoin de voir couler le sang.

— J'espère que non, princesse, murmura-t-il. J'espère vraiment que non.

Il se leva et quitta le salon. Quelques instants plus tard, il s'enfermait dans la chambre d'amis.

Qu'elle l'imité donc, songea-t-il. Qu'elle s'enferme à double tour.

Des heures plus tard, Astrid écoutait la respiration régulière de Zarek. Il dormait profondément. La maison était calme, préservée de la colère du Chasseur.

Astrid était fatiguée, mais elle n'avait aucune envie d'aller se coucher. Elle aurait aimé parler à Acheron, lui demander pourquoi il tenait tant à sauver son Chasseur. Mais Artemis avait été formelle : Zarek serait jugé, comme le demandait Acheron, à condition que celui-ci reste en dehors de la procédure. Il n'était pas question qu'il prononce un seul mot

susceptible d'influencer le verdict. Si Astrid contactait le chef des Chasseurs, Artemis mettrait immédiatement un terme à l'évaluation, et Zarek serait exécuté.

Y avait-il un autre moyen de découvrir les secrets de cet énigmatique rebelle ?

La jeune femme tendit la main vers Sasha. Il était couché au pied du lit. Sous son apparence de loup.

Tous deux se connaissaient depuis des siècles. Il n'était qu'un louveteau, âgé d'à peine quatorze ans, quand la meute de loups-garous à laquelle il appartenait s'était ralliée à la déesse égyptienne Bast et avait déclaré la guerre à Artemis. Bast avait perdu, et Artemis avait exigé que soient présentés devant un juge tous ceux qui avaient participé au soulèvement. Themis avait mandaté Lera, une des sœurs d'Astrid, qui avait rendu un verdict de culpabilité pour tous les renégats, à l'exception de Sasha, auquel son extrême jeunesse avait valu des circonstances atténuantes. Les siens s'étaient immédiatement retournés contre lui, croyant qu'il les avait trahis pour bénéficier de l'indulgence de Lera. Il avait été battu à mort. Astrid l'avait découvert alors qu'il agonisait et sauvé. Sasha avait gardé de cette tragédie une haine tenace à l'encontre des dieux de l'Olympe, mais il vouait à la fille de Themis une reconnaissance sans borne, et même de l'affection. Depuis des siècles, il vivait auprès d'Astrid, qui veillait sur lui, car aucune meute de loups-garous ne l'aurait épargné s'il s'était éloigné de sa protectrice. Aujourd'hui encore, sa survie était précaire, mais il n'était pas malheureux avec Astrid. Quant à la jeune femme, elle voyait par ses yeux, ce qui rendait moins dure son existence : grâce au loup, elle n'était plus emmurée dans la nuit lorsqu'elle quittait l'Olympe pour ses missions. De surcroît, il l'aaidait : les loups-garous possédaient d'immenses pouvoirs, et Sasha mettait les siens au service d'Astrid quand elle le lui demandait.

Or, en ce moment, elle avait besoin de l'aide de Sasha. Un loup-garou pouvait voyager dans le passé. Mais un tel retour en arrière exigeait une longue préparation. Jamais Sasha ne reviendrait à temps pour lui rapporter les informations qu'elle cherchait.

Restait le cousin Adoc, l'un des dieux du sommeil, ceux qui géraient l'état intermédiaire entre le conscient et l'inconscient.

Astrid l'appela par télépathie. Le dieu lui apparut dans la minute. Elle ne le vit pas, mais elle savait quelle était son apparence : un être charmant aux cheveux noirs et aux yeux bleus.

— Chère petite cousine... Cela fait longtemps que nous n'avons eu le plaisir de bavarder. Deux ou trois cents ans, si je ne m'abuse.

— Je sais. J'ai été très occupée, Adoc.

Il lui toucha le bras, de façon à ce qu'elle sache où il se tenait.

— De quoi as-tu besoin, Astrid ?

— Sais-tu quelque chose sur un Chasseur de la Nuit appelé Zarek ?

Les dieux du sommeil étaient mis à contribution chaque fois qu'un nouveau Chasseur était créé. En lui instillant des rêves plaisants, ils l'aidaient à oublier les souffrances qu'il avait endurées en tant qu'humain. De la sorte, son nouveau caractère devenait plus placide, et il gardait son sang-froid en toutes circonstances. Les dieux l'aidaient également à guérir en cas d'atteinte physique. C'est pourquoi les Chasseurs avaient besoin de tant de sommeil lorsqu'ils étaient blessés. Des jours, parfois des années. Adoc et ses alter ego ne pouvaient agir que sur un esprit et un corps endormis.

— Je sais que Zarek est irrécupérable. Aucun dieu du sommeil ne l'aidera.

— Jamais ?

Astrid était ébahie. C'était la première fois qu'elle entendait Adoc dire qu'il ne s'occuperaient pas d'un Chasseur.

— Jamais, Astrid. Ceux qui ont essayé de pénétrer son subconscient ont été trop secoués. Ils ont reçu la colère de Zarek comme une gifle. Elle est tellement intense qu'ils n'ont pas tenu le coup. Ils ont été contraints d'abandonner le traitement.

— Mais pourquoi Zarek est-il ainsi ? Qu'est-ce qui nourrit cette colère ?

— Quelle importance de le savoir, désormais ? Il a été condamné à mort.

— Non. J'ai promis à Acheron que je le jugerais, et pour l'instant, je n'ai pas rendu mon verdict.

— Astrid, protège-toi. Ordonne son exécution.

La jeune femme était choquée. Tout le monde souhaitait la mort de Zarek ! Une telle animosité était incompréhensible. En revanche, elle expliquait en partie le comportement du Chasseur : quand on vous haïssait ainsi, comment ne pas devenir agressif ?

— Ça ne te ressemble pas de dire cela, Adoc.

Elle entendit son cousin pousser un lourd soupir.

— Un chien enragé ne peut être sauvé, Astrid. Mieux vaut pour tout le monde, y compris le chien, que celui-ci soit abattu.

— Si c'était vrai, Acheron serait sans pitié, et il ne m'aurait pas demandé de juger Zarek.

— Acheron ne veut pas que Zarek meure parce qu'il aurait l'impression de se mettre lui-même à mort.

— Que veux-tu dire ? Je ne vois aucun point commun entre Zarek et lui.

— Détrompe-toi, ils ont beaucoup en commun. Des trucs que la plupart des gens sont incapables de comprendre. À mon avis, Acheron pense que si Zarek ne peut pas être sauvé, il ne peut pas l'être non plus.

— De quoi Acheron aurait-il besoin d'être sauvé ?

— De lui-même. Ces deux êtres ont la même propension à la souffrance. Le problème, c'est qu'ils choisissent mal cette souffrance.

Astrid sentit sa gorge se serrer. Elle compatissait, réalisa-t-elle avec effarement. Depuis quand une telle émotion ne l'avait-elle touchée ? Elle ne se le rappelait pas, mais le fait était là : elle avait mal pour Zarek et pour Acheron.

Pour Zarek, surtout.

— Tu parles de choisir les souffrances, Adoc. Comment peut-on choisir ses souffrances ?

Le dieu des songes garda le silence. Comprenant qu'il ne lui répondrait pas, ou alors de façon sibylline, Astrid n'insista pas.

— Dis-moi pourquoi Zarek est abandonné de tous, demanda-t-elle, parfaitement consciente de poser cette question

pour son profit personnel et non dans le but de faire avancer l'évaluation.

— Te le révéler irait à l'encontre des règles, Astrid.

— Peu importent les conséquences, c'est moi qui les assumerai. Alors, vas-y, parle.

Le dieu s'assit au bord du lit.

— Tu sais comment ça va se passer, n'est-ce pas ?

— Oui, Adoc. Il faut que je m'endorme. Ensuite, à toi de jouer. Tu vas m'envoyer des images. Des rêves, peut-être pas très agréables.

— Exactement. Tu es sûre de...

— Je suis sûre.

— Bien.

Astrid ferma les yeux. Elle ne savait rien de la méthode qu'allait employer Adoc, excepté qu'elle serait plongée dans un profond sommeil en quelques secondes et qu'une fois dans les bras de Morphée, elle ne serait plus aveugle.

Elle se sentit partir très loin, dans un monde cotonneux. Elle avait l'impression de flotter lorsque Adoc lui apparut. Il ouvrait des portes. Une succession de portes, qu'elle entreprit de franchir. Elle atteignait la dernière, au bout d'un long couloir, quand Adoc l'arrêta.

« Cette porte s'ouvre sur les images du passé de Zarek. »

« Je veux les voir. »

« Va. »

Adoc recula, laissant Astrid seule face à la mémoire de Zarek, qui vibrait d'activité pendant son sommeil.

« Il ne risque pas de se réveiller, Adoc ? »

« Non. Je suis là pour l'en empêcher. »

Astrid osa donc s'immiscer dans le rêve du Chasseur.

Ce qui la stupéfia tout d'abord, ce fut le réalisme des images. Tout était aussi net devant ses yeux que quand elle voyait.

Trois garçonnets étaient réunis dans un atrium. Leur âge s'échelonnait de quatre à huit ans. Ils tenaient des badines à la main et frappaient quelque chose à terre en riant et en criant :

— Goûte un peu à ça ! Goûte un peu à ça !

Un garçon d'une douzaine d'années arriva, un joli brun dont le visage juvénile ressemblait à celui qu'Astrid avait vu par les yeux de Sasha.

« Est-ce Zarek, Adoc ? »

« Son demi-frère Marius. »

Marius se joignit au groupe.

— Il refuse, lui dit l'un des garçonnets en pointant sa badine vers le sol.

— Qu'est-ce qui te prend, esclave ? s'écria Marius. Tu ne veux pas manger ?

Écœurée, Astrid se rendit compte que les enfants en battaient un autre, recroqueillé par terre en position foetale, au milieu d'un tas d'ordures. Il se couvrait la tête des mains pour se protéger des coups qui pleuvaient.

« Qui sont ces abominables enfants, Adoc ? »

« Les demi-frères de Zarek. Il y a Marius, l'aîné, puis Marcus et Aesculus. Le plus jeune, c'est Lucius. »

« Et Zarek ? Où est-il ? »

« À terre. C'est lui qui se fait massacer. »

« Oh, grands dieux... Pourquoi le torturent-ils ? »

« Parce qu'ils le peuvent, répondit Adoc avec tristesse. Leur père était Gaius Magnus, une brute qui traitait très durement sa famille. Un homme si mauvais qu'un soir, il a tué la mère des enfants sous prétexte qu'elle avait souri à un autre. »

« Tu as dit qu'ils étaient les demi-frères de Zarek. Comment se fait-il qu'il soit esclave et pas eux ? »

« Il est le fils d'une esclave grecque engrossée par Gaius. À sa naissance, la mère de Zarek a demandé à une servante d'aller abandonner le petit bâtard, mais celle-ci a pris le bébé en pitié, et au lieu de s'en débarrasser, elle l'a amené à Gaius. Qui n'a pas voulu de lui non plus. »

Ainsi, dès sa naissance, Zarek avait été rejeté de tous : ses parents, et ensuite, ses demi-frères...

« Gaius Magnus le Romain l'a haï parce qu'il l'estimait impur. Son sang coulait dans les veines de Zarek, mais aussi celui d'une esclave grecque. Gaius l'a donc la plupart du temps cantonné dans le quartier des esclaves, qui se sont vengés sur lui de ce que leur maître leur faisait subir. Chaque fois que

quelqu'un avait envie de se défouler, que ce soit parmi les esclaves ou dans la famille Magnus, Zarek était la victime expiatoire. Son enfance et son adolescence n'ont été qu'un long martyr. »

Astrid vit Marius attraper Zarek par les cheveux et le relever. L'aspect de son visage la fit frémir d'horreur. À dix ans à peine, Zarek avait les traits couturés de cicatrices, certaines anciennes, d'autres récentes, toutes profondes.

— Qu'est-ce que tu as, esclave ? Tu n'as pas faim ? demanda Marius en montrant les immondices.

Zarek essaya de se libérer de la poigne de Marius. Sans un cri, sans un mot. En vain.

— Lâche-le !

Qui venait de lancer cet ordre ? Astrid découvrit un autre garçon d'une dizaine d'années. Manifestement, il faisait partie de la fratrie.

« C'est Valerius, expliqua Adoc. Un autre demi-frère de Zarek. »

— Tu n'as pas honte, Marius ? reprit le nouvel arrivant. Tu t'en prends à plus faible que toi ! Mais regarde-le donc : il peut à peine tenir debout !

Les doigts de Marius se détachèrent des cheveux de Zarek, qui s'effondra comme une poupée de chiffon.

— Tu n'es qu'un lâche, continua Valerius. Tu déshonores notre nom. Le monde appartient à ceux qui s'attaquent aux puissants, pas aux êtres qui ne peuvent se défendre ! Tu m'éccœures. J'ai du mal à croire que le même sang coule dans nos veines.

D'un signe, Marius fit comprendre à ses frères qu'ils devaient le venger des insultes proférées par Valerius. Sans hésiter, le trio se jeta alors sur lui. Quant à Marius, il revint à Zarek.

— Tu es une ordure. Comme celles-là ! Vautre-toi dans ce qui te ressemble, crie-t-il en bourrant l'enfant de coups de pied.

Au bord de la nausée, Astrid expulsa les images de son esprit. Quelle abomination ! Comment le destin avait-il pu être aussi cruel avec Zarek ? Il avait été condamné dès la naissance.

Qu'il devînt un être bon, dans ces conditions, était exclu d'emblée.

— Sache, Astrid, que ce que tu viens de voir fait partie des souvenirs les moins douloureux de Zarek, précisa Adoc. Le reste est infiniment pire.

— Je suis stupéfaite qu'il ait réussi à survivre. Si on le torturait constamment, pourquoi ne s'est-il pas suicidé ?

— Seul Zarek peut répondre à cette question, dit Adoc, tout en plaçant une fiole dans la main de la jeune femme.

Astrid se servit des yeux de Sasha pour voir ce que contenait la fiole : un liquide rouge sang. En avalant cette potion, elle le savait, on ne faisait plus qu'un avec la personne dont on voulait percer les rêves. D'ordinaire, les dieux des songes avaient recours à cette potion pour guider le subconscient des humains, afin de les aider à mieux gérer leurs hantises, à dominer leurs angoisses. Une seule gorgée amènerait Astrid dans les rêves de Zarek, et elle cernerait enfin dans son intégralité la personnalité du Chasseur. Pendant un bref moment, elle serait lui.

Mais elle avait peur de ses émotions, si violentes. Elle allait les ressentir. Le supporterait-elle ? Se résoudre à boire la potion était dangereux. Il lui faudrait être forte.

Elle l'était, décida-t-elle. Et surtout, elle aspirait de tout son cœur à comprendre Zarek.

Elle avala le liquide écarlate.

Aussitôt, son esprit se fondit dans celui de Zarek.

Dans le rêve qu'il faisait en ce moment, Zarek était âgé de quatorze ans. La partie gauche de son visage n'était qu'une plaie. Une zébrure sanglante allait de son œil droit à la base de la joue. Un voile grisâtre recouvrait son iris. Les coups portés par un soldat romain deux ans auparavant avaient rendu l'adolescent presque aveugle, car il avait déjà perdu l'œil gauche à la suite des violences infligées par son frère Valerius. Désormais, Zarek ne distinguait que des ombres et des formes vagues.

Cela ne l'ennuyait pas vraiment. Au moins, il ne voyait plus son reflet dans les miroirs. Quant aux regards des autres, ils ne le gênaient plus.

Ce jour-là, il traversait la place du marché. Péniblement. Lentement. Sa jambe droite, à force d'être brisée, était devenue plus courte que la gauche. Il boitait bas. Quant à son bras droit, il n'était plus qu'un appendice inerte accroché à son épaule. Il parvenait à bouger un peu les doigts, mais c'était tout.

Dans sa main gauche, encore valide, il serrait quatre sous, de la menue monnaie dédaignée des Romains mais infiniment précieuse pour lui. Valerius s'était disputé avec Marius et, de rage, avait jeté la bourse de son frère par la fenêtre. Marius avait obligé l'un des esclaves de la maison à aller récupérer les pièces éparpillées, mais quatre d'entre elles avaient échappé à ses recherches. Zarek les avait aperçues parce qu'elles brillaient et parce qu'il se déplaçait courbé en deux depuis qu'on lui avait cassé des vertèbres qui s'étaient ressoudées de guingois.

Il aurait dû rendre les pièces à Marius, mais aurait été battu pour avoir osé les ramasser. Avec le temps, Zarek avait appris qu'il était préférable pour lui de rester le plus loin possible de Marius.

Cela valait aussi pour Valerius. Zarek le haïssait plus que les autres, bien que Valerius ait souvent cherché à le protéger. Mais dès qu'il avait le dos tourné, ses frères redoublaient de fureur, faisant payer à Zarek l'intervention de Valerius, qu'ils estimaient imméritée. Finalement, que Valerius ne se montre pas charitable aurait davantage aidé Zarek : les bonnes intentions de son demi-frère conduisaient invariablement le jeune Grec aux portes de l'enfer. De surcroît, las d'entendre ses frères rire de lui parce qu'il avait le cœurridiculement sensible, Valerius était passé d'un extrême à l'autre : non content de ne plus intervenir quand Zarek se faisait battre, il était le premier à le frapper.

L'odeur du pain frais chatouillait agréablement les narines de Zarek. Il en avait l'eau à la bouche. Il s'approchait de la boulangerie quand il perçut un bruit de galopade derrière lui. Cela ne le troubla pas. Personne n'allait s'arrêter pour parler à la loque humaine qu'il était devenu. Depuis sa naissance, on lui répétait qu'il n'était qu'un déchet qu'il aurait mieux valu laisser se dessécher au soleil.

Hélas, il vivait. Et il aurait aimé être sourd en plus d'être aux trois quarts aveugle. Cela lui aurait épargné les insultes, les quolibets qui pleuvaient sur son passage.

— Fiche le camp d'ici ! lui aboya le boulanger au visage lorsqu'il se présenta au comptoir ouvert sur la rue.

Le parfum ensorcelant des miches dans les paniers retint Zarek.

— Maître, s'il vous plaît... Je suis venu acheter une tranche de pain.

— On n'a rien pour toi, petit misérable !

Zarek chancela soudain : on venait de lui donner un coup de poing sur la tête. Il était tellement habitué à la douleur qu'il ne tomba pas, mais tendit les pièces au boulanger.

Quelque chose lui heurta brutalement le bras. Les pièces lui échappèrent et roulèrent sur le pavé.

Eperdu, Zarek s'agenouilla et entreprit désespérément de récupérer ses quatre sous. Que les dieux soient cléments avec lui, pour une fois... Qu'ils lui permettent de retrouver sa menue monnaie... Il avait tant envie de ce pain frais ! Il n'aurait probablement plus jamais la chance de trouver un peu d'argent. Marius et Valerius ne se battaient pas souvent.

À quatre pattes, il se déplaçait sur le sol, retenant à grande peine des cris de frustration. Il venait de mettre la main sur une pièce lorsque le boulanger lui hurla de filer en le frappant à coups de manche à balai.

— Tu fais fuir les clients ! Ouste ! Débarrasse le plancher !

Sans vraiment prêter attention aux coups qu'il recevait, Zarek continua de tâtonner sur le pavé jusqu'au moment où on le frappa aux côtes.

— Tu es sourd, espèce de larve ? Va-t'en, ou j'appelle les soldats !

Cela, c'était une menace que Zarek prenait au sérieux. Sa dernière rencontre avec les soldats lui avait coûté un œil. Il ne voulait pas perdre le peu de vision qu'il lui restait. Et puis, il se rappelait la réaction de son père lorsqu'il était rentré à la maison ce jour-là. Gaius était devenu fou de colère. Il l'avait puni pour s'être trouvé sur le chemin des soldats et lui avait formellement interdit de dépasser les limites de la maison, de se

montrer en ville. Gaius s'était déchaîné, puis l'avait abandonné baignant dans son sang, le bras brisé.

Cette fois, il serait en outre pris en possession de piécettes. Un crime impardonnable. Enfin, pas des piécettes. Une seulement. Assez pour lui valoir un châtiment effroyable.

Serrant son trésor dans sa paume noire de crasse, il s'éloigna en clopinant. Quelque chose de gluant coulait sur sa joue. Du sang, comprit-il en se tâtant l'arcade sourcilière. Il l'essuya du revers-de sa manche sans même se demander si la blessure était grave, puis se dirigea vers l'étal d'un autre boulanger. Ce pain, il en avait envie à en pleurer.

— Zarek ?

Oh, non... Valerius ! Se fondre dans la foule des chalands pour lui échapper était impossible. Il n'était pas assez rapide, avec sa patte folle.

Valerius lui agrippa l'épaule.

— Zarek, ne peux-tu obéir aux ordres ? demanda-t-il. As-tu la moindre idée de ce qui se serait passé si c'était l'un des autres qui t'avait trouvé ici ?

Évidemment, il en avait une idée ! Ses demi-frères l'auraient massacré et auraient reçu ensuite les félicitations de leur père. Mais il ne le dit pas. Il était trop effrayé pour parler. Tout ce qu'il parvenait à faire, c'était tenter de protéger son visage des coups qui n'allait pas tarder à tomber.

— C'est à croire que tu aimes être battu, poursuivit Valerius. Sinon, pourquoi ferais-tu autant de sottises ?

Valerius le prit par le col de sa veste et entreprit de le ramener chez eux. Terrifié, Zarek tremblait tellement qu'il lâcha la piécette.

— Non ! cria-t-il en voulant se jeter par terre pour la récupérer.

Valerius le retint fermement.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu ne tournes pas rond, toi ! Tu voles, maintenant ?

— Je ne vole pas ! Je... je voulais juste une tranche de pain frais.

— Tu as du pain à la maison.

Faux. Valerius et ses frères en avaient, oui, mais lui n'avait droit qu'aux croûtes moisies qu'ils avaient dédaignées. Une fois dans sa vie, il allait manger du pain frais, un morceau bien à lui, pas des restes bons pour les cochons, s'était-il dit.

Et alors, vous deux ? Que faites-vous ? cria soudain une voix de stentor.

Zarek et Valerius se pétrifièrent sur place.

— Nous... nous allions au marché, père, expliqua Valerius en bredouillant.

— Tu allais au marché avec l'esclave ? Pour acheter une nouvelle badine afin de mieux le battre ?

Pourvu que Valerius ne mente pas pour le protéger... songea Zarek. Sinon, Gaius se montrerait plus cruel encore.

— Eh bien, je... commença Valerius.

Mais une gifle magistrale lui coupa la parole, et son nez se mit à saigner.

— J'en ai assez que tu le couves ! Quant à toi, esclave, redresse-toi !

Comme Zarek ne s'exécutait pas assez promptement à son goût, Gaius le frappa,achevant d'abîmer ses côtes déjà meurtries par le boulanger.

Zarek n'essaya pas de s'enfuir. À quoi bon ? Il l'avait déjà fait, sans succès. Et lorsqu'on l'avait rattrapé, on lui avait durement fait payer sa tentative de rébellion. Il resta donc là, sans bouger.

— Tu me dégoûtes ! lança Gaius à Valerius. Qu'est-ce que tu as donc dans la tête, pour jouer les mères poules avec ce débile ? Parfois, je me demande si tu n'es pas un bâtard... Tu n'as rien de moi !

Zarek sentit Valerius se raidir à ses côtés. Chaque fois que Gaius était furieux contre son fils, il mettait en doute sa paternité, insinuant que le jeune garçon était le fruit d'un adultère entre sa mère et un vaurien de passage.

Gaius poussa les deux adolescents devant lui jusqu'à une estrade de bois sur laquelle se tenait un homme à la mine patibulaire.

— Hé, toi ! Fais-tu le commerce d'esclaves ?

— Oui, maître. Es-tu intéressé par de la bonne marchandise ?

— Non, je veux t'en vendre.

Zarek avait déjà compris ce qui allait suivre. Sa maison était peut-être l'antichambre de l'enfer, mais en comparaison de ce qui l'attendait, il y vivait comme un roi.

Le marchand regarda Valerius d'un air approuveur.

— Je peux t'offrir un bon prix pour ce spécimen.

— Non, pas celui-là. L'autre.

D'une bourrade, Gaius expédia Zarek aux pieds de l'homme.

— C'est une plaisanterie ? demanda le marchand en regardant la pauvre créature tremblante, infirme et en haillons.

— Non. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Père...

— Tais-toi, Valerius, sinon je te vends aussi.

L'adolescent jeta un coup d'œil empreint de tristesse à son frère, mais resta muet.

— Il ne présente aucun intérêt, maître. À quoi te servait-il donc ?

— À me défouler, à m'entraîner au fouet.

— Mmm. Il est trop âgé pour amuser mes clients adeptes de ces pratiques. Ils les aiment très jeunes et mignons. Le tien n'a rien de séduisant. À part mendier, je ne vois pas ce qu'il peut faire.

— Prends-le. C'est moi qui te paie. Je t'en donne deux deniers.

Zarek était pétrifié. Quoi ? Son père payait pour qu'on le débarrasse de lui ? Il ne valait donc rien... Oh, par tous les dieux ! Non seulement il n'était pas un être humain, mais il n'était même pas une marchandise. Juste un rebut.

— Je le prends si tu m'en donnes quatre deniers, maître.

— Trois.

— Bon. Va pour trois.

Zarek vit son père placer trois pièces dans la main du marchand. Puis, sans un regard en arrière, Gaius s'éloigna, en tirant Valerius par le col pour qu'il le suive.

Un jeune homme s'approcha du marchand.

— Qu'allons-nous faire de lui, père ?

— Pff... Le charger du nettoyage des latrines des esclaves. S'il attrape quelque chose et meurt, qui s'en souciera ?

Le jeune homme approuva d'un hochement de tête.

— Viens, abruti, que je te montre la tâche à accomplir, dit le marchand en frappant Zarek d'un coup de bâton au creux des reins.

Astrid sortit du rêve de Zarek en nage, le cœur battant à tout rompre. Le désespoir du Chasseur s'était ancré dans son cœur, et elle savait qu'elle ne l'en chasserait jamais.

Elle comprenait à présent pourquoi Zarek haïssait tout le monde. Et pourquoi il était mentalement dérangé. N'importe qui serait devenu fou et féroce, après avoir eu une si atroce existence.

— Adoc ?

— Oui, Astrid, je suis là.

— Laisse-moi une autre fiole de sérum des rêves, ainsi qu'un flacon d'extrait de lotus.

— Tu es sûre de...

— Oui.

7

Zarek se réveilla peu avant midi. Comme à l'accoutumée, il avait mal dormi. En été, son sommeil était perturbé par la touffeur qui régnait dans sa cabane, et en hiver par le froid. Mais de toute façon, qu'il fût chaud ou qu'il gèle, ses rêves le réveillaient en sursaut plusieurs fois. Son passé le hantait et, s'il parvenait à garder ses souvenirs en cage lorsqu'il était éveillé, il n'y réussissait pas pendant qu'il dormait.

Il ouvrit les yeux et se rappela immédiatement où il se trouvait : dans le chalet d'Astrid.

Avant de se mettre au lit, il avait tiré les rideaux. Il ignorait donc si le blizzard avait cessé. Mais, dans l'immédiat, cela n'avait aucune importance : il faisait jour. Il était donc coincé dans la maison.

Obligé de rester avec la jeune femme.

Il sortit du lit, négligea de s'habiller et gagna la cuisine. Comme il aurait aimé être chez lui ! Il avait besoin d'une boisson revigorante. Non que la vodka eût vraiment le pouvoir de chasser ses souvenirs, mais la brûlure de l'alcool était bien agréable.

— Zarek ?

La douceur de la voix d'Astrid lui fit l'effet d'une caresse... une caresse très stimulante. À peine pensait-il à sa bienfaitrice qu'il s'enflammait. La façon dont elle prononçait son prénom était pour lui aussi puissante qu'un aphrodisiaque.

— Zarek ? Vous allez bien ?

Que répondre ? Que jamais, de sa vie de mortel ou d'immortel, il n'était allé bien ? Non. Cela eût amené trop de questions de la part d'Astrid.

— Auriez-vous quelque chose à boire ?

— Du jus de fruits et du thé.

— Vous n'avez rien de plus costaud ? Un truc qui ait du mordant, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Sasha en a, répliqua Astrid en souriant.

Ah, là, il n'allait pas dire le contraire. Son bras portait toujours la marque des dents du loup. Contrairement aux autres Chasseurs, il lui faudrait plusieurs nuits pour guérir : comme il ne dormait pas paisiblement, son sommeil n'était pas réparateur. D'ailleurs, les blessures par balles, dans son dos, n'étaient toujours pas cicatrisées.

Il marcha en grommelant jusqu'au réfrigérateur et en sortit du jus d'orange.

Astrid tendait l'oreille. Le chuintement d'un liquide versé dans un verre lui indiqua que Zarek s'était résigné à avaler une boisson sans alcool.

— Avez-vous faim ? lui demanda-t-elle après qu'un cliquetis lui eut appris qu'il venait de poser le verre sur la paillasse carrelée.

Sans attendre la réponse, elle s'avança vers l'évier, les mains tendues en avant, de peur de bousculer Zarek... et ses doigts rencontrèrent une chair nue et douce, qui recouvrait une hanche d'homme à l'ossature solide.

Grands dieux ! Zarek se baladait tout nu dans la cuisine ! conclut-elle, le cœur battant soudain la chamade.

— Ne me touchez pas ! gronda-t-il en reculant.

— Où sont vos vêtements ?

— Je ne dors pas en pantalon.

— Peut-être, mais vous auriez pu en enfiler un en vous levant.

— Pourquoi ? Vous êtes aveugle, non ?

Effectivement, elle ne le voyait pas. Mais dès que Sasha serait réveillé, il en irait autrement.

— Vous ne connaissez pas votre chance, ajouta-t-il. Je ne suis pas beau à voir.

Quelle erreur de jugement ! Il était superbe.

Elle se rappela le rêve. Lorsqu'il était humain, chaque fois que quelqu'un posait les yeux sur lui, il s'ensuivait une volée de coups, une bordée d'injures, des réflexions qui le mettaient plus bas que terre.

Il ne s'était pas remis de ce traumatisme. Il ne se rendait même pas compte que l'enfant martyr qu'il avait été était devenu un être d'une beauté à couper le souffle.

— Vous n'êtes pas beau, dites-vous ? Permettez-moi d'en douter.

— Vous vous trompez. Je suis un monstre, lança-t-il en sortant de la cuisine.

Elle entendit claquer la porte de la chambre d'amis. Que faire ? Il était plus que malheureux. Il était profondément désespéré, elle le comprenait désormais. Enfin, elle le comprenait autant qu'elle en était capable : elle avait été tellement protégée durant toute son existence ! Sa mère, ses sœurs l'avaient gardée bien en sécurité dans un doux cocon de tendresse, de chaleur. Elle avait du mal à imaginer que l'on n'ait pu connaître que la haine de la naissance à la mort.

Cette mission imposée par Themis, elle n'en avait pas voulu parce qu'elle se croyait incapable d'éprouver la moindre émotion. Son cœur était devenu de pierre, pensait-elle. La compassion, pour elle, n'était plus qu'un mot vide de sens. Mais Zarek avait su réveiller son aptitude à s'émouvoir, et maintenant, elle désirait par-dessus tout aider le Chasseur.

Elle longea le couloir et s'arrêta devant la porte fermée de la chambre d'amis.

— Zarek ?

Il ne répondit pas. Abattue, elle appuya son front contre la porte. Comment faire pour établir un contact avec cet être accablé de tristesse ? Comment faire pour le sauver malgré lui ?

— Pas question que je patiente, marmonna Thanatos dans sa barbe.

Les ordres d'Artemis lui hérissaient le poil. Il attendait son heure depuis neuf cents ans. La déesse aurait dû lui donner le feu vert, lui permettre enfin de tuer Zarek. Et voilà qu'elle exigeait qu'il patiente. Eh bien, il ne se plierait pas à sa volonté. Il essaierait d'abattre le Chasseur, dût-il y laisser la vie.

Artemis estimait ses pouvoirs assez puissants pour le contraindre à obéir, mais elle se faisait des illusions. La déesse

était loin d'être aussi forte qu'elle se l'imaginait. Il entendait bien n'en faire qu'à sa tête. Sa vengeance, il l'assouvirait.

Il frappa à la porte de la maison. Des cris, puis un brouhaha de pas précipités résonnèrent à l'intérieur. Les Démons qu'il venait voir s'affolaient. Ils craignaient la visite d'un Chasseur de la Nuit, qui les aurait anéantis.

Thanatos comprenait cette peur. Les Chasseurs étaient redoutables. Il avait eu affaire à eux, à Zarek en particulier, et il ne l'oublierait jamais. Sa femme était morte, tuée par le Grec. Il n'avait eu aucune pitié, et pour ce crime, sa seule punition avait été le bannissement en Alaska. Depuis neuf cents ans, Zarek vivait tranquillement, en sécurité dans cette contrée, alors que la femme de Thanatos était morte de sa maudite main d'ancien esclave ! Jamais il ne lui avait pardonné, jamais il ne le pourrait. Il attendait l'occasion de se venger depuis neuf siècles, et elle était enfin venue. Peu importait qu'Artemis ne fût pas d'accord : Thanatos allait enfin faire justice. Et en conservant son sang-froid, sinon il irait droit à l'échec. Zarek était un adversaire redoutable. À aucun prix Thanatos ne laisserait la colère le guider, car elle l'aveuglerait. Il se montrerait parfaitement calme, et il aurait sa victoire. Avec laide des Démons, trop heureux de se débarrasser de l'un de leurs pires ennemis.

Il avait passé un marché avec le groupe de Démons qui habitaient cette maison : qu'ils s'allient avec lui, et ils n'auraient dans l'avenir plus rien à craindre des Chasseurs de la Nuit. Lui, Thanatos, pouvait sortir pendant la journée, car le soleil ne le gênait pas. Il veillerait sur les Démons pendant leur sommeil et la nuit également : étant la Mort, il n'avait pas besoin de dormir. Avec lui, ils seraient totalement en sécurité. Ils formeraient une petite armée qui finirait par prendre le pouvoir sur la terre, après avoir éliminé tous les Chasseurs. Le premier à supprimer se nommait Zarek.

Une odeur alléchante réveilla Zarek. Un instant, il crut avoir rêvé, puis se rappela que jamais ses rêves n'étaient agréables. Sans doute son imagination lui jouait-elle un tour. L'ensorcelante fragrance n'existe que dans son esprit... Ce qui

n'était pas le cas du jappement du loup qui lui vrilla les tympans.

— Chut, Sasha ! Tu vas réveiller notre invité.

Un... invité ? Astrid le considérait comme un invité ? Pas une seule fois au cours de sa longue existence il n'avait été considéré comme un invité. Un intrus, oui. Invariablement. Lorsqu'il était arrivé à La Nouvelle-Orléans, il avait pensé être hébergé par Kyrian ou Julien. Mais non. Acheron lui avait loué une maison dans laquelle il avait dû rester seul.

Personne ne voulait de sa compagnie, et Acheron le lui avait bien fait comprendre. Comment avait-il pu être aussi naïf ce jour-là ? Envisager que Kyrian ou Julien aurait envie de l'avoir sous leur toit ?

Astrid en avait envie, elle... C'était incompréhensible. Mais elle était aveugle. Là devait résider l'explication de cet accueil gentil, chaleureux, qui mettait un peu de baume sur son cœur meurtri.

Le loup, en revanche, se serait bien passé de sa présence, de toute évidence. Il le suivait constamment des yeux, prêt à lui bondir dessus au moindre mouvement suspect.

Il sortit de sa chambre et gagna la cuisine, d'où venait cette odeur ensorcelante qui se révélait bel et bien réelle.

Astrid se tenait devant la gazinière et faisait cuire des crêpes. L'aisance avec laquelle elle accomplissait des actions compliquées le stupéfiait. Aveugle, mais autonome. Cette jeune femme était vraiment extraordinaire.

— Zarek ? Êtes-vous là ?

— Oui, sur le seuil.

Alors qu'il aurait dû avoir quitté cette maison depuis longtemps. D'accord, la tempête faisait rage, mais il en avait connu d'autres, et à une époque où il ne possédait pas le moindre élément de confort. Ni chauffage ni électricité, pas de scooter des neiges... Juste une cheminée et des bûches si froides qu'il souffrait d'engelures permanentes à force d'en ramasser dans la neige. Il devait attendre le printemps pour trouver de quoi manger correctement et boire de la vraie eau, et non de la neige qu'il faisait fondre dans un récipient sur des braises.

— J'espère que vous aimez les crêpes, Zarek. J'ai du sirop d'érable et de la confiture de fraises pour les accompagner.

Elle attrapait des couverts. Il les lui enleva des mains.

— Merci, princesse. Je peux faire ça moi-même.

— Très bien, prince charmant. S'il est un principe qui m'est cher, c'est bien que chacun doit s'assumer.

Zarek, qui s'apprêtait à prendre une assiette, suspendit son geste.

— Pourquoi mappelez-vous « prince charmant » ? Vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout. Vous me donnez du « princesse », alors je vous rends la politesse, au masculin.

La jeune femme sortait du bacon d'un emballage. Zarek, après avoir posé l'assiette sur la table, prit le paquet de bacon.

— Comment comptez-vous faire frire ça sans y voir ?

— Le micro-ondes. Je règle le minuteur sur le temps requis, et ça va tout seul.

Le loup s'approcha à ce moment-là, renifla la jambe de Zarek et grogna.

— La ferme, Rintintin ! Je sens mauvais ou quoi ? Si ça ne te plaît pas, va voir ailleurs si j'y suis.

— Zarek ! Cessez de parler aussi mal à Sasha !

Le Chasseur serra les dents. Ce qu'il disait la dérangeait ? Très bien. Il allait revenir à son habituel mutisme. Même si cela lui coûtait, dans la mesure où le loup continuait à grogner.

— Allons, Sasha, sois sage, fit Astrid en lui flattant le dos. Si Zarek ne veut pas se laver, c'est son problème...

Tout appétit coupé, sa bonne humeur embryonnaire envolée, Zarek tourna les talons et alla se retirer dans la chambre d'amis.

Astrid contourna la table et découvrit alors l'absence de Zarek. Elle ne l'avait pas entendu partir. Il se déplaçait sans faire aucun bruit, exactement comme Sasha. De la main, elle chercha son assiette. Intacte. Il n'avait pas touché aux crêpes.

« Que s'est-il passé, Sasha ? »

« S'il était doté de sentiments, je dirais que nous les avons heurtés. Mais vu qu'il n'en a pas, je pense qu'il a été pris d'un

accès de rage incompréhensible et qu'il est allé chercher une arme pour nous descendre. »

« Arrête de délirer et dis-moi ce qui s'est passé. »

« D'accord. Il a posé son assiette et il est parti. »

« Quelle était son expression ? »

« Il n'a pas d'expression. Jamais. »

Ce n'était pas Sasha qui allait l'aider, conclut Astrid. Si elle tenait à savoir ce qui avait déplu à Zarek, il ne lui restait plus qu'à interroger directement l'intéressé.

Un instant plus tard, elle frappait à sa porte.

— Fichez le camp !

Elle poussa le battant, qui pivota sur ses gonds. Bien. Le Chasseur était en colère, mais pas au point de s'enfermer à clé.

— Qu'avez-vous, Zarek ? demanda-t-elle, sans franchir le seuil.

— Eh bien, je...

— Oui ?

— Je... je voudrais m'en aller.

— Si vous sortez d'ici, vous mourrez. Le blizzard a empiré.

— Que ferez-vous si je m'en vais quand même ?

— Vous ne vous souciez donc pas de votre propre vie ? Ça vous est égal de mourir ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi ne vous êtes-vous pas encore suicidé ?

— Parce que j'ai quand même une joie dans l'existence : le plaisir d'enquiquiner les autres. Si je mourais, ça rendrait trop de gens heureux.

Astrid éclata de rire.

— Excusez-moi, mais je suis sûre que vous plaisantez. J'espère ne pas me tromper... mais je ne vois pas votre visage, comprenez-vous.

— Je ne plaisantais pas.

— Dans ce cas, je suis navrée. Je croyais qu'il y avait certaines choses qui vous apportaient un peu de plaisir dans l'existence.

Du plaisir ? Il ignorait tout de l'impression que produisait le plaisir. De même qu'il ignorait le sens des mots « compassion »

et « amour ». Tout ce qu'il connaissait, c'était la colère. Elle était son moteur, sa source d'énergie.

— Princesse, pourquoi habitez-vous seule dans ce chalet ?

— J'aime avoir ma maison bien à moi. Ma famille vient souvent me rendre visite, mais je préfère la solitude.

— Pour quelle raison ?

— Parce que je refuse d'être maternée, assistée. Ma mère et mes sœurs se comportent comme si j'étais invalide. Elles veulent tout faire à ma place.

Astrid s'interrompit, attendant un commentaire qui ne vint pas. Alors, elle changea abruptement de sujet et demanda :

— Voulez-vous que je vous fasse couler un bain ?

Elle perçut l'hésitation de Zarek.

— Eh bien, je... Cela ne vous dérangerait vraiment pas ?

— Pas du tout. Je vous le propose de bon cœur.

— Ah.

Zarek était perplexe. Un bain ? À l'époque où il était humain, il était tellement crasseux qu'il empestait. En fait, il restait sale à dessein. Il espérait qu'ainsi, on y réfléchirait à deux fois avant de l'approcher pour le frapper. Ensuite, devenu Chasseur et exilé en Alaska, il ne s'était guère soucié de sentir la rose. D'autant que se laver pendant les mois d'hiver relevait de l'exploit : eau gelée, serviettes qui ne séchaient pas... Il ne faisait une grande toilette que lors de ses passages à Fairbanks, où Sharon lui remplissait un antique tub en fer-blanc d'eau chaude. Elle répugnait à le laisser se servir de sa salle de bains.

Mais à La Nouvelle-Orléans, dans la maison louée par Acheron, il avait goûté aux délices du bain, faisant alterner l'eau chaude et l'eau froide comme un gamin. Il était resté des heures dans la vaste baignoire en porcelaine.

Si Astrid lui avait ordonné de se laver, il aurait regimbé, et violemment. Mais elle lui avait laissé le choix. Il pouvait accepter... ou refuser. Ce qui lui parut stupide.

— OK. Va pour le bain.

— Les serviettes sont dans le placard du vestibule.

Il alla ouvrir le placard. Tout était méticuleusement rangé. Draps, linge de table, serviettes formaient des piles parfaitement rectilignes.

Il prit un grand drap de bain vert, puis entra dans la salle de bains.

Astrid entendit couler l'eau. Étrange qu'elle ne se soit pas aperçue que, depuis son arrivée, Zarek ne s'était pas lavé. Il avait fallu que Sasha le lui fasse remarquer. Seul le flair exceptionnel du loup avait trahi le Chasseur, dont la jeune femme pensait qu'il était propre : il se lavait si souvent les mains qu'elle en avait déduit qu'il en allait de même pour le reste.

Elle secoua la tête, à la fois étonnée et amusée, et retourna dans la cuisine, où elle découvrit, à travers les yeux de Sasha, que celui-ci finissait de dévorer les crêpes dans l'assiette de Zarek.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

« Il n'en voulait pas, et elles refroidissaient. »

« Sasha, ça ne se fait pas ! »

« Pourquoi ? Ce n'est pas bien de gaspiller de la nourriture. »

« Pff... Quel raisonnement hypocrite ! »

Astrid entreprit de préparer une autre jatte de pâte à crêpes pour le Chasseur. Peut-être se montrerait-il plus sociable après un bon bain.

Ce n'était pas le cas, constata-t-elle quand Zarek vint se rasseoir à table.

« Il est répugnant, Astrid. Il mange comme un animal ! Tu ne connais pas ta chance d'être aveugle. »

« Laisse tomber, tu veux bien, Sasha ? »

« Il tient sa fourchette comme une fourche, et il a englouti une crêpe entière d'une seule bouchée ! Pouah ! »

Si Astrid n'avait rien su de l'enfance et de l'adolescence de Zarek, elle aurait sans doute fait la grimace devant de si mauvaises manières. Mais où et quand aurait-il pu apprendre à bien se tenir ? Devenu Chasseur, il n'avait jamais eu droit à un écuyer qui aurait pu le policer un peu. Il vivait dans une nature sauvage où, pendant des siècles, il avait chassé et dépecé du gibier, qu'il avait cuit sur des feux de bois, avant de le dévorer en mordant directement dedans. Et cela, c'était lorsqu'il avait capturé une proie. La plupart du temps, il ne devait pas manger

à sa faim. De longues périodes de jeûne s'intercalait sans doute entre les moments où il réussissait à piéger un oiseau ou un petit mammifère. En hiver – des mois durant, donc –, il était affamé. De nos jours, il pouvait acheter des conserves, mais avant cela, quels terribles moments il avait dû passer !

Les Chasseurs ne pouvaient mourir d'inanition, mais, exactement comme les humains, ils souffraient de la privation de nourriture.

Elle s'empressa de poser devant lui une nouvelle assiette de crêpes.

— Pourquoi ? demanda-t-il, laconique.

— Au cas où vous n'auriez pas assez mangé.

Astrid attendit. Quand elle perçut le son de la bouteille de sirop d'érable qu'il reposait sur la table, elle sut qu'il ne rechignait pas à avaler la deuxième ration de crêpes.

« Je ne peux plus supporter ce spectacle ! Il a mis tant de sirop qu'on dirait de la soupe. Si tu as besoin de moi, Astrid, je serai dans le bureau. »

Astrid ne dit rien, mais pensa qu'elle aurait bien aimé voir Zarek manger de bon cœur.

« Détrompe-toi, Astrid : tu le regretterais. »

Le loup exagérait, songea la jeune femme. Même si Zarek s'était comporté avec délicatesse et élégance, Sasha l'aurait critiqué. Zarek lavait à présent sa vaisselle : elle entendait couler l'eau du robinet. Il n'était donc pas si rustre que cela. Il avait simplement été seul trop longtemps dans un monde où tous lui avaient toujours tourné le dos.

Elle commençait à comprendre pourquoi Acheron s'intéressait à Zarek. Peu à peu, elle percevait ce que cachaient les dehors rudes du Chasseur.

Il ne lui restait plus qu'à trouver des arguments convaincants pour qu'Artemis l'épargne.

— J'ai entendu à la radio que nous avions la tempête la plus violente enregistrée depuis un siècle, dit Astrid. Les experts ne savent pas quand cela s'arrêtera.

— Il faut que je m'en aille ce soir.

— C'est impossible.

— Je n'ai pas le choix.

— Si.

— Non, princesse. Seuls les gens qui ont de l'argent et du pouvoir peuvent faire des choix. Aux autres, il ne reste que l'instinct de survie, qu'ils doivent suivre.

Astrid eut peur. Étant Chasseur de la Nuit, il pouvait s'en aller. Le blizzard, qui aurait anéanti un humain en moins d'une heure, ne le tuerait pas. Qu'allait-elle faire ? Il fallait à tout prix le retenir. Évidemment, elle aurait pu le suivre. Mais il aurait alors découvert qu'elle aussi était immortelle.

Un instant, elle envisagea d'appeler ses sœurs à l'aide. Puis elle y renonça. Si elle leur demandait leur concours, elle aurait droit pendant des lustres à leurs moqueries.

Non, elle devait se débrouiller seule.

Voyons... Qu'est-ce qui était susceptible de le convaincre de rester ? se demanda-t-elle tout en rangeant les ingrédients du petit déjeuner.

La réponse lui vint lorsqu'elle attrapa la bouteille de sirop d'étable.

Les potions d'Adoc !

Une bonne dose de décoction de lotus plongerait Zarek dans un sommeil de plomb durant plusieurs jours.

Oui, mais il serait assailli par ses cauchemars pendant tout ce temps. À moins qu'elle ne tente de diriger ses rêves. En était-elle capable ?

Cela valait la peine d'essayer.

Elle se rendit dans sa chambre et prit la fiole d'extrait de lotus. Restait maintenant à trouver le moyen d'en faire avaler le contenu à Zarek.

8

Zarek était prêt à affronter la tempête. Le col de sa parka remonté sur la nuque, son bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, il se rendit dans le vestibule.

Où il trouva Astrid.

Le visage de la jeune femme exprimait la tristesse. Elle n'en était que plus belle, constata-t-il. Plus désirable aussi. Pendant un court instant, il envisagea de rester auprès d'elle. Qu'elle le garde comme elle avait gardé le loup. Il lui serait aussi fidèle, il la servirait, la protégerait...

Il ne se contenterait pas de cela, songea-t-il avec regret. Il finirait par la mettre dans son lit. Or, un esclave restait toujours un esclave. En tant que tel, il n'avait droit qu'aux femmes de petite vertu, à l'amour tarifé. Elle était une étoile, et lui un crapaud. Il ne devait pas approcher l'étoile, seulement la regarder de loin.

Sa destinée était tracée de longue date. Les femmes comme Astrid n'étaient pas pour lui. Il leur fallait des hommes éduqués, civilisés, pas des brutes dans son genre.

Il passa devant elle.

— Tenez ! Buvez ça.

Elle lui tendait une tasse de thé à l'arôme alléchant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, alors qu'il avait parfaitement identifié la boisson.

— De l'arsenic, bien sûr. Allons, Zarek, c'est un thé excellent, avec un peu de miel. Buvez-le avant de partir. Il vous procurera un peu de chaleur, ce qui ne sera pas superflu une fois que vous serez dehors.

Comment refuser ? L'attention était gentille. Mais il n'était pas habitué à la gentillesse. Par manque d'expérience, il ne savait comment réagir face à tant de sollicitude.

Mais cela l'émouvait. Et lui donnait encore plus envie de prendre cette femme dans ses bras et de ne plus la lâcher.

Il la remercia d'un hochement de tête, oubliant qu'elle ne le voyait pas, et but son thé sans quitter la jeune femme des yeux. Comme elle allait lui manquer... Avec elle, il avait goûté au paradis. Il allait devoir faire appel à toute son énergie pour se séparer d'elle.

Il soupira et tendit la tasse vide à Astrid.

— J'aimerais que vous restiez, Zarek.

Il savoura un instant la douceur de ses mots.

— Évidemment que vous aimeriez, lâcha-t-il d'un ton ironique.

Il se reprocha cette réplique à la seconde où elle répéta, l'air mortifié :

— J'aimerais vraiment, oui.

— Ne me mentez pas ! s'écria-t-il, soudain furieux. J'ai horreur qu'on me...

Que se passait-il ? Tout à coup, sa langue lui semblait en carton, ses jambes vacillaient, et il avait sommeil, mais sommeil...

Il fit un pas en direction de la porte.

Et s'effondra sur lui-même.

Astrid poussa un cri en entendant le choc sourd du corps de Zarek sur le parquet. Si seulement elle avait pu le voir, elle l'aurait soutenu !

À genoux, elle prit son pouls, après avoir tâté ses membres. Il n'avait rien de cassé, et son cœur battait normalement, dieux merci. Maintenant, il fallait l'enlever de là.

— Sasha ?

« Que s'est-il passé ? »

Le loup était arrivé... à pas de loup.

« Je l'ai drogué. »

Elle attendit. Sasha allait prendre forme humaine et il serait nu, comme toujours quand il se métamorphosait. Cela lui arrivait d'ailleurs très rarement. Il préférait son apparence de loup. Manger, chasser et faire l'amour, tout cela était bien plus agréable pour un loup que pour un humain, affirmait-il.

Dommage, s'était dit Astrid chaque fois qu'elle avait eu l'occasion de le voir dans son enveloppe d'homme : Sasha était superbe, avec sa chevelure blond pâle parsemée de mèches gris argent, semblable à la fourrure du loup, ses yeux d'un bleu électrique et ses traits sans défaut, extrêmement virils. Une sensualité magnétique émanait de sa personne, et la jeune femme s'était souvent demandé pourquoi elle ne succombait pas à ses charmes. Sans doute parce qu'elle considérait Sasha comme son meilleur ami, son frère. Or, on ne faisait pas son amant d'un ami, encore moins d'un frère.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, Astrid ? On n'a pas idée de faire ça !

La voix grave de Sasha était chaude et enjôleuse, même quand il émettait des critiques ou faisait usage de son humour grinçant.

— Il ne peut pas partir d'ici tant que l'évaluation n'est pas terminée, tu le sais.

— Mmm. Avec quoi l'as-tu drogué ?

— Décoction de lotus.

— Mais c'est très dangereux ! Ça a tué je ne sais combien de mortels, quand ça ne les a pas rendus fous. Pire, certains sont devenus complètement accros, incapables d'affronter la réalité, préférant le monde de rêves engendré par le lotus !

— Zarek est immortel.

— Pas vraiment. Il peut mourir. C'est d'ailleurs ce que veut Artemis.

— Porte-le dans son lit, Sasha.

— Tu pourrais ajouter « s'il te plaît ».

— Sasha, tu es devenu très susceptible, ces derniers temps. Que t'arrive-t-il ?

— Il m'arrive que ce Chasseur te perturbe, et je n'aime pas ça ! Astrid, n'oublie jamais que je suis avec toi pour te protéger. De tout et de tous. Comme toi, tu me protèges de mes semblables.

— Je sais, Sasha. Et je t'en remercie.

Il lui prit la main et la serra longuement dans sa paume douce et tiède.

— Ne lui permets pas d'entrer dans ton cœur, Astrid. Il y a tellement de ténèbres en lui qu'elles recouvriraient d'un linceul noir toute ta bonté.

Durant quelques instants, Astrid réfléchit à la remarque de Sasha. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était analysée. L'introspection, c'était fini depuis une éternité. Elle était persuadée de bien se connaître et de n'avoir aucune surprise à attendre de ses propres réactions.

À tort, apparemment : Zarek avait ressuscité quelque chose en elle, quelque chose d'enfoui, d'anesthésié depuis des siècles. Sasha avait perçu ce phénomène avant elle.

— Certains pourraient dire la même chose de toi, Sasha. Ils te voient comme toi, tu vois Zarek.

— Des gens qui ne me connaissent pas, oui.

— Nous ne connaissons pas Zarek.

— J'en sais plus que toi sur ceux de son espèce. J'ai passé une bonne partie de mon existence à combattre les types comme lui. Ce Chasseur voit un ennemi dans chaque être qui l'approche, et il hait tout le monde.

Sasha passa les mains sous les aisselles de Zarek et le souleva aussi aisément que si le Chasseur ne pesait guère plus qu'un bébé.

— Protège ton cœur, Astrid. Je ne veux pas que tu souffres de nouveau.

Sasha avait raison. Elle s'était tellement fourvoyée avec Miles ! Sa cécité ne l'avait pas aidée à deviner sa vraie nature. Certes, elle avait reçu quelques signaux d'alarme dont elle aurait pu tenir compte : Miles se montrait souvent arrogant. Zarek, pas du tout. Miles prétendait se soucier d'autrui, alors qu'il était en réalité d'un égoïsme effarant. Zarek ne prétendait rien de tel. Il ne s'intéressait à personne et ne le cachait pas.

— Que comptes-tu faire de lui, maintenant, Astrid ?

— Je vais le laisser dormir un peu, répondit la jeune femme en regardant le Chasseur allongé sur le lit.

Si Sasha avait su ce qu'elle mijotait, il aurait piqué une colère noire...

— J'ai soif. Pas toi, Sasha ? Tu as quand même fait un sacré effort.

— Pff... Une bricole.

— Allez, viens à la cuisine. J'ai pressé des oranges.

Lorsqu'il était sous son apparence humaine, Sasha en profitait pour boire ou manger des choses qui semblaient répugnantes à un loup. Du jus de fruits, par exemple. Astrid savait donc qu'il ne refuserait pas sa proposition, qu'il se délecterait de la boisson et ne percevrait pas le goût sucré de la décoction de lotus qu'elle y avait mélangée... Quelques gouttes seulement, juste pour le faire dormir un peu plus longtemps et un peu plus profondément qu'en temps normal.

Il fouilla dans le réfrigérateur et se prépara une salade qu'il assaisonna de vinaigrette à la moutarde, puis il se mit à table. Il mangeait ce mets exécré des loups quand ses paupières se mirent à papilloter. Il piqua du nez dans son assiette, se redressa et gémit :

— Astrid... Pourquoi m'as-tu fait ça ? Avant que j'aie fini ma salade, en plus ?

Quelques secondes plus tard, il était couché par terre, sous son aspect de loup, et il dormait.

— Excuse-moi, mon ami, lui chuchota Astrid. Je n'avais pas le choix...

Elle se rendit dans sa chambre, où elle prit la deuxième fiole donnée par Adoc, puis elle alla rejoindre Zarek. Assise sur le lit, elle avala une gorgée de potion avant de s'étendre à côté du Chasseur.

Elle était prête à découvrir tous ses secrets.

Zarek se trouvait à La Nouvelle-Orléans, à proximité du couvent des Ursulines, dans le Quartier français. L'air doux portait jusqu'à lui la musique du concert qu'on y donnait.

Un groupe de touristes se pressait autour d'un guide déguisé en Lestât, le héros vampire d'Anne Rice. Derrière lui se tenait un autre homme costumé en vampire, avec cape noire et faux crocs. Ce dernier regardait Zarek pendant que le guide débitait des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête à son public fasciné. Des corps vidés de leur sang avaient été trouvés sur les marches de l'église... On soupçonnait les religieux d'avoir

hébergé les goules qui hantaient la ville la nuit, en quête de proies innocentes, racontait-il.

Un tissu d'inepties, se dit Zarek.

— André, que vous voyez là, avec sa belle cape et ses redoutables canines, est lui-même un vampire vieux de trois cents ans.

— Il y a un vrai vampire, là, fit le dénommé André en pointant l'index sur Zarek.

Tout le groupe se tourna vers lui d'un même mouvement. Sans prendre le temps de la réflexion, Zarek retroussa les lèvres et montra ses crocs. Les touristes hurlèrent et s'égaillèrent comme une volée d'étourneaux. Les faux vampires ne furent pas les derniers à partir en courant et Zarek resta là, à rire à gorge déployée.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça ! tonna une voix.

Acheron sortit de l'ombre d'une porte cochère et marcha vers Zarek.

— Tu as l'art de te mettre dans le pétrin, et de m'y mettre avec ! Au lieu de montrer à Artemis que tu sais te tenir, tu fais l'imbécile !

Zarek regarda son chef droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu attends pour me faire disparaître sous un tas de fumier ou de boue, Acheron ? lança-t-il avant de tourner les talons.

— Zarek ! Je t'interdis de filer comme ça !

Comme Zarek ne ralentissait pas, Acheron se servit de ses pouvoirs pour le clouer contre un mur. Le Chasseur se dit que son chef était tout de même respectueux : il ne le touchait pas, car il savait qu'il avait horreur de ça.

— Écoute-moi bien, le Grec : le passé est mort et bien mort. Demain seul compte. Il sera ce que tu en feras. Il m'a fallu batailler cinq cents ans avec Artemis pour qu'elle accepte de te donner une chance. Prouve-lui que tu peux te contrôler, bon sang ! Ne fiche pas tout en l'air par ton inconséquence !

Sur ces mots, Acheron s'en alla.

Zarek reprit son chemin en réfléchissant. Il n'avait pas envie de quitter La Nouvelle-Orléans. Cette ville l'enchantait. Animée, belle et chaude, elle correspondait exactement à ce dont il rêvait

depuis neuf cents ans. On l'y avait envoyé pour qu'il y fasse son devoir : protéger les humains. Il accomplirait sa tâche sans faillir, et ainsi, Artemis lui permettrait de rester.

Il descendait Bourbon Street quand il aperçut un groupe de Démons en goguette. Il s'approcha discrètement d'eux et les écouta.

Ces saletés de monstres aux visages angéliques et aux cheveux d'or projetaient d'attaquer Sunshine Runningwolf, la petite amie de Talon ! Bons dieux ! Il devait à tout prix sauver la jeune femme !

Consternée, Astrid assista à la suite des événements. Pour protéger Sunshine, Zarek dut affronter des policiers et les blesser, mais il était en état de légitime défense. Il ne pouvait courir le risque de se faire arrêter. Le secret des Chasseurs eût alors été éventé. Il empêcha donc les policiers de s'emparer de lui de la seule manière qu'il connût : en frappant. Il était évident que si Zarek avait été humain, les policiers l'auraient tué : ils lui avaient tiré dessus, car ils le prenaient pour l'assassin de jeunes gens blonds... dont les cadavres avaient disparu comme par magie.

Zarek était innocent de ce dont l'accusait Artemis, Astrid le savait désormais. Et elle ressentait les émotions du Chasseur avec la même intensité que lui. Fureur, frustration, indignation grondaient dans l'inconscient de Zarek et dévastaient celui de la jeune femme. Tant d'énergie négative la vidait de ses forces, aussi s'éloigna-t-elle de l'esprit du Chasseur. Elle allait continuer à observer, mais de loin. S'impliquer plus avant dans les émotions de Zarek était trop dangereux. Il souffrait comme un damné et elle recevait de plein fouet cette souffrance, sans remède pour l'apaiser. De toute son existence, Zarek n'avait connu que l'injustice, la cruauté, la haine. Une vie de cauchemar.

Elle assista à sa lutte contre le blizzard après que, blessé, il eut quitté Fairbanks, poursuivi par des tueurs. Marchant courbé en deux contre le vent, il réussit à s'enfoncer dans la forêt. La neige recouvrait immédiatement ses traces – ce qui le sauva de ses poursuivants. Il marcha longtemps, perdant son sang, le

corps ravagé de douleurs, avant d'apercevoir un chalet. Un endroit où il aurait chaud, où il pourrait se reposer... Mais il avait présumé de ses forces. Il tomba et cessa de bouger.

Astrid se vit le transporter avec laide de Sasha dans la maison, cette maison que Themis avait fait apparaître exactement à cet endroit car elle savait que le destin de Zarek l'y conduirait. Astrid devait y attendre le Chasseur en compagnie du loup et déclencher le blizzard à la seconde où Zarek serait en danger de mort.

C'était ce qu'elle avait fait, et maintenant, Zarek était là, replié en position fœtale sur le lit de la chambre d'amis, plongé dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Tout à coup, son rêve s'adoucissait, constata Astrid avec étonnement. Elle voyait Zarek devant une cabane de rondins au milieu de la forêt. La nuit était claire, paisible. Le Chasseur leva les yeux vers le ciel constellé d'étoiles et songea au Petit Prince, qui pensait qu'il y en avait une pour chaque être.

Tout à coup, Zarek parla. Il s'adressait au firmament.

— J'ai trouvé mon étoile. Elle n'est que grâce et beauté, élégance et bonté. Elle est courageuse et forte. Et infiniment séduisante. Pourtant, je ne la touche pas. Je n'essaie même pas. Elle s'appelle Astrid, mon étoile. Le mot grec pour ces merveilles scintillantes.

Émue aux larmes, la jeune femme écoutait. Jamais un tueur n'aurait pu avoir un tel sens de la poésie.

— Astrid est ma Circé, mais au lieu de métamorphoser un homme en animal, elle a fait de l'animal que j'étais un homme.

Il y eut un silence, puis Zarek reprit, d'un ton vibrant de colère :

— Quel pauvre idiot je suis ! Désirer une étoile... Jamais elle ne sera mienne. Et je ne suis pas devenu un homme. Je n'ai rien d'humain, rien, ajouta-t-il en cachant son visage dans ses mains.

Astrid n'y tenait plus. Il fallait qu'elle sorte du rêve de Zarek, mais sans l'aide d'Adoc, elle ne pouvait s'échapper. Elle dormait trop profondément. Impuissante, elle était condamnée à observer le Chasseur, dont la douleur lui entaillait le cœur comme un morceau de verre. Désormais, elle connaissait la

vulnérabilité de Zarek. Sa façade d'airain était tombée, le laissant nu, révélant une sensibilité à fleur de peau qui la bouleversait.

Elle aurait tant aimé apaiser ses souffrances, le prendre par la main et lui montrer un monde dont il aurait pu faire partie, au lieu de vivre en marge ! Le bonheur existait, mais il en ignorait tout. Si seulement elle avait pu le lui faire découvrir... Exactement comme, grâce à lui, elle venait de découvrir qu'elle possédait encore un cœur capable de vibrer, de saigner, de battre pour quelqu'un. Pour un être seul, malheureux, désespéré.

Astrid se concentra et, quelques secondes plus tard, se projeta sur le seuil de la cabane de rondins.

— Entre, Zarek. Laisse-moi te réchauffer.

Elle lui tendit la main, et il la prit. Dans la réalité, jamais elle n'aurait osé ce geste, mais dans un rêve, tout était permis. Elle n'était plus aveugle et se sentait capable de toutes les audaces.

La chaleur de sa paume se communiqua à celle du Chasseur : de glacée, elle devint tout à coup brûlante. Astrid soupira de bonheur. Elle pouvait apporter du bien-être à Zarek.

Elle l'attira dans ses bras et le serra contre elle.

Tout d'abord, Zarek ne crut pas à ce qui lui arrivait. Astrid l'étreignait ? Ce n'était pas possible. Pourquoi aurait-elle fait cela ? Il devait être la proie d'une illusion.

Mais le parfum des cheveux, la douceur de la peau, la rondeur des seins pressés contre sa poitrine ne relevaient pas du fantasme. Tout était bien réel. Il lui sembla que son cœur allait exploser de bonheur.

— Vous sentez si bon, Astrid... Vous êtes si chaude...

Elle poussa un soupir de plaisir contre son cou, leva la tête vers son visage et chercha sa bouche. À peine leurs lèvres furent-elles entrées en contact qu'il s'écarta.

— C'est la première fois qu'on m'embrasse...

Personne n'avait jamais embrassé cet homme si séduisant ? Comme elle s'en étonnait, il lui expliqua que l'acte d'amour avait toujours été pour lui une formalité hygiénique dénuée de tout sentiment.

Avec elle, se dit Astrid, il en irait autrement.

L'ampleur de son erreur surgit soudain dans son esprit. Elle n'avait pas le droit de mêler vie sentimentale et travail. Se lier à celui qu'elle devait juger allait à l'encontre de l'éthique. Elle avait déjà commis cette faute une fois, avec Miles, et l'avait payée très cher. À aucun prix elle ne devait la renouveler... mais comment résister à ce regard sombre empreint de détresse ? Zarek la fixait, et elle voyait s'allumer dans ses yeux une timide lueur d'espoir. Jamais il n'avait eu droit au moindre geste tendre, à la moindre douceur, et elle avait envie d'être celle qui lui ferait découvrir le bonheur, ou du moins ce qui s'en approchait le plus.

Au risque d'être démise de sa fonction de juge.

Tant pis si elle la perdait. L'essentiel, c'était qu'elle aille jusqu'au bout de sa mission et qu'elle rende un verdict favorable. De la sorte, Zarek pourrait envisager l'avenir sous un autre angle, plus optimiste, plus positif. En atténuant ses souffrances, elle lui permettrait de redémarrer sur de nouvelles bases. Elle lui apprendrait à aller vers les autres, à montrer aux gens qu'il gagnait à être connu. L'amitié ne serait plus pour lui une abstraction.

— Avec moi, Zarek, tu feras l'amour. Il ne s'agira pas d'une brève étreinte brutale et animale, mais d'un échange merveilleux que tu n'oublieras jamais.

— Je n'ai jamais fait l'amour... du moins pas de la façon dont vous l'entendez.

— Tutoie-moi, Zarek. C'est le premier pas vers l'intimité.

Elle lui reprit la main et l'entraîna vers la chambre. Tout d'abord, il regimba un peu, puis il la suivit, le souffle court, manifestement bouleversé.

Ils allaient faire l'amour en rêve, mais Zarek se rappellerait ce qu'il avait vécu. Et une fois réveillé, il y réfléchirait, se dirait que dans la vraie vie, il devait être possible de retrouver les sensations et les émotions qu'il avait connues en rêve. Elle allait planter une petite graine au fond de son cœur meurtri, qui croîtrait et embellirait.

Zarek regardait Astrid. Elle s'était arrêtée sur le seuil de la chambre. Ses longs cheveux tombaient en cascade d'or sur ses épaules. Elle ne portait qu'une chemise de nuit toute simple, en coton blanc, qui laissait ses jambes nues. Des jambes fines de danseuse, au galbe délicat, qui le fascinaient...

Il déglutit avec peine. S'il cédait à la pulsion ravageuse qui grondait en lui, Astrid serait sienne... et il serait à elle. À jamais. Lui faire l'amour ne serait pas une leçon qu'il mettrait à profit pour séduire d'autres femmes. Il s'agirait d'un acte unique, qui ne se reproduirait pas et dont il garderait le fabuleux souvenir dans son cœur comme un trésor, qu'il protégerait jusqu'à la fin des temps tel un avare ses joyaux. Oh, bien sûr, tout cela n'était qu'un rêve. Mais il était si réaliste qu'il le comblerait de bonheur.

Il n'eût pas pris davantage de précautions pour soulever Astrid dans ses bras et la porter jusqu'au lit si elle avait été une poupée de porcelaine. Il l'étendit doucement sur la couche, soutenant avec peine son regard de feu. Si fou que cela parût, elle avait envie de lui, il s'en rendait compte.

Il s'allongea à côté d'elle puis, appuyé sur un coude, il posa les lèvres sur les siennes.

Ce contact doux et brûlant à la fois le fit chavirer. C'était donc cela, un baiser ? Dieux que c'était troublant ! Il en frissonnait des pieds à la tête, tout en se demandant ce qu'il convenait de faire maintenant que la langue d'Astrid s'insinuait dans sa bouche, délivrant des sucs ensorcelants.

Il l'imita, et cette caresse si étroite, si intime,acheva d'affoler ses sens. C'était exquis, exaltant, enivrant...

Parmi les adjectifs qui lui venaient à l'esprit, aucun ne lui paraissait assez fort pour qualifier ce qu'il éprouvait. En lui avait jailli un geyser de sensations qui semblait ne jamais devoir s'interrompre. Il sentait son corps vibrer comme un arc bandé à se rompre, et en même temps, il était ému au point d'en avoir les larmes aux yeux. Astrid savait toucher son corps et son cœur. Désormais, il comprenait ce qu'était l'amour.

Sa main descendit de la courbe de l'épaule d'Astrid jusqu'à la ferme rondeur de sa hanche, souleva la chemise et toucha sa peau nue, veloutée. Un instant, il s'immobilisa, n'osant aller

plus loin, mais la jeune femme le guida vers son ventre, puis vers ses seins.

Il se délecta des délices prodiguées par leur perfection, les caressa à pleines mains après une hésitation et gémit lorsqu'il sentit leurs pointes durcir. Il avait vraiment le droit de faire ça ? De palper ces rondeurs sublimes, de poser ses lèvres dessus ? Oui, apparemment, puisque Astrid attirait sa tête contre sa poitrine, lui faisant comprendre que ses baisers étaient désirés.

Alors, il s'autorisa à suivre les contours des mamelons du bout de la langue, et toutes les émotions qu'il avait si longtemps contenues, tout en se croyant incapable de les éprouver, affluèrent. Il était fou de désir, mais aussi d'amour. La passion déferlait dans son cœur, entraînant dans ses vagues une joie proche de l'exaltation. Il était un homme, capable de vibrer d'émotion, pas un être dénué de sensibilité, se dit-il tout en s'enhardissant : ce ventre offert, à la peau de velours, le mettait en transe. Lorsqu'il osa poser sa main sur la toison dorée, sa gorge se noua. Il sentait Astrid frissonner sous sa paume. Il hésita avant de s'aventurer plus loin. Son audace n'allait-elle pas être immédiatement châtiée ? Non, dieux merci : par il ne savait quel merveilleux sortilège, tout lui était permis. Mieux, il était désiré, car la jeune femme le guidait. Elle poussait doucement sa main entre ses cuisses, là où la peau était un satin précieux, là où se dissimulait la source de vie, qui devenait moite sous ses doigts. Il lui donnait du plaisir, et cela l'excitait tant qu'il commençait à redouter de ne pouvoir se contenir. Son sexe tendu palpait, et il devait faire appel à toute sa volonté de Chasseur, une volonté surhumaine, pour ne pas céder à la tentation. Il voulait du temps, pour le donner à Astrid.

Mais elle le prit de vitesse, basculant sur lui pour faire courir sa langue sur son torse. Il prit à deux mains ses fesses rondes et fermes et fit osciller la jeune femme sur son sexe. Il gémissait quand elle se redressa, en appui sur ses bras tendus. Sa langue lécha la peau autour de son nombril, puis descendit plus bas, là où se concentrait tout son désir viril. Ses longs cheveux coulaient sur son ventre, lui donnant l'impression d'être frôlé par les ailes d'une multitude de papillons.

Elle le prit dans sa bouche, et il crut défaillir. Que c'était bon ! Des éclairs aux couleurs irréelles jaillissaient sous ses paupières closes. La bouche ouverte sur un souffle rauque et haletant, il serra la tête de la jeune femme entre ses mains brûlantes et la releva à l'instant où il comprit qu'un seul va-et-vient supplémentaire des lèvres d'Astrid lui ferait perdre toute maîtrise de soi. D'un geste ferme, il renversa la jeune femme sur le dos et se plaça au-dessus d'elle. Il rouvrit les yeux et les riva aux siens le temps d'un long soupir.

Puis, lentement, il pénétra Astrid, qui avait noué les jambes autour de sa taille. Elle le serrait fébrilement, et il comprit qu'elle était aussi avide que lui du plaisir à venir. La facilité avec laquelle il s'insinua en elle lui prouva qu'elle le désirait autant que lui. Son sexe moite et chaud accueillit le sien comme s'il avait été destiné à cela de toute éternité. Il poussa un cri, auquel Astrid fit écho. Puis il se mit à bouger, sans hâte, savourant ce bonheur inoui de faire vraiment l'amour pour la première fois de son existence. Astrid accompagnait ses coups de reins, et ce fut elle qui accéléra la cadence. Elle s'était agrippée à ses épaules, et il sentait son corps souple onduler sous le sien, en totale osmose avec lui. Inutile de chercher à calquer son rythme sur celui de la jeune femme, car comme par magie, c'était déjà le cas. Ils montaient ensemble vers l'instant ensorcelant où ils oublieraient tout, songea-t-il brièvement, son esprit embrumé ne parvenant pas à élaborer de pensée plus cohérente.

Il s'envola, en totale harmonie avec Astrid, et déversa sa semence à la seconde où elle poussa un cri de jouissance.

Le plaisir fut si puissant que lui, l'immortel, se crut sur le point de mourir, et adora la mort. Entre ses bras, Astrid était agitée de spasmes qui lui arrachaient des gémissements aussi doux que des roucoulements.

Quelque chose d'humide roula sur la joue de Zarek. Sur le moment, il n'y attacha pas d'importance, mais quand il comprit de quoi il s'agissait, il eut du mal à le croire.

Il pleurait.

Maintenant, il comprenait pourquoi des hommes étaient capables de tuer pour la femme qu'ils aimaient. Talon avait été bien près de commettre cet acte prohibé par la loi des Chasseurs

parce que Sunshine était en danger. Sur le moment, Zarek l'avait jugé fou. Désormais, il savait ce qu'avait éprouvé son collègue.

Du bout des lèvres, il frôla la jugulaire d'Astrid, savourant le plaisir de sentir son sang battre sous sa bouche. La vie courait en elle. Une vie pour laquelle il aurait donné la sienne sans hésiter.

Il se mit à suivre avec sa langue le trajet de la carotide. Quel goût avait le sang d'Astrid ? Un goût de paradis, qu'il ne connaîtrait jamais.

— Zarek, je sens tes crocs. Envisages-tu de me mordre ?

— Le voudrais-tu ?

— Non. Je ne tiens pas à ce que tu te comportes avec moi comme avec les autres femmes.

— Princesse, pour moi, tu ne seras jamais comme les autres femmes. Tu es unique et exceptionnelle.

— Suis-je ta rose ?

— Le Petit Prince... Oui, tu es ma rose. Et parmi les milliards d'étoiles, tu es la seule qui compte pour moi.

Il ponctua sa déclaration, énoncée d'un ton solennel, d'un très long baiser passionné. Le profane qui ignorait tout de l'art d'embrasser une heure plus tôt se découvrait expert en la matière. Astrid avait fait son éducation en un clin d'œil, lui enseignant ce qu'était un baiser sensuel. Mais cette science nouvellement acquise, le Chasseur n'en ferait profiter qu'elle. Ses pratiques sauvages et brutales avec des partenaires qui lui étaient indifférentes appartenaient désormais au passé.

Mais quel dommage tout de même qu'il ne puisse boire un peu de ce sang qui courait dans les veines d'un bleu délicat... Il eût alors ressenti les émotions d'Astrid, aurait atteint le point d'orgue de son union avec la jeune femme.

— Zarek ?

— Oui ?

— J'aime quand tu es doux et tendre. Comme en ce moment.

Il s'apprêtait à embrasser de nouveau le cou gracile d'Astrid quand il leva la tête et la regarda. Quelque chose n'allait pas. Ce qu'il vivait n'était qu'un mirage. Il faisait un rêve, ou plutôt, il se

trouvait dans un rêve qui n'était pas le sien. Astrid, par quelque sortilège, avait réussi à créer un songe dans lequel elle l'avait entraîné. Dans la réalité, elle ne lui aurait pas dit qu'il était doux et tendre, ne se serait pas comportée en amoureuse passionnée. Elle le manipulait, mais dans quel but ? Pourquoi l'avoir arraché à la déréliction qui était son univers ? Qu'avait-elle à y gagner ? Était-ce uniquement pour pouvoir rire de lui ensuite ? Les êtres qu'il avait côtoyés s'étaient tous cruellement moqués de lui. Il n'y avait aucune raison pour qu'Astrid fit exception à la règle. Il était tombé dans un piège, et il était temps de s'en échapper.

Il n'avait rien à faire avec cette femme. Pas davantage en songe que dans la vraie vie.

Il sortit du lit et enfila son pantalon.

— Zarek, où vas-tu ? Ne me fuis pas !

— Je ne te fuis pas. Je ne suis personne, affirma-t-il en remerciant les dieux d'avoir privé Astrid de la vue : elle ne pouvait voir la douleur qui crispait ses traits.

— Reste avec moi, Zarek.

— Pourquoi ? Je ne suis rien pour toi.

Elle posa la main sur son bras.

— Tu n'es pas obligé de repousser ceux qui vont vers toi. Surtout pas moi.

— Tu parles sans savoir, dit-il en dégageant son bras.

— Non, Zarek. Je sais. Tu t'efforces de blesser avant qu'on ne te blesse.

— D'où sors-tu cette théorie, princesse ? Tu n'as jamais blessé personne, et personne ne t'a jamais blessée. Tu parles sans savoir, je te le répète.

— Zarek, je t'en prie, abandonne cette intonation amère et montre-moi la bonté qui est en toi. Sous ta souffrance, il y a un immense besoin d'aimer et d'être aimé.

— Pff... N'importe quoi, lança Zarek en ponctuant sa repartie d'un reniflement méprisant.

Il se dirigea vers la porte. Astrid mit un pied par terre, décidée à le suivre, puis renonça. Avant d'insister, mieux valait trouver une bonne tactique d'approche. En voulant réconforter Zarek, elle avait obtenu le résultat contraire : elle l'avait mis en colère.

Voyons... La gentillesse l'irritait ? La douceur l'agaçait ? Il fallait donc aborder Zarek différemment. Foncer, et ne pas entourer ce qu'elle allait lui dire d'un ruban rose.

Elle passa devant lui et lui ouvrit la porte en grand.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, étonné.

— Je facilite ton départ. Tu es tellement pressé que tu serais capable de passer à travers la porte. Allez, ciao. Je me rends compte que je perds mon temps à essayer de te retenir. Bon vent, Zarek. Avec le blizzard, tu seras servi.

Il parut désarçonné. Immobile sur le seuil, il se balançait d'un pied sur l'autre.

— Astrid...

— Quoi, Astrid ? Tu tiens à tout prix à t'en aller ? Eh bien, va-t'en. Je suis désolée que tu ne m'aies pas trouvée à ton goût.

Incrédule, il la regardait. Pas à son goût ? Grands dieux, mais c'était exactement le contraire !

— Visiblement, tu n'as pas apprécié mes caresses, poursuivit-elle, l'air buté. Dommage, mais la vie, c'est comme ça. Avec toi, je me suis fourvoyée. Je l'accepte. Au revoir.

Mais que lui arrivait-il ? Etait-elle de mauvaise foi, ou seulement aveugle dans tous les sens du terme ? L'entendre proférer de telles inepties commençait à lui faire monter la moutarde au nez.

— Astrid, tu es folle ou quoi ? J'ai passé auprès de toi les moments les plus beaux de toute mon existence ! Personne avant toi ne m'avait considéré comme un être estimable, aimable et... séduisant ! Personne ne s'était même donné la peine d'écouter ce que j'avais à dire. On me frappait quand j'insistais pour m'exprimer, le simple fait de me montrer me valait des coups à n'en plus finir... Tu as été la seule à poser les yeux sur moi et...

Il s'interrompit, frappé par la stupidité de ses paroles. Astrid était aveugle.

Mais elle le voyait avec les yeux du cœur. Comme dans *Le Petit Prince*.

Elle s'imaginait donc qu'il ne voulait pas d'elle ? Alors que c'était exactement le contraire ? Il aurait donné n'importe quoi pour ne pas la perdre. Ce qui le poussait à fuir, c'était cette

certitude de vivre un rêve. Son idylle avec la jeune femme n'était pas réelle. À son réveil, elle ne serait plus la même. Elle le vouvoierait de nouveau, garderait ses distances et ne manifesterait plus qu'un intérêt poli pour son hôte inattendu. À la seconde où le blizzard faiblirait, elle lui ouvrirait obligeamment la porte.

Il préférait s'échapper de son propre chef de ce songe merveilleux plutôt que de subir un brutal retour sur terre à son réveil.

— Ce sont ceux qui n'ont pas vu ce que tu es, Zarek, qui sont frappés de cécité. Pas moi.

Comme il avait envie de la croire ! Hélas, le songe ne tarderait pas à s'achever. Mais peut-être pouvait-il profiter encore un peu de la douceur d'Astrid...

— Pourquoi es-tu si bonne avec moi, Astrid ?

— Je te l'ai dit : je te trouve merveilleux et j'aime l'homme que tu es.

— Personne n'a...

— C'est faux ! Tu as des amis, mais tu ne veux pas l'admettre. Acheron a beaucoup d'affection pour toi, de respect aussi. Le problème, c'est que tu tournes le dos à tous ceux qui te sourient. Tu devrais apprendre à t'ouvrir aux autres, Zarek.

— Je ne leur tourne pas le dos, fit Zarek en ricanant, parce qu'ils en profiteraient pour me frapper en traître. Il vaut donc mieux que je les évite.

— Tu te trompes. Il y a beaucoup de gens qui ne demanderaient qu'à t'aimer.

— M'aimer ? Qui diable a besoin d'être aimé, hein ? Pas moi, en tout cas.

Astrid secoua la tête.

— Quelle idiotie ! Tu te mens à toi-même, mais tu ne peux me mentir à moi. Oblige-toi à faire confiance, n'aie pas peur. Toute ta vie, tu as été courageux, n'est-ce pas ? Alors, montre-moi ton courage. Je te tends la main, Zarek. Prends-la, et je te jure que je ne te trahirai jamais.

Ce gong qui battait dans ses oreilles, se demanda Zarek, était-ce vraiment son cœur ? Oui, indubitablement. Bon sang, il

était bouleversé. Et terrifié. Même le jour où on l'avait tué, il n'avait pas eu aussi peur.

— Prends ma main...

Il regarda la main offerte, fine, élégante, puis le poignet gracile...

La main d'une femme qui se disait attachée à lui. Il fallait fuir, mettre le plus de distance possible entre cette fée et lui.

Au lieu de cela, il se surprit à nouer ses doigts à ceux d'Astrid.

9

Lorsqu'elle sentit dans sa paume la chaleur de la main de Zarek, Astrid ne put empêcher les larmes d'affluer à ses yeux. Cette main était si grande qu'elle enveloppait totalement la sienne. Protectrice, rassurante, elle lui insufflait une sensation de sécurité absolue.

Finalement, ses efforts n'avaient pas été vains. Elle était parvenue à établir le contact avec Zarek.

À peine cette pensée eut-elle traversé son esprit que le contact fut rompu. Brutalement.

Zarek avait retiré sa main.

— Je ne veux pas changer ! Je suis ce que je suis, et pas question que quiconque essaie de faire de moi un être différent ! Que ce soit toi ou quelqu'un d'autre !

Il s'avança vers la porte et sortit. Astrid, pour la première fois de sa longue existence, laissa échapper un juron. Idiot de Zarek. Comment pouvait-il être aussi stupide ?

« Je t'avais prévenue : c'est une vieille bourrique. »

Adoc se tenait derrière elle et regardait Zarek, torse nu, tête baissée comme un taureau furieux, marcher à travers le blizzard.

« Depuis combien de temps nous espionnes-tu, Adoc ? »

« Pas longtemps. Je sais être discret, ne pas m'immiscer dans un rêve... très intime. »

« Je préfère ça. »

« Que comptes-tu faire, maintenant ? »

« Le fouetter jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il a tout faux, peut-être ? »

« D'autres l'ont déjà fouetté. Ça ne donnera rien. Il est immunisé contre les coups. »

« Mmm. Je ne disais pas ça sérieusement. La vérité, Adoc, c'est que je ne sais quelle conduite adopter. Je me sens démunie. J'ai besoin que tu m'aides, que tu me conseilles. Ou qu'Acheron me guide. Lui seul connaît bien Zarek. Il a le mode d'emploi. »

« Zarek l'a aussi. Il suffirait qu'il te le donne. »

« Il n'en fera rien. »

« Alors ? Vas-tu baisser les bras ? »

« Non. Certainement pas. Mais comment le... ferrer ? Je suis ouverte à toute suggestion, Adoc. »

Adoc tendit la main. Dans sa paume ouverte se trouvait un petit livre. Il le donna à Astrid.

Le Petit Prince ! Encore ! La solution résidait-elle donc dans le texte de ce merveilleux ouvrage ?

« C'est le livre préféré de Zarek, Astrid. On y parle de survie, de sentiments, d'espoir et de magie. Ton mode d'emploi, il est là. » Sur ces mots, Adoc disparut. Astrid ouvrit le livre. Adoc avait souligné certains passages. Bien. Elle allait les lire puis réfléchir, songea-t-elle en s'asseyant dans le fauteuil à bascule qui venait soudain d'apparaître devant la cheminée.

La jeune femme sourit. Tous les dieux s'exprimaient par métaphores. À leurs interlocuteurs de les interpréter.

Elle se plongea dans la lecture du roman dans lequel elle espérait trouver les clés du sauvetage de Zarek.

Sundown entra dans la boutique et s'ébroua comme un chien mouillé. Bon sang, qu'est-ce qu'il faisait froid, dans ce bled ! Comment diable Zarek avait-il réussi à survivre sous ce climat, sans l'aide d'amis ni d'écuyers ? En ce qui le concernait, il aurait préféré être jeté dans un nid de serpents plutôt que d'être obligé d'habiter l'Alaska.

L'homme qui se tenait derrière le comptoir, un type aux cheveux gris et à la barbe poivre et sel vêtu d'un épais chandail vert, lui adressa un sourire aimable.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

Sundown abaissa son écharpe, qui lui recouvrait la bouche, et hocha poliment la tête. Les bonnes manières eussent exigé qu'il retirât son Stetson, mais plutôt passer pour un grossier

personnage que de perdre la bonne chaleur emmagasinée sous son large chapeau !

— Je suis en quête de café, mon bon monsieur. De café brûlant. En fait, de n'importe quoi de brûlant.

L'homme rit en lui montrant la cafetièrre sur une plaque électrique.

— Vous ne devez pas être du coin.

— Non, monsieur, et j'en remercie le Ciel.

Sundown n'aspirait qu'à une chose : réintégrer son Reno bien-aimé, au beau milieu du désert, avant d'être le premier Chasseur de la Nuit à tomber raide mort de froid.

Il entreprit de fouiller sous la dizaine de pulls, chandails et maillots de corps qu'il avait accumulés sur lui pour trouver son portefeuille. Il en tâta la forme rectangulaire à travers une poche quand son regard se posa sur une statuette de bois. Un cow-boy sur un cheval cabré.

Bouché bée, il examina le personnage. Mince alors, mais c'était lui !

L'été précédent, il avait envoyé à Zarek une photo de lui sur son étalon. Le Grec avait reproduit à la perfection ses traits et la tête du cheval, à tel point que c'en était hallucinant.

— Hé ! s'écria le commerçant. Mais c'est vous, là, le type de la statuette !

— Ouais, j'ai remarqué. Où avez-vous eu ce truc ?

— Je l'ai acheté lors de la vente de charité annuelle, à Noël.

— Une vente de charité, hein ?

— Oui. On essaie de réunir des fonds pour les pauvres et les malades, et depuis vingt ans, on a des statuettes de bois sculpté qu'on vend comme des petits pains. C'est un artiste du coin qui les fait, mais personne ne le connaît ni ne sait où il habite. Tous les mois, un gros virement de fric arrive sur le compte de l'association. On pense que c'est le gars des statues qui fait ces dons. Comme on ne sait pas comment il s'appelle, on l'a baptisé Père Noël. Ca peut paraître bête, mais il fallait bien lui trouver un nom.

— Vous ne l'avez jamais vu ?

— Les policiers municipaux l'ont vu déposer des sacs pleins de ses statuettes devant les locaux de l'association, mais ils ne

lui ont jamais rien demandé. Il passe aussi après les grosses tempêtes pour nettoyer les allées des maisons où habitent des vieux, et la nuit, il sculpte des blocs de glace. Il y en a un peu partout en ville. Vous avez dû les remarquer : c'est magnifique.

Sundown commença à sourire, puis se ravisa : il allait montrer ses crocs ! Il se contenta donc de hocher la tête. Il avait vu ces sculptures de glace, mais ignorait que Zarek en était l'auteur.

Ce que le type du magasin venait de raconter était surprenant. Zarek, un artiste ? Un brave mec qui déneigeait les allées des personnes âgées ? Le généreux bienfaiteur d'une association charitable ? Sundown se gratta le menton, perplexe. Le Grec ne lui avait jamais donné de détails sur la vie qu'il menait ici. Apparemment, elle recelait bien des éléments stupéfiants, songea le cow-boy en payant son café.

Il sortit de la boutique et se dirigea vers le croisement le plus proche, où il avait remarqué une sculpture de glace en arrivant.

Il s'agissait d'un caribou grandeur nature en plein élan, une merveille de réalisme qui laissa Sundown songeur. Zarek avait fait ça ? Ce n'était pas possible. Pas cette brute, ce colosse coléreux et sans éducation, aux mains grandes comme des battoirs.

Il contemplait le superbe caribou translucide quand son téléphone portable sonna. Il décrocha et entendit la voix de Justin Carmichael, l'un des écuyers tueurs lancés aux trousses de Zarek. Il se trouvait avec ses acolytes dans les environs de Fairbanks. Le cercle mortel se resserrait autour du Grec, songea Sundown. Entre les tueurs et le Grec, il n'y avait plus que lui pour faire rempart...

— Ouais, Justin ? Qu'est-ce que t'as ?

— Un problème.

— C'est-à-dire ?

— Tu connais la nana qui aidait Zarek ? Sharon ?

— Oui. Eh bien ?

— On vient de la trouver. Elle a été salement battue, et sa maison a brûlé. Je parie que Zarek s'est vengé.

— Nom d'un chien ! Tu lui as parlé ?

— Quand on l'a vue, elle n'était pas en état de prononcer un seul mot. Lés ambulanciers l'ont embarquée. On va aller à la cabane de Zarek. Si ce salopard y est, nous lui ferons passer le goût de la vengeance avant qu'il remette ça.

— Et la fille de Sharon ?

— Elle était chez la voisine quand il y a eu du grabuge. Une chance pour la pauvre gosse. J'ai laissé Mike à proximité pour qu'il fasse le guet au cas où le Grec se pointerait pour finir le boulot.

Le souffle coupé, Sundown fixait le nuage glacé qui s'était formé devant sa bouche ouverte. Que s'était-il passé ? L'histoire des écuyers tueurs ne tenait pas debout. Il connaissait Zarek. Le Grec n'avait rien à voir avec cette sale affaire. Il en était certain, et pour cause : il savait, et était le seul dans ce cas, où se trouvait l'ancien esclave. Acheron l'avait chargé de veiller sur son protégé jusqu'à la fin de l'évaluation. Zarek était enfermé dans un joli chalet avec sa juge, l'une des filles de Themis.

— Justin, attends-moi, j'arrive. Je veux venir avec vous à la cabane.

— Pourquoi ? Tu comptes encore te mettre en travers de notre chemin quand on le coincera ?

— Dis donc, Justin, change de ton avec moi, OK ? Je ne suis pas un écuyer, mais le type auquel tu dois obéir. Alors, pas la peine de me demander pourquoi je veux venir, parce que ça ne te regarde pas. Tu ne bouges pas avant que j'arrive, sinon je te montrerai que comparé à moi, Wyatt Earp n'était qu'un tireur de fête foraine.

Sundown perçut l'hésitation de Justin, qui marqua un silence avant de déclarer d'une voix douce et respectueuse :

— OK. Nous t'attendons. Nous ne bougerons pas de l'hôtel.

Sundown coupa la communication, puis rangea son portable. Il était désolé de ce qui était arrivé à Sharon. Jamais elle n'aurait dû être en danger. Aucun écuyer ne se serait permis de toucher à elle, pas davantage un Chasseur, et Zarek encore moins que quiconque. Le Grec était incapable d'attaquer plus faible que lui.

Mais alors, qui s'en était pris à la jeune femme ?

Astrid retrouva Zarek seul sur la place d'un village médiéval réduit à l'état de cendres. Tout autour de lui gisaient des cadavres. Hommes et femmes, de tous âges. Certains avaient la gorge abominablement déchiquetée, comme si des Démons s'étaient livrés sur eux à une orgie de nourriture.

Les bras noués autour du buste, comme pour se protéger de l'horreur qui l'entourait, Zarek marchait lentement au milieu de ce désastre, le visage déformé par la douleur, les yeux mouillés de larmes.

« Où sommes-nous ? »

« À Taberleigh, Astrid. »

« Taberleigh ? »

« Mon village. J'ai vécu ici trois cents ans. Il y avait cette vieille femme que j'avais connue petite fille... Souvent, elle laissait quelque chose pour moi sur le pas de sa porte. Un morceau de mouton, une pinte de bière, ou un petit mot pour me dire qu'elle me remerciait de veiller sur elle. J'étais censé la protéger, Astrid et... Tu entends ? »

Un long cri, lancé d'une voix tremblante de vieillarde.

Zarek partit en courant.

Il trouva la femme par terre, les vêtements déchirés, baignant dans son sang, son corps usé par les années, brisé par les coups.

À son expression, Astrid comprit que Zarek venait de trouver celle qu'il cherchait. Il s'agenouilla à côté d'elle et essuya ses lèvres parcheminées couvertes de sang. Elle respirait avec peine, mais son regard gris était clair et dur lorsqu'elle le posa sur Zarek.

— Comment as-tu pu faire ça ? murmura-t-elle.

Un instant plus tard, ses yeux gris se voilaient. Toute vie se retira de son regard, et son souffle ténu s'éteignit.

Zarek prit la morte contre lui et gémit. Mais son chagrin fut rapidement balayé par la fureur. Il reposa la femme sur le sol et se redressa. Puis il commença à faire les cent pas en se passant nerveusement la main dans les cheveux.

Il semblait soudain aussi fou que les gens l'accusaient de l'être, songea Astrid.

« Zarek, que s'est-il passé ici ? » D'un large mouvement du bras, il désigna les morts.

« Je les ai tués. C'est moi qui les ai tous tués. »

« Mais... »

« Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. Je me rappelle seulement la fureur qui m'animait, mon besoin irrépressible de sang. Mais je ne me souviens pas d'avoir porté les coups fatals. Je... j'ai juste des flashes de gens qui m'approchaient puis tombaient... morts. »

Il marqua une pause, son regard hanté balayant l'atroce spectacle.

« Je suis un monstre, Astrid. Comprends-tu maintenant pourquoi nous devons nous séparer ? Qui peut dire si un jour, je ne te tuerai pas aussi ? »

Astrid sentit son cœur se serrer. La peur montait en elle. Pouvait-elle s'être trompée à ce point ? Zarek était-il vraiment tel que le décrivait Artemis ? Atty, sa sœur préférée, lui avait souvent dit que tous les hommes étaient des coupables-nés, que ce n'était qu'au cours de la petite enfance qu'ils étaient incapables de mentir, de trahir, mais que dès l'acquisition de la parole, ils commençaient à duper leur entourage.

Si Zarek était l'auteur de ce massacre, alors oui, il méritait le châtiment suprême et... Une minute. Il y avait quelque chose qui clochait. Ces corps étaient ceux d'hommes, de femmes, d'enfants. Si Zarek les avait tués, Acheron n'aurait pas fait de quartier. Il aurait abattu son Chasseur dans l'heure. Un protecteur des humains ne pouvait faillir à son devoir. Or, il était impossible que le chef des Chasseurs n'eût pas été au courant de l'éradication des habitants de ce village.

Zarek était innocent, et Acheron le savait. Elle en aurait mis sa main à couper.

« Es-tu certain d'avoir commis ces assassinats, Zarek ? »

« Qui d'autre aurait pu le faire ? Je suis le seul ici à avoir des crocs. »

« Un animal aurait... »

« Je suis cet animal, Astrid. »

Non. Il devait y avoir une autre explication.

« Tu dis ne pas te rappeler avoir tué ces gens. Tu les as vus mourir, mais tu as oublié avoir porté les coups fatals ? C'est étrange. »

« J'ai assez de souvenirs pour ne pas douter. C'est pour cela que les autres Chasseurs me fuient, pour cela que j'ai été exilé en Alaska, où il n'y a personne à protéger. Et c'est encore pour cela que je crains en permanence qu'Artemis ne m'envoie dans un endroit encore moins peuplé : depuis un peu plus d'un siècle, l'Alaska compte quelques bourgades, comme Fairbanks. À mon arrivée, il n'y avait que des Indiens, qui n'avaient pas besoin de moi pour les sauver des Démons. Ceux-ci ne se déplaçaient pas si haut vers le nord, où ils n'auraient trouvé que peu de proies. »

Le raisonnement de Zarek tenait debout, se dit Astrid, mais elle n'y adhérait absolument pas. Le problème, c'était de trouver la preuve qu'il se fourvoyait et qu'il n'avait pas commis le massacre de Taberleigh. Artemis ne se contenterait pas de belles paroles, de convictions. Il lui faudrait voir noir sur blanc la confirmation des assertions de la fille de Themis.

« Si seulement je savais ce qui m'a poussé à commettre une telle atrocité... Je suis devenu fou, Astrid. J'ai tué ces gens et l'ai oublié. Artemis a raison de vouloir ma mort. »

Astrid secoua la tête et s'approcha de Zarek, les bras ouverts. Il se raidit, amorça un mouvement de recul, puis se ravisa et se laissa enlacer. Qu'il accepte son étreinte réjouit la jeune femme.

Elle le sentait trembler. Il avait froid, il avait mal, et surtout, il se faisait horreur. Cela désolait Astrid, mais le fait qu'il reste dans ses bras lui donnait quelque espoir. Il allait se reprendre, et avec son aide, il fouillerait dans sa mémoire. Il y trouverait la clé des événements de Taberleigh.

Pour commencer, elle allait essayer de lui rendre le sourire.

« Viens avec moi. »

« Où cela ? »

« Dans un endroit où il fait chaud. »

De nouveau, Zarek hésita. La suivre impliquait qu'il lui fasse confiance. Or, il ne faisait confiance à personne. Mais pour une fois, peut-être... Au fond de lui, il pressentait qu'Astrid ne le décevrait pas. Il avait tant besoin que quelqu'un croie en lui !

Il mit sa main dans celle d'Astrid, et en un éclair, elle les projeta tous deux sur une plage ensoleillée. La clarté le fit ciller. Éveillé, il n'eût pas supporté cette luminosité, mais en rêve, la lumière du jour n'était plus une ennemie mortelle.

Jamais encore il n'avait vu de plage comme celle-ci, hormis dans des magazines ou à la télévision. Le sable était blanc et doux sous ses pieds nus ; des palmiers ondulaient doucement dans le vent chaud chargé de senteurs florales. L'eau turquoise était limpide, et des poissons aux couleurs de l'arc-en-ciel nageaient sans crainte à quelques mètres du rivage. C'était un lieu idyllique, un million de fois plus séduisant que La Nouvelle-Orléans. Et puis, il y avait Astrid, qui se dévêtit et révélait son corps très succinctement masqué d'un minuscule bikini bleu.

« Ne veux-tu pas m'imiter, Zarek ? »

« J'aurais une drôle d'allure en bikini. »

« Zarek ! Tu viens de faire une plaisanterie ! Tu te rends compte ? Tu as plaisanté ! »

« Ouais. Je dois être victime d'un enchantement, parce que l'humour et moi, ça fait deux. »

Il ne protesta pas quand Astrid se pencha et entreprit de déboutonner son pantalon de cuir. Comme d'habitude, il avait négligé d'enfiler un caleçon... et la jeune femme ne fut pas longue à s'en apercevoir. Ses doigts continuèrent à s'activer, mais sur autre chose que les boutons de sa bragette.

Zarek leva le visage vers le ciel et poussa un soupir d'extase. Il existait plusieurs paradis, et Astrid savait le conduire sur le seuil de chacun d'eux.

« Pourquoi me touches-tu alors que tout le monde me repousse ? » demanda-t-il entre deux spasmes de plaisir, tandis que la langue de la jeune femme lui prodiguait des sensations ensorcelantes.

« Je te touche parce que tu m'as permis de le faire et parce que j'aime ça. Zarek, as-tu déjà fait l'amour sur une plage ? »

« Hein ? »

« Tu m'as entendue. »

« Là, sur le sable ? »

« Exactement. »

« Non, Astrid, bien sûr que non. Je n'étais jamais venu sur une plage comme celle-ci. Avant aujourd'hui, je ne connaissais que celles du nord de l'Europe, glaciales et battues par les vagues. En Grèce, il y a des plages. Mais personne ne m'y a emmené. »

Il marqua une pause, puis reprit :

« Je n'avais jamais fait l'amour non plus, seulement Sacrifié à des besoins physiques par le biais d'actes sexuels expédiés à la va-vite. »

Astrid recula vers les arbres, là où l'ombre des palmes tamisait le soleil.

« Il est temps de commencer, monsieur le Chasseur des neiges. Viens, mon homme des glaces, viens... »

Acheron était assis sur la terrasse du temple d'Artemis. Adossé à une colonne de marbre, torse nu, ses cheveux blonds attachés en catogan, il contemplait la cascade qui chantait au fond du jardin. On n'entendait pas d'autre son, mis à part le chant des oiseaux. L'endroit n'était que paix et sérénité, et pourtant, le chef des Chasseurs avait les nerfs à vif.

Artemis et ses courtisans s'étaient rendus sur l'Acropole, où Zeus devait faire un discours devant tous les dieux de l'Olympe. Elle ne rentrerait pas avant des heures. Mais même cette solitude inespérée n'a aidait pas Acheron à se calmer. Il voulait savoir où en était Zarek. Quelque chose allait de travers, il le sentait, mais il n'avait pas le droit d'user de ses pouvoirs pour découvrir de quoi il s'agissait.

— Akri ? Puis-je sortir un petit moment de ton bras ?

Il sursauta en entendant la voix flûtée du dragon. Simi faisait partie de lui, mais n'avait pas accès à ses pensées. Elle captait néanmoins ses émotions. Ainsi, s'il était en danger, elle le sentait et pouvait alors se matérialiser sans sa permission.

— Oui, Simi, tu peux prendre forme humaine.

Elle quitta son biceps et se dressa à côté de lui.

Aujourd'hui, elle était blonde, avait les cheveux tressés et les yeux gris. Quant à ses ailes, elles brillaient d'un superbe bleu électrique.

— Pourquoi es-tu si triste, akri ?

— Je ne suis pas triste, Simi.

— Oh, si ! Je te connais, akri. Tu as mal, comme Simi chaque fois qu'elle pleure.

— Moi, je ne pleure jamais.

— Je sais, assura Simi en s'appuyant contre l'épaule d'Acheron.

Elle pencha la tête, et l'une de ses petites cornes meurtrit la joue d'Acheron. Elle entoura le chef des Chasseurs de ses bras.

Acheron ferma les yeux, prit la tête de Simi entre ses mains et l'embrassa sur le front. Un baiser affectueux, dénué de toute connotation sexuelle, alors même que la jeune femme dragon présentait une apparence extrêmement séduisante. Il n'y avait qu'avec elle qu'Acheron pouvait entretenir une relation dépourvue d'ambiguïté. Cela convenait parfaitement à Simi : elle n'aspirait qu'à être le « bébé » de son maître.

— Alors, akri, je peux avoir la déesse aux cheveux rouges, maintenant ?

— Non, Simi.

Espiègle, elle lui tira la langue.

— Tu es vilain, akri. Je veux la manger. Elle est mauvaise, mais je suis sûre qu'elle aura bon goût.

— La plupart des dieux sont comme ça, tu sais.

— Toi, tu es différent. Les Atlantes ne sont pas méchants. Quoique, ton jumeau, Styxx... Il est mignon, mais il n'est pas du tout, du tout gentil.

— Ça, c'est sûr, admit Acheron en souriant.

Simi s'exprimait comme une enfant, avec la logique simple propre aux tout jeunes. Son babillage puéril amusait Acheron. Elle passait d'une idée à l'autre sans transition et n'usait jamais de circonlocutions. Sa sincérité était désarmante. En elle, il n'y avait rien d'amoral ni de pervers. Elle allait droit au but, ce qui pouvait se révéler redoutable car elle était dotée d'immenses pouvoirs. Mais tout ce qu'elle faisait était spontané, et jamais il n'y avait d'arrière-pensée, de calcul, de volonté de tromper dans ses actes.

Acheron tenait à ce qu'elle conserve cette pureté. Il ne voulait pas qu'elle ait à subir des épreuves qui l'endurciraient et la rendraient retorse. Qu'elle reste donc une enfant. Qu'elle

profite de cet état merveilleux dont on l'avait privé, lui. Il était prêt à la protéger contre vents et marées pour que la cruauté de l'existence ne l'atteigne pas. Sans elle, il aurait été perdu. Elle était son point de repère, son ancrage dans l'innocence.

Lorsqu'on la lui avait donnée, elle n'était qu'un bébé dragon. Il n'avait alors que vingt et un ans, et ils avaient grandi puis vieilli ensemble. Ils avaient parcouru un si long chemin côté à côté... Aujourd'hui, plus de onze mille ans après leur rencontre, chacun deux était désormais le seul de son espèce sur terre.

Simi faisait partie de lui au même titre que n'importe lequel de ses organes vitaux. Sans elle, il n'aurait pas survécu.

La porte du temple s'ouvrit, et Artemis fit son entrée.

— Qu'est-ce que cette chose fait là ? demanda-t-elle aussitôt en pointant l'index sur Simi.

— Elle me parle.

— Fais-la rentrer dans ton bras !

— Oh, avec plaisir, lança le dragon. Je n'ai rien à vous dire, à vous ! Vous n'êtes qu'une peau de vache. Une vieille peau de vache.

— Simi, au bercail, souffla Acheron.

Le dragon lança un regard meurtrier à la déesse, puis passa derrière Acheron. Au lieu de se fondre dans son biceps, il se métamorphosa en une gigantesque créature mi-préhistorique, mi-mythique, et entoura de sa queue couverte d'écailles les jambes d'Acheron, qui éclata de rire : Simi le protégeait et défiait Artemis.

— Fais-la partir ! cria la déesse.

— Simi, s'il te plaît... murmura Acheron.

En grommelant, le dragon se réduisit à quelques infimes atomes et réintégra le biceps d'Acheron.

— Alors, Artie ? Pourquoi rentres-tu si tôt ?

L'expression de la déesse alarma Acheron. Son attitude aussi : elle alla s'asseoir contre la colonne face à lui et ramena sur ses genoux les pans de son péplum. Tant de pudeur ne pouvait qu'être mauvais signe.

— Artie ? Je t'écoute.

— Et qu'est-ce que tu veux écouter ? Je ne vois pas pourquoi je te dirais quoi que ce soit. Je n'ai pas envie que tu te mettes encore plus en colère que tu ne l'es déjà !

— Artie, je t'accorde une minute. Mets tes idées en ordre puis exprime-les, sinon ma colère que tu crains tant va te tomber dessus comme la foudre. Et ensuite, je me débrouillerai pour découvrir tout seul ce qui se passe.

— Non ! Tu ne peux pas faire ça !

— Je vais me gêner !

Artemis poussa un lourd soupir, puis lâcha :

— Thanatos est introuvable.

— Quoi ?

— Voilà, c'est parti ! Tu cries, tu tempêtes, tu m'enguirlandes...

— Artie, le jour où je t'enguirlanderai vraiment, tu te diras que mes petites sautes d'humeur passées, en comparaison, étaient de la rigolade. Bon, revenons-en à Thanatos. Tu devais le rappeler, non ?

— Oui, mais il a disparu.

— Comment ça, disparu ?

— Je ne sais pas. Il n'obéit pas aux ordres, qui sont de rentrer dare-dare. Il est enjoignable.

Bons dieux ! Et le seul qui était en mesure d'arrêter Thanatos, c'était lui, se dit Acheron. Or, Artemis le gardait prisonnier dans son temple. Enfin, prisonnier... Façon de parler. Prisonnier du corps et du lit de la déesse.

Mais prisonnier quand même. Il avait donné sa parole, il ne pouvait revenir dessus. S'il ne tenait pas sa promesse, il mourrait, c'était aussi simple que cela.

— Foutu Thanatos, marmonna Acheron. Où qu'il soit passé, il a fait des ravages. Tu te rappelles, en Angleterre, au Moyen Age ? Il a fallu qu'on fasse gober aux humains et aux Chasseurs qu'une épidémie de peste les décimait. Quarante pour cent de la population a perdu la vie à cause des fantaisies morbides de Thanatos ! Et tout ça, c'est de ta faute ! Tu n'es pas capable de tenir ce tueur en laisse. Pour couronner le tout, tu as osé le lancer aux trousses de Zarek. Artemis, tu es vraiment inconséquente. Rien ne te sert de leçon.

À moins qu'elle n'ait menti... Qu'elle n'ait promis de rappeler Thanatos et n'en ait rien fait. Cette garce était assez rouée pour l'avoir dupé, se dit Acheron.

— Est-ce que tu te rends compte que ton cher Thanatos a le pouvoir de former une armée de Démons ? Il peut en faire venir de n'importe où dans le monde, et ils lui obéiront au doigt et à l'œil ! Mes Chasseurs seront impuissants parce qu'ils ne peuvent sortir que la nuit, alors que Thanatos ne craint pas la lumière du jour. En plus, il est indestructible !

— Arrête de m'accuser, Ach. C'est toi le responsable. Tu aurais dû prévenir tes Chasseurs.

— Pour leur dire quoi ? Qu'une déesse givrée a laissé la bride sur le cou à un tueur qu'elle a créé ?

— Je ne suis pas givrée ! Et Thanatos est mon serviteur, rien d'autre. Il obéit à mes ordres et...

— Ah, bon ? J'ai pourtant l'impression que tes ordres, en ce moment, il s'en bat l'œil. Explique-moi donc pourquoi il ne vient pas se jeter à tes pieds alors que tu l'as rappelé. Et aussi pourquoi tu sembles aussi mortifiée.

— Je... je me suis fait doubler. Par Dionysos. C'est lui qui a envoyé Thanatos en mission.

Évidemment ! Comment avait-il pu ne pas y penser ? se reprocha Acheron. Artemis était une garce, oui, mais avec lui, elle se montrait généralement honnête. Ce petit salaud de Dionysos lui avait déjà joué un sale tour à La Nouvelle-Orléans ;... et il continuait sur sa lancée.

La déesse n'avait aucun intérêt à ce que son protégé, le chef des Chasseurs, fasse un scandale. Si les autres dieux de l'Olympe apprenaient ce qu'Acheron était en réalité, cela ferait du bruit. Nul doute qu'Artie n'y tenait pas du tout.

Le problème, c'était qu'elle se laissait aisément submerger par les difficultés et se révélait inapte à gérer les situations conflictuelles. Il savait cela depuis des lustres et se rendait maintenant compte qu'Artemis ne changerait jamais. Il ne pouvait lui faire confiance.

— Ton Thanatos, je suis le seul qui puisse le supprimer, Artie.

— Dans ce cas, nous avons de gros ennuis, parce que tu ne peux pas partir d'ici.

Il la regarda si durement qu'elle se déplaça, de façon à mettre entre eux la colonne contre laquelle elle était adossée jusque-là.

— Je vais contacter les Oracles et leur demander de m'aider à faire rentrer Thanatos.

— Dépêche-toi et sois efficace, Artie, sinon Thanatos va déclencher l'enfer sur terre. Si tu échoues, tu n'auras pas assez de toutes les nuits de l'éternité pour pleurer.

Les vagues roulaient sur les corps encore unis de Zarek et Astrid. C'était cela, le bonheur à l'état pur, Songeait Zarek. Il ne le vivait qu'en rêve, ce bonheur, et c'était déjà tellement merveilleux qu'il se demandait ce que la réalité pourrait lui apporter de plus. Quelle question stupide... La réalité lui enlèverait Astrid, tout simplement. Une femme comme elle ne pouvait s'intéresser à un être tel que lui. Elle ne le désirait et ne le désirerait jamais qu'en rêve.

Sa peau douce, dont la chaleur du soleil amplifiait l'ensorcelant parfum, son sourire aussi lumineux que l'astre du jour, ses tendres élans et ses folles émotions sensuelles, il n'y aurait plus droit une fois éveillé.

Pas plus qu'il n'aurait le droit de vivre en plein jour, de voir le bleu cobalt de la mer ou l'azur du ciel.

Il retrouverait sa nuit éternelle et un ciel invariablement ténébreux.

Tandis qu'il laissait dériver son esprit vers tout ce dont il jouissait maintenant et dont il allait être privé, Astrid le regardait en souriant, profondément émue. Elle avait réussi à se frayer un chemin vers le cœur de Zarek. Il semblait un peu confus, mais heureux, oui, heureux. Jamais elle n'aurait osé en espérer autant.

« Si on se baignait ? » proposa-t-elle. Il acquiesça avec enthousiasme. Plonger dans cette mer limpide et tiède serait le point d'orgue de ce rêve fabuleux, car il allait faire l'amour à Astrid dans l'eau, réalisant ainsi le plus fou de ses fantasmes.

Quelques instants plus tard, ils s'ébattaient comme deux enfants insouciants dans les vagues, s'amusant à s'asperger. Puis Zarek prit la jeune femme contre lui, noua ses jambes autour de sa taille et lui fit l'amour passionnément, se gorgeant de soleil et de sensations étourdissantes. Il se sentait libre, humain. Il devait sourire béatement, car Astrid remarqua : « N'arrête pas de sourire. J'aime trop cet aspect de ta personnalité. Tu es gai, léger... »

Elle perçut chez Zarek une légère crispation.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Que tu détestes les autres aspects de mon caractère ? »

« Ne t'es-tu pas rendu compte que j'aimais tout en toi ? La face ténébreuse et celle de la lumière ? J'adore aussi les taches de rousseur qui apparaissent sur tes joues... Ta peau réagit de façon charmante au soleil. Ça te donne un petit air espiègle très juvénile. »

Un instant, il parut rassuré, puis il s'assombrit.

« Nous ne devrions pas être ensemble, Astrid. »

« Effectivement, mais nous le sommes et j'en suis infiniment heureuse. »

Elle ne le serait plus au réveil, songea Zarek, la gorge soudain serrée.

Astrid nourrissait les mêmes craintes, mais pour des raisons différentes. Elle avait peur d'être incapable de le retenir, de le persuader qu'il ne tenait qu'à lui d'avoir un avenir heureux, riche d'amour et de joie.

Si seulement il avait eu quelques beaux souvenirs de sa jeunesse d'humain, il aurait pu s'y raccrocher. Ils auraient fait le lien entre ce rêve magnifique et la réalité, lui permettant d'affronter celle-ci.

« Ne te rappelles-tu vraiment rien d'agréable de ton passé ? Il a bien dû y avoir au moins une fois quelque chose de bon. »

« Hormis toi, non. »

Astrid cilla pour écraser sous ses paupières les larmes qui lui montaient aux yeux. Grands dieux, elle était en train de tomber amoureuse. Et cela l'effrayait. Pour que Zarek trouve enfin le bonheur, elle était prête à aller très loin, à enfreindre les règles auxquelles la soumettait sa fonction de juge. Elle allait le

faire parce que Zarek le méritait, parce qu'elle l'aimait... et parce qu'il avait su éveiller la femme en elle. L'acte d'amour avec lui était ensorcelant. Auprès de Zarek, elle se sentait belle, désirable. Et en sécurité.

Mais ce merveilleux intermède ne tarderait pas à arriver à son terme. Zarek n'accepterait jamais de se laisser aimer, et surtout pas par celle qui était chargée de le juger. Dès qu'il apprendrait qui elle était, il la haïrait. Lui qui redoutait tant la trahison, il allait avoir la plus atroce désillusion de toute sa longue existence.

Cette certitude lui brisait le cœur, effaçait tout le bonheur des dernières heures.

Elle devait révéler la vérité à Zarek.

Sundown descendit du Bronco et, par mesure de précaution, sortit son fusil à pompe de dessous le siège. On n'était jamais assez prudent...

Il ajusta ses lunettes noires sur son nez. Les étoiles dans le ciel nocturne faisaient scintiller la neige, lui blessant les yeux.

La cabane de Zarek se dressait devant lui. Vide de tout occupant, manifestement. Une motoneige rouge était garée dans l'allée. Andy Simms, l'écuyer qui accompagnait Sundown, alla l'examiner avec suspicion.

Âgé de vingt et un ans, Andy ne travaillait pour Sundown que depuis quelques mois. Il avait pris la succession de son père lorsque celui-ci avait fait valoir ses droits à la retraite au printemps précédent. Sundown avait vu grandir Andy et le considérait un peu comme son jeune frère.

— Ça appartient à un autre écuyer ? demanda le jeune homme.

Sundown secoua la tête. Les écuyers approchaient dans leurs 4 x 4, qui faisaient un bruit d'enfer. Ils arrêtèrent enfin leur moteur au grondement d'avion et mirent pied à terre. Ils étaient douze, mais Sundown n'en connaissait que trois : Justin Carmichael, Otto Carvalletti, petit-fils d'un parrain de la Mafia, et Allen Kirby, rappelé de Toronto pour aider au bon déroulement de la mission. Otto était avare de paroles, à l'inverse d'Allen. Avec sa logorrhée épuisante, celui-ci était le

petit futé du groupe. Sundown avait néanmoins l'impression qu'Otto pourrait lui faire fermer son clapet quand bon lui semblerait.

— Je savais bien qu'il serait là ! s'exclama Allen en montrant la motoneige du doigt.

— Non. Ce truc-là n'appartient pas à Zarek, rectifia Sundown. Le rouge, ce n'est pas sa couleur.

Mais cette motoneige était probablement celle d'un autre Chasseur : Sundown sentait sa présence.

— Comment sais-tu que ce n'est pas le Grec qui est là ? s'enquit Allen.

— Je le sais, c'est tout.

Il fit signe aux écuyers de rester à l'entrée de l'allée puis s'avança, fusil à l'épaule. Il alla toucher la moto-neige. Le moteur était froid. Mais cela ne signifiait pas grand-chose. Par cette température, Lucifer lui-même aurait gelé en quelques minutes.

À qui appartenait donc cet engin ? Il n'y avait aucun signe d'une présence humaine ou de celle d'un Chasseur. Il commençait à relâcher son attention quand quatre Démons jaillirent de derrière un buisson pétrifié par le gel.

Sundown en abattit aussitôt un d'une décharge dans la tête et en décapita un autre avec la crosse de son fusil. Il se débarrassa du troisième à coups de botte et du dernier à mains nues en lui arrachant le cœur.

— Saloperies de rats suceurs de sang ! lança une voix féminine.

Sundown crut avoir rêvé. Mais non. Une femme grande et brune, aux cheveux tressés, vêtue de cuir comme Emma Peel dans *Chapeau melon et bottes de cuir*, venait d'apparaître à l'angle de la cabane. Un homme blond, d'une taille et d'une carrure impressionnantes, se montra à son tour. Sundown ne s'était donc pas trompé en flairant la présence d'autres Chasseurs : tous deux l'étaient. L'homme portait un manteau de fourrure qui descendait jusqu'à ses chevilles. Son expression était claire : quiconque cherchait les ennuis trouverait en lui l'interlocuteur idéal.

La femme tendit la main à Sundown.

— Syra d'Antikabé.

— Sundown Brady. Enchanté.

Le Chasseur blond garda les mains dans ses poches.

— Salut, Sun. Je te connais de réputation. Dis donc, tu es bien loin de chez toi.

— Ouais. Quel est ton nom ?

— Bjorn Thorssen.

— Viking, hein ?

— Exact.

— J'ai entendu parler de toi aussi, le Viking, mais pas d'elle.

— Je suis sûre que si, mon gars, affirma la belle brune. Mon surnom, c'est Yukon Jane.

Bon sang ! Yukon Jane l'Amazone, exilée dans le territoire du Yukon pour avoir salement amoché un demi-dieu qui lui manquait de respect.

— Eh bien, mademoiselle, je peux dire que ceux qui vous ont offensée ont perdu quelque chose : le plaisir de votre compagnie. Ce n'est pas Yukon Jane qu'il faudrait vous appeler, mais Reine Jane.

La brune sourit.

— Merci. Vous êtes un flatteur, Sundown, et un charmeur.

— Hé ! C'est fini, les civilités ? lança Allen. On est ici pour liquider un dingue, vous avez oublié ?

De l'index, Syra expédia une décharge électrique à l'écuyer, qui fut projeté en arrière et tomba dans la neige, les quatre fers en l'air.

— Je n'apprécie guère les écuyers tueurs, expliqua Syra en s'approchant de lui. Ils sont trop sanguinaires. Tu m'as l'air d'avoir la langue bien pendue, petit mec, mais si tu veux qu'elle reste dans ta bouche, ne m'adresse plus la parole.

Sundown éclata de rire. Il adorait les femmes énergiques.

— Je chassais des Démons depuis quatre jours, reprit-elle, quand ils ont, curieusement, pris la direction de Fairbanks. Bjorn, qui était déjà aux trousses d'un petit groupe, a fait la même constatation. C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés, lui et moi. Voilà pourquoi nous sommes ici. Mais, et toi, Sun ? Ne me dis pas que tu traques des Démons depuis Reno et qu'ils t'ont amené en Alaska !

Sundown apprécia le tutoiement. Sa relation avec la superbe brune prenait une tournure intime qui lui semblait de bon augure.

— Nous sommes venus abattre Zarek de Moesia, intervint Otto, et si tu te mets sur notre chemin, l'Amazone, c'est toi que nous liquiderons.

— Ça alors ! s'exclama Sundown. Otto parle !

— Oui, mais ça ne durera pas longtemps s'il ne fait pas gaffe à ce qu'il dit, lança Syra. Pour ta gouverne, écuyer, sache qu'il faudrait un type sacrément plus costaud que toi pour m'esquinter. Pff... Qu'est-ce que je déteste les écuyers tueurs !

Otto eut droit au même traitement qu'Allen, mais réagit bien mieux : il chancela, puis reprit prestement son équilibre et se mit à ricaner.

— Tes éclairs sentent la rose, ma belle. Mon parfum favori.

Sundown échangea un regard avec Andy.

— Peut-être qu'on devrait les laisser seuls, tous les deux.

— Bonne idée, intervint Allen, qui s'était enfin relevé. On commence à être trop nombreux, et ça tourne à la foire.

Otto renvoya Allen d'où il venait d'un coup de poing dans l'estomac. Puis il contourna Syra et se dirigea vers la porte de la cabane.

La brune du Yukon était rouge de fureur.

— Tu as un écuyer, toi ? demanda-t-elle à Sundown.

— Oui.

Du menton, il désigna Andy.

— Et il t'obéit ?

— La plupart du temps.

— Tu es un veinard. Moi, j'ai supprimé mon troisième récemment. Et pas avec des décharges électriques. Avec mes jolies petites mains.

Sundown gloussa. L'équipée devenait très amusante, maintenant que de nouveaux éléments s'étaient ajoutés au groupe.

Sa bonne humeur fut étouffée dans l'œuf à l'instant où il entra dans la cabane à la suite de Bjorn, Syra et trois écuyers tueurs. Instantanément, il éprouva une sensation d'étouffement : la maison n'était pas plus grande à l'intérieur

qu'elle ne le paraissait de l'extérieur, alors qu'il s'attendait au contraire. Il avait l'impression que le plafond bas allait l'écraser et les murs le coincer comme du jambon entre deux tranches de pain.

Les écuyers éclairaient la cabane avec leurs puissantes torches halogènes. Un ordre méticuleux y régnait. D'autant plus facile à préserver, songea Sundown, qu'il n'y avait pratiquement pas de meubles : un poêle, des coussins, des couvertures de fourrure et des étagères chargées de livres.

— Bon sang, il vit comme une bête ! dit Allen.

— Non, comme un esclave, corrigea Syra en examinant les titres des livres. Pour lui, cette maison représente un immense progrès par rapport aux lieux où il a vécu autrefois. Tu le connais, ce Zarek, Sundown ?

— Oui, et ton analyse est correcte, répondit Sundown en évitant de justesse les pales du ventilateur.

Comment diable Zarek se débrouillait-il pour se déplacer dans une maison aussi basse de plafond ? se demanda Sundown. Il faisait une tête de plus que lui !

Bjorn, penché en avant, regardait sous l'évier rudimentaire les boîtes de conserve empilées et les bouteilles de vodka.

— Comment fait-il pour tenir le coup en été, dans cette turne ? reprit Allen. Ça doit être une véritable étuve.

— Je me rappelle l'avoir entendu dire qu'il avait l'impression de cuire à petit feu dans un four, dit Sundown. Il y a de quoi devenir dingue, enfermé ici sans fenêtres ni air conditionné, avec la nuit qui ne dure que trois ou quatre heures.

— Moins que ça, rectifia Syra. Dans le Yukon, on a du bol si on arrive à sortir dix minutes par jour.

— Où est sa salle de bains ? s'enquit Allen.

Syra poussa du pied un pot de chambre posé dans un angle de la pièce.

— La voilà, sa salle de bains.

— Nom d'un chien ! Ça fait combien de temps qu'il vit ici ?

— Neuf cents ans.

— Pas étonnant qu'il soit devenu barge, commenta Bjorn.

— Avec le fric qu'il gagne, remarqua Allen, il aurait pu se faire construire un palais.

— Ce n'est pas son genre, expliqua Sundown. Quand, comme lui, on est habitué à ne rien posséder, on n'a pas besoin de grand-chose.

Syra s'était approchée de l'élément le plus incongru de la cabane : une montagne de figurines de bois sculpté empilées les unes sur les autres.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs ?

Sundown fronça les sourcils, perplexe. Il ne se rendait compte que maintenant de l'aspect étonnant des murs : leurs rondins étaient entièrement travaillés au ciseau à bois. C'était là le travail d'un artiste infiniment talentueux, qui avait tout le temps du monde à consacrer à son violon d'Ingres.

Puis il se rappela le caribou de glace, à Fairbanks, et les figurines vendues au profit des œuvres charitables.

Pauvre Zarek, qui essayait d'employer à quelque chose les interminables heures de sa triste existence... Quelle horreur que d'être condamné à vivre dans cette petite pièce ! Même un garage pour une seule voiture était plus vaste.

— Je crois que Zarek travaille de ses mains pour éviter de devenir fou lorsqu'il est cloîtré ici.

Bjorn faisait tourner entre ses doigts un ours dressé sur ses pattes arrière, entre lesquelles étaient nichés ses deux oursons.

— C'est extraordinaire, commenta-t-il.

— Magnifique, renchérit Syra. Je commence à trouver injuste de devoir abattre quelqu'un qui vit dans de telles conditions depuis des siècles et a en plus un talent exceptionnel.

— N'oublie pas qu'il a eu de la chance qu'Artemis ne l'ait pas exécuté lorsqu'il a massacré tous les habitants du village qu'il avait pour mission de protéger, intervint Allen.

Sundown remarqua le regard entendu qu'échangeaient Otto et Allen. Ces deux-là ne jouaient pas franc jeu. Ils partageaient un secret concernant Zarek. À croire qu'ils avaient été envoyés aux trousses du Grec pour d'autres raisons que celles qui avaient été invoquées officiellement.

Exactement comme lui-même.

— Bon, les amis, tout cela est fort intéressant, dit Bjorn, mais la proximité de Sundown et de Syra amoindrit mes pouvoirs. Or, nous avons une petite troupe de Démons qui

approche, je le sens. Quelqu'un a-t-il une idée de ce qui les amène ici ?

— Moi aussi, je perçois leur présence, dit Syra, et ça m'intrigue vraiment. Au cours des siècles, je n'ai jamais vu ça. On dirait que les Démons se réunissent pour former une petite armée. Dans quel but ? Et pourquoi en Alaska, où ils ne mettent d'ordinaire jamais les pieds ? Mystère. Dommage qu'on ne puisse pas contacter Acheron. Il est peut-être au courant de cette affaire.

Sur ces mots, Syra sortit de la cabane. Les autres l'imitèrent. Sundown ferma la porte, puis resta quelques instants devant la triste maisonnette de son ami. Il comprenait qu'Acheron plaigne le Grec. Pauvre Zarek, qui vivait là depuis si longtemps, songea-t-il avant de rejoindre le groupe.

Les écuyers déchargeaient des bidons d'essence de leurs 4 x 4.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? s'inquiéta Sundown.

— Brûler cette baraque, bien sûr.

— Noms de dieux, rangez ces foutus bidons ! rugit Sundown. Cette cabane, c'est tout ce que Zarek possède au monde !

— Mais le Grec mérite d'être puni ! Il a blessé cette femme, à Fairbanks, et...

— Prouvez-le !

Allen s'avança.

— Sundown, si ce n'est pas le Grec qui a battu Sharon et brûlé sa maison, qui l'a fait, hein ?

— Moi ! lança une voix de stentor que Sundown n'avait jamais entendue auparavant.

10

Sundown fixait l'armée de Démons. Jamais il n'en avait vu autant. Ils étaient au moins quarante, sans compter ceux qui devaient se cacher : son instinct de Chasseur lui disait qu'il y en avait d'autres éparpillés dans la forêt.

Hommes et femmes, chaudement vêtus de gros anoraks ou de manteaux de fourrure, ils se ressemblaient tous : beaux, blonds, grands, minces, séduisants... et dotés de crocs acérés.

L'un d'eux s'avança. Leur chef, se dit Sundown. Il ne lisait nulle crainte dans son regard, alors que ses soldats ne semblaient pas très rassurés.

— Mais qu'est-ce qui nous arrive là ? demanda Syra d'un ton où se mêlaient incrédulité et agacement.

Le chef des Démons répondit :

— Je dirais « votre pire cauchemar », si ça ne faisait pas trop cliché.

Sundown se rendit compte qu'Otto fixait le chef des Démons avec horreur.

— Tu connais ce mec, Carvalletti ?

— De réputation. Mon père m'a souvent parlé de Thanatos quand j'étais même. Il me racontait qu'il était la Mort incarnée et qu'il tuait les Chasseurs de la Nuit.

— Quoi ? s'exclama Syra. Cette tronche d'abruti serait un exécuteur de Chasseurs ?

Otto hocha la tête.

— Oui. Artemis a créé il y a bien longtemps une force supérieure capable de tuer les Chasseurs rebelles ou gênants. Thanatos peut sortir en plein jour et n'a pas besoin de sang pour survivre. D'après ce qu'on dit, il est invincible.

Thanatos applaudit des deux mains.

— Bravo, écuyer. Je suis très impressionné par ta description de ma charmante personne.

— Mon père m'a dit aussi qu'Acheron avait tué Thanatos il y a environ mille ans.

— Ouais ? À moi, il ne me semble pas très mort, le mec, remarqua Bjorn.

— Je ne le suis effectivement pas, confirma Thanatos en riant. Enfin, pas davantage que vous tous.

Il était donc invincible, comme venait de le dire Otto. Pour ne rien arranger, il s'était débrouillé pour former une armée de Démons, de sales créatures qui tuaient les humains pour leur voler leurs âmes. S'il avait bien entraîné cette bande de dégénérés, le combat allait être difficile.

Thanatos ouvrit les hostilités sans avertissement : il écarta brusquement les doigts et des éclairs en jaillirent, frappant simultanément tous les écuyers, qui s'effondrèrent dans la neige. Puis il contempla le résultat de son attaque d'un œil amusé.

— Avant que je n'autorise mes troupes à se nourrir sur ces pauvres écuyers humains et que je ne vous liquide, amis Chasseurs, peut-être pourrions-nous bavarder un peu. Qu'en pensez-vous ?

Comme personne ne lui répondait, il reprit :

— Vous préférez vous battre tout de suite avec moi ? Le fait que vous soyez réunis vous affaiblit, ne l'oubliez pas.

— Que veux-tu, Thanatos ? s'enquit Sundown en se plaçant devant Syra.

Il la savait aussi capable que lui de se défendre, mais on ne se refaisait pas : il avait toujours été chevaleresque avec les dames.

— Eh bien, j'ai une question, pour commencer, dit Thanatos. Où est Zarek ?

— Nous n'en savons rien, répondit Syra.

— Mauvaise réponse, ma petite. Une faute... que quelqu'un va payer pour toi.

L'un des écuyers dont Sundown ignorait le nom hurla : sans intervention directe, par la seule force de son énergie télékinésique, Thanatos venait de lui arracher le bras.

Saintes mères des dieux ! songea Sundown. Comment ce type pouvait-il réussir un coup pareil ? Jamais il n'avait assisté à ça.

Bjorn non plus, apparemment. Le Viking vit rouge et fonça sur la Mort.

Thanatos l'attrapa à la gorge et le projeta par terre, puis se pencha et déchira sa chemise, faisant apparaître l'arc et la flèche tatoués sur son épaule, la marque d'Artemis.

Une dague surgit dans la main de Thanatos. Il la plongea dans le tatouage de Bjorn, qui se désintégra comme un Démon frappé par un Chasseur.

Pétrifié, Sundown fixait la neige, là où il ne restait de son collègue qu'un petit tas de cendres noires. La rage grondait en lui, mais l'incrédulité le tétanisait. Jusqu'à ce jour, il avait été persuadé qu'on ne pouvait tuer les Chasseurs que de trois façons : en les décapitant, en leur arrachant le cœur ou en les exposant à la lumière du jour.

Apparemment, Acheron avait omis de préciser qu'il existait une quatrième manière d'envoyer un Chasseur dans le néant.

Merde... Pourquoi personne ne l'avait-il informé de cela ? se demanda Sundown. Question superflue dans l'immédiat. Mieux valait réfléchir, et vite, pour trouver un moyen de vaincre Thanatos. Inutile d'envisager une attaque conjointe avec Syra : leurs forces s'annihileraient.

Il fallait miser sur la ruse.

— Tu veux Zarek, Thanatos ?

— C'est pour ça que je suis là.

Bjorn était mort. Un type bien, ce Bjorn, s'était dit Sundown durant les quelques minutes où il l'avait connu. Qu'un camarade disparaîsse le bouleversait. Mais il songeait aussi aux écuyers. Il n'avait pas envie de les voir mourir ou se faire dépecer vivants.

Il regarda Syra et lui envoya un message télépathique.

« Sauve les écuyers. Je vais emmener Thanatos en balade. »

« OK. »

— Suis-moi, Thanatos, dit Sundown en se dirigeant vers son Bronco. Tu vas avoir ce qui t'intéresse.

Allongé sur la plage, les pieds caressés par les vaguelettes, Zarek serrait Astrid contre lui. Il lui avait fait tant de fois l'amour au cours des dernières heures qu'il en avait perdu le compte. Il se demandait dans quel état il serait à son réveil. Délicieusement courbaturé et alangui ? Ou fou de douleur que le beau songe soit fini ?

Dans le rêve, il se sentait merveilleusement bien, en paix, au point qu'il en avait même oublié ce qu'étaient la colère et la rancœur. Les humains ressentaient-ils la même plénitude après l'amour ?

Astrid se redressa sur un coude, l'obligeant à interrompre ses réflexions.

« Quand as-tu mangé de la barbe à papa pour la dernière fois ? »

« Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça, de la barbe à papa ? »

« Oh... Tu ne le sais pas ? »

« Non. »

Astrid se leva, secoua la tête pour chasser le sable de ses cheveux, puis lui tendit la main.

« Allez, lève-toi. On va faire un tour sur la promenade. »

« Mais il n'y a pas de promenade ! Nous sommes dans un endroit très sauvage et... »

« Si, il y en a une. De l'autre côté des rochers, là-bas. »

Zarek regarda dans la direction qu'elle lui indiquait et écarquilla les yeux : mais oui, il voyait bien une promenade. Là où il n'y avait rien quelques instants plus tôt.

La suspicion envahit son esprit.

« Astrid, dis-moi la vérité : es-tu l'un de ces dieux qui font naître les rêves ? »

« Non. Je m'efforce simplement, avec mon énergie mentale, de t'offrir de jolis souvenirs. »

« Pourquoi ? »

« Parce que tu le mérites. »

« Mais pour quelle raison ? Je n'ai rien fait de spécial. »

« Tu as besoin d'un peu de bonheur, Zarek. Cela suffit, comme raison. »

Elle détourna les yeux pour ne plus voir le doute qui habitait soudain ceux de Zarek et fit apparaître un short et un tee-shirt

blancs pour elle et un jean et une chemise noirs pour Zarek. Puis elle le prit par la main et l'entraîna vers la promenade, où déambulaient des gens souriants.

L'atmosphère était surréaliste, tout à fait semblable à celle des rêves : il y avait foule, mais un silence total régnait. Les enfants riaient, et pourtant, on ne percevait pas un son. Les promeneurs bavardaient sans émettre le moindre bruit.

Astrid s'engagea sur les planches de la promenade, Zarek à sa suite. Il traînait les pieds. Tous ces humains, ils allaient le frôler, peut-être même le toucher franchement...

« Tout va bien, Zarek. »

« Ce type, là... Il va me bousculer ! »

« Mais non. »

Astrid glissa son bras sous le sien et se dirigea vers une baraque ouverte sur la promenade. Une délicieuse odeur de vanille montait de son éventaire.

Sans dire un mot, Astrid se fit servir par une vieille dame au doux visage une étrange chose qui évoquait une énorme boule de coton blanc plantée sur un bâtonnet.

Elle la tendit à Zarek.

« Voilà. Goûte ça, et tu sauras à quoi ressemble l'ambroisie. »

Comme il hésitait à prendre la friandise, Astrid arracha un lambeau de la boule et le porta à la bouche de Zarek, qui recula.

« Je ne suis pas un animal qu'on nourrit à la main ! »

« Non, Zarek, tu n'es pas un animal. Tu es celui que j'aime et je veux m'occuper de toi. »

Cette tendre déclaration leva les réticences du Chasseur. Elle voulait s'occuper de lui ? Grands dieux... Jamais personne ne lui avait dit cela. Et bien que tout son être regimbât, lui ordonnant de ne pas croire Astrid, il ne pouvait douter de sa sincérité. Elle n'était que douceur et amour. Son expression le lui prouvait.

Il saisit le morceau de barbe à papa du bout des lèvres, le fit fondre sur sa langue et découvrit que c'était exquis.

« Tu vois ? dit Astrid en posant la main sur sa joue. Ça ne t'a pas fait mal. »

Oh, non, bien au contraire. Une allégresse inconnue de lui l'avait envahi. Astrid lui faisait du bien, Astrid lui voulait du bien...

Mais il ne tarderait plus à se réveiller Et il serait de nouveau seul, dans la nuit et le froid. La vraie Astrid ne lui offrirait pas de confiserie, ne remmènerait pas sur une plage. Elle le regarderait avec défiance et ordonnerait à son loup de ne pas la quitter une seule seconde... Que Sasha se tienne prêt à sauter à la gorge de l'être inquiétant qu'il haïssait autant que celui-ci se haïssait.

Bon, il aurait tout de même eu droit à un jour de bonheur dans sa vie. Pourvu que sa mémoire en conserve le souvenir à son réveil ! songea-t-il. De toute façon, il ne souffrirait pas longtemps d'avoir retrouvé sa sinistre existence : un contrat pesait sur sa tête. Les tueurs ne tarderaient pas à le retrouver, et c'en serait fini de Zarek le Grec.

D'un œil attendri, il observait Astrid, qui déambulait devant les éventaires forains. On eût dit une enfant émerveillée. Il n'osa lui avouer qu'il était aussi ravi qu'elle : jusque-là, il ne connaissait ces promenades de bord de mer fourmillant de monde, de couleurs, où l'on pouvait exercer son adresse aux fléchettes, entrer dans un labyrinthe de miroirs, dévorer des hot dogs ou croquer des pommes d'amour que par le biais de la télévision ou des magazines.

La jeune femme tint à jouer au chamboule-tout. Lorsque ce fut le tour de Zarek, celui-ci se révéla particulièrement adroit.

« Où as-tu appris à jouer comme ça, Zarek ? »

« En Alaska. Il n'y a pas grande différence entre ce jeu et le lancer de boules de neige. Il faut juste un peu d'habileté. »

« Avec qui t'amuses-tu à lancer des boules de neige ? »

« Avec personne. Je les balance sur les ours pour les énerver. Comme ça, ils s'approchent de moi, en rogne, et je peux les tuer. »

« Quoi ? Tu tues des ours ? »

Zarek essaya de dissimuler son embarras. « Eh bien... euh... Ça m'est arrivé quelques fois, oui. Par nécessité. Tu comprends, un ours, ça fournit de la viande pour des jours et des jours, en hiver. Et avec la peau, on peut faire des couvertures très

chaudes. C'est une question de survie. Enfin, ça l'était autrefois, avant que Fairbanks existe et qu'il y ait des épiceries. Sans les ours, je serais mort de faim. »

Astrid hocha la tête. Même si sa sensibilité était heurtée, elle comprenait.

« Comment les abats-tu ? »

« Avec ma griffe. »

« Que veux-tu dire ? Avec tes ongles ? »

« Non. Ma griffe de métal, une arme adaptée à ma main, qui la prolonge, un peu comme une prothèse. »

« Je... je n'arrive pas à y croire ! Il n'y a donc pas de moyen plus facile pour ce genre de chose ? Une arme à feu, un arc et des flèches... »

« Quand j'ai commencé à tuer des ours, les armes à feu n'existaient pas, Astrid. Quant à l'arc et aux flèches, ça ne m'a pas paru honnête vis-à-vis des ours. Je me bats avec eux à égalité. Ils ont des griffes, eux aussi. Dix. Moi, je n'en ai qu'une. »

« Et... tu n'as jamais été blessé ? »

« Oh que si ! Mais j'ai guéri. Même si certaines fois, ça m'a pris un bout de temps. »

À l'idée que Zarek avait dû traquer des ours seul dans la neige et le froid, affamé, Astrid avait envie de pleurer. Elle l'imaginait charriant le cadavre de l'énorme bête jusque chez lui, le dépeçant, tannant la peau, coupant la viande en morceaux et la conservant dans le congélateur naturel qu'était son environnement... Il n'avait personne pour l'aider et avait dû se résoudre à ces atroces extrémités pour ne pas mourir de faim.

Artemis avait vraiment puni le Chasseur très sévèrement.

« En été, comment te débrouilles-tu ? Il fait quasiment jour en permanence. »

« Je vis sur mes réserves et mon estomac crie constamment famine. »

« Je suis si triste, Zarek. »

« Il ne faut pas. D'autant que tu n'y es pour rien et... »

Il ne put achever sa phrase : Astrid s'était hissée sur la pointe des pieds, avait noué les bras autour de son cou et l'embrassait passionnément.

Un autre petit morceau de trésor à ranger dans la cassette aux souvenirs...

« Pourquoi es-tu ici ? » demanda-t-il lorsque leur baiser s'acheva.

« Pour toi, mon prince charmant. »

« Je ne plaisante pas, Astrid. Dis-moi la vérité. Pourquoi tu es ici et ce que tu attends de moi. »

La jeune femme soupira.

« Tu es très soupçonneux. »

« Non, réaliste. Des rêves comme ça, je n'en fais jamais. Alors, je cherche à savoir pourquoi tu as créé celui-ci. »

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Astrid.

« Tu ne fais jamais de beaux rêves ? Vraiment ? Eh bien, cela pourrait changer. »

Zarek ne se donna pas la peine de lui expliquer que, non, rien ne changeait jamais. À quoi bon ? Que la jeune femme garde ses illusions.

« Zarek ! »

À l'instant même où retentit cet appel, il eut l'impression qu'on le frappait à la poitrine. Il baissa les yeux. Astrid ne l'avait pas touché. Elle avait les bras croisés.

« Zarek ! »

« Quelque chose ne va pas ? s'enquit Astrid avec inquiétude. Tu fais une drôle de tête, tout à coup. »

« Zarek ! »

Il s'agissait d'une voix d'homme qui paraissait venir de très loin.

« Il y a un truc bizarre... »

« Un... truc ? Que veux-tu dire ? »

« Zarek ! »

Soudain, la promenade fut plongée dans les ténèbres et Zarek eut la sensation d'être aspiré, emporté loin d'Astrid par une force irrésistible. Il lutta de toute son énergie mentale, mais ne parvint pas à interrompre le processus. Quelque chose l'arrachait au rêve. Il ne voulait pas en sortir ! Il ne voulait pas retrouver le monde réel ! Personne ne s'intéressait à lui, dans ce monde-là, excepté pour le tuer ! Par pitié, une minute, une

seconde, le temps d'un soupir... Qu'on le laisse encore un peu auprès d'Astrid...

— Zarek, bon sang, reviens à toi ! Ne m'oblige pas à te flanquer des gifles ! J'ai trop peur de te mettre K.-o. Allez, réveille-toi !

Zarek ouvrit les yeux et découvrit Sundown, qui le secouait sans douceur. Il jura et, d'un revers de main, projeta son ancien ami contre le mur. Sundown se releva aussitôt et revint à la charge. Il allait le regretter ! se dit Zarek avec férocité. Quand il en aurait fini, le cow-boy serait dans un très sale état. Lui aussi, c'était couru d'avance, mais avant d'être sonné, il aurait fait payer au traître les balles qu'il lui avait tirées dans le dos. Quiconque donnait des coups au Grec était remboursé au centuple.

— Merde, calme-toi, Zarek, sinon on va y passer tous les deux !

— Que je me calme ? Non, mais tu rigoles, espèce de fils de pute ! Tu m'as tiré dans le dos !

Sundown blêmit brusquement, et ses traits se figèrent.

— Le Grec, d'abord, tu n'insultes pas ma mère. Ensuite, tu arrêtes de faire le con et tu réfléchis. Dès que j'ai été en âge de me servir d'une arme, j'ai gagné ma vie comme tueur à gages. Si je t'avais tiré dessus, je t'aurais fait sauter la tête. Crois-moi, je ne t'aurais pas loupé. Quant à te canarder dans le dos, très peu pour moi : un pote, enfin un soi-disant pote, m'a fait ce cadeau, un jour. C'est dégueulasse, et ce n'est pas mon style. Et puis, si je t'avais tiré dessus, tu crois que je serais là, à essayer de t'aider ? Sers-toi de ton cerveau, mec !

Zarek s'accorda quelques instants de réflexion. Ce que disait Sundown tenait la route. Pourtant, quelqu'un lui avait bel et bien logé des balles dans le dos.

— Qui a fait ça, alors ?

— L'un de ces abrutis d'écuyers. Je ne sais pas lequel : ils ont tous la même allure et la même tronche.

Désorienté, Zarek tentait de remettre ses idées en place. Voyons, un écuyer l'avait pris pour cible. Mais il s'était passé autre chose depuis. Ah, oui... Il avait voulu quitter le chalet. Or

il était toujours à l'intérieur, constata-t-il en regardant autour de lui. Il était allongé sur le lit, tout habillé...

Et Astrid était là, couchée à côté de lui ! C'était à n'y rien comprendre.

— Écoute, Zarek, il n'y a pas de temps à perdre, dit Sundown en rechargeant son fusil. Tu sais qui est Thanatos ?

— Ouais.

— Bon. Ça va faciliter et accélérer les choses. Il a tué un Chasseur et il est sur mes traces. Il faut que tu te lèves, et en quatrième vitesse, parce qu'on va filer.

— Il a tué un Chasseur ?

Zarek était sidéré.

— Je viens de te le dire. Il a fait ça comme on claque des doigts. Et il en a après toi. Alors, il faut qu'on y aille. Et ne perds pas de vue qu'en aucun cas tu ne dois dévoiler ton tatouage... C'est comme ça que Thanatos a eu le Chasseur : il a visé l'arc et la flèche, et le type s'est désintégré comme un Démon.

— Hein ? Quel arc ? Quelle flèche ? Je n'ai pas de tatouage qui ressemble à ça !

— Bien sûr que si. Nous en avons tous un.

— Pas moi.

Sundown parut amusé.

— Peut-être qu'il est placé à un endroit auquel tu ne fais pas trop gaffe. Sur tes fesses, par exemple. Tu as ce tatouage quelque part, Zarek. Artemis te l'a incrusté dans la chair le jour où elle a pris ton âme.

— Non. Artemis ne m'a pas approché. Je t'assure que je n'ai pas de tatouage. Enfin, pas celui-là.

Manifestement, Sundown n'en croyait rien.

— Attends, attends... Il faut que je réfléchisse. Tu n'as pas la marque d'Artemis ? Quelque chose ne tourne pas rond. Acheron m'a demandé de venir t'aider, et nous voilà englués dans ce mystère comme des mouches dans de la colle. Si ça se trouve, je me gèle les fesses pour toi alors que tu ne risques rien, vu que tu n'as pas ce fichu talon d'Achille ! C'est une histoire de fous. Je n'ai pas envie de crever dans cette abominable région glaciale, Zarek. Et en plus...

Sundown s'interrompit, non pour reprendre son souffle mais parce qu'un fracas assourdissant venait de retentir, ébranlant les murs du chalet.

La porte d'entrée s'était ouverte. Brisée, plus précisément. Zarek ressentit un frisson de peur qui le prit au dépourvu : il avait déjà éprouvé cela, longtemps auparavant.

Usant de son pouvoir télékinésique, il claqua la porte de la chambre et fit tourner la clé. C'était une protection dérisoire face à la menace qui approchait, mais qui pourrait néanmoins repousser le danger durant quelques secondes. Le temps que Sundown sorte par la fenêtre.

— Il y a un loup quelque part dans la maison. Son nom, c'est Sasha. Appelle-le, qu'il te rejoigne.

La porte céda à l'instant où Sundown passait par-dessus l'appui de la fenêtre. Zarek prit Astrid dans ses bras et la tendit à son ami. Puis, toujours par télékinésie, il expédia Sundown et son précieux fardeau dans la forêt.

Lorsqu'il se retourna, Thanatos était dans la chambre.

— Ta mère ne t'a pas appris que ce n'était pas poli de s'introduire chez les gens sans s'être annoncé ? lui lança Zarek.

— Ma mère s'est désintégrée quand je n'avais qu'un an. Elle n'a pas eu la possibilité de m'apprendre quoi que ce soit. Mais grâce à toi, j'ai su très tôt comment me débarrasser de mes ennemis. Comme ça, par exemple...

Thanatos expédia un éclair dans le buste de Zarek, qui chancela, la poitrine déchirée par la douleur. Il se laissa tomber par terre et se recroquevilla sur lui-même, le meilleur moyen de recouvrer rapidement ses forces. Il s'apprétait à se relever quand deux coups de feu éclatèrent.

Sundown était revenu et venait de tirer à bout portant sur Thanatos.

Les trous béants occasionnés par les balles dans la chair de Thanatos se refermèrent instantanément, ce qui laissa Sundown pantois.

— Bons dieux... Mais de quoi est-il fait, ce monstre ?

— Sun, barre-toi ! Je m'occupe de lui ! Si tu restes à côté de moi, tu vas affaiblir mes pouvoirs !

— Compris.

Le cow-boy ressortit.

— Enfin seuls, fit Zarek d'un ton ironique.

Thanatos le précipita contre le mur.

— Aaah... Le plaisir de souffrir est incomparable, fit Zarek en riant.

— Tu es vraiment taré.

— Oh, oui. Et je jouis de chaque minute de ma folie, affirma Zarek, les mains ouvertes derrière son dos pour capter toute l'énergie qui vibrait dans l'air.

Lorsqu'il sentit ses paumes s'enflammer, il ramena ses mains devant lui et la foudre en sortit, envoyant Thanatos au milieu du couloir. Un nouvel éclair, et la Mort s'effondra de tout son long, respirant avec peine, les traits déformés par la douleur.

Brièvement, Zarek songea à s'enfuir. Thanatos allait avoir besoin de plusieurs minutes pour se remettre, de quoi prendre de l'avance...

Mais non ! Le monstre était déjà sur ses pieds, de nouveau prêt à l'attaquer !

Zarek lui lança un nouvel éclair, qui l'envoya sur le canapé. Thanatos cessa de bouger.

— Tu sais quoi, Thanatos ? Renseigne-toi avant de chercher à jouer dans la cour des grands.

Les éclairs avaient eu raison de la force de la Mort. Oh, sans doute se régénérerait-elle sous peu. Mais Zarek aurait eu le temps de s'échapper et de sauver Astrid, Sundown et cette saleté de loup.

Il sortit du chalet et alla droit à la motoneige avec laquelle était venu Thanatos. Il vérifia le réservoir d'essence. Plein. Parfait.

Il arracha le tuyau d'arrivée du carburant, aspira une grande goulée d'essence et la recracha sur la façade du chalet. Puis il sortit son briquet de sa poche et l'alluma. Le feu prit instantanément. En quelques minutes, le joli chalet d'Astrid ne fut plus qu'un brasier.

Heureusement qu'elle était riche, se dit Zarek. Elle devait être bien assurée et pourrait faire reconstruire sa maison. Mais en attendant, elle allait devoir vivre ailleurs.

Satisfait, Zarek reprit son briquet et l'utilisa pour s'allumer une cigarette. Il s'accorda une petite pause pour contempler le beau feu de joie tout en chantonnant.

Un ronflement de moteur réveilla Astrid. Elle ouvrit avec peine les yeux. Le grondement lavait arrachée à son sommeil de droguée. Mais comment était-ce possible ? Zarek et elle auraient dû dormir un jour de plus. Or, une chose était sûre : elle n'était plus dans le lit de la chambre d'amis. L'inconfortable position dans laquelle elle se trouvait et le mouvement qui l'agitait lui indiquaient qu'elle était dans une voiture.

— Zarek ? demanda-t-elle aussitôt.

— Non, m'dame, lui répondit un homme à l'accent du Sud. Moi, c'est Sundown.

Astrid se redressa brusquement.

— Où sont Zarek et Sasha ?

Une main lui effleura l'épaule.

— Calmez-vous. Ça va aller.

— Où est mon loup ? Je suis aveugle, comprenez-vous ? Je n'y vois rien. Où est mon loup ?

— C'est le truc en fourrure à vos pieds.

Astrid se pencha et posa les doigts sur ce que, influencée par les récits de chasse de Zarek, elle avait pris pour une peau d'ours.

— Et Zarek ?

— On l'a laissé derrière nous.

— Oh, non ! Je ne dois à aucun prix le laisser !

— On n'avait pas le temps de... Hé, qu'est-ce que vous faites ? Ne touchez pas la portière !

La jeune femme, qui s'acharnait sur la poignée, fut brutalement repoussée contre le dossier de la banquette.

— Ma petite dame, ce que je suis en train de faire est sacrément dangereux. Il faut que je vous conduise le plus loin possible de votre chalet. Zarek s'occupe du reste, et croyez-moi, si quelqu'un en est capable, c'est bien lui.

— Non, il n'en est pas capable ! S'il vous plaît, ramenez-moi auprès de lui ! Si on découvre que je ne suis plus avec lui, il mourra dans la minute, vous pouvez comprendre ça ?

— Madame, je...

— Thanatos va débarquer, je vous dis !

— Que... Quoi ? Vous savez qui est Thanatos ?

Sans répondre, Astrid tendit la main vers son chauffeur, se fiant au son de sa voix pour atteindre sa bouche. S'il avait des crocs, elle les sentirait... Mais il repoussa vivement sa main.

— Travaillez-vous pour Acheron, Sundown ?

— Et vous ?

— Répondez d'abord. Êtes-vous bien l'un de ses Chasseurs ?

Après une hésitation, il avoua :

— Oui.

Oh, dieux merci ! songea Astrid. Elle allait pouvoir tout lui révéler.

— J'ai été mandatée pour juger Zarek. Si je le laisse seul, Artemis le fera tuer par Thanatos.

— Thanatos est déjà là. Artemis a suivi son idée. En ce moment, Zarek et lui sont face à face dans votre maison.

— Vous êtes sûr que c'est bien lui ?

— Il s'est présenté comme tel, et après ce que je l'ai vu faire à un Chasseur, je suis persuadé que ce n'est hélas pas un usurpateur.

Astrid n'y comprenait rien. Pourquoi Artemis aurait-elle manqué à sa parole ? La déesse avait hâte qu'un verdict soit prononcé, mais elle avait accepté que Zarek soit jugé. Qu'elle ait menti et décidé en dépit de sa promesse de faire exécuter Zarek semblait impensable.

— Sundown, il faut immédiatement me ramener auprès de Zarek. Il ne parviendra pas à tuer Thanatos. Aucun Chasseur ne le peut. Seul Acheron en a les moyens. Personne d'autre.

Après avoir grommelé quelques imprécations, Sundown fit demi-tour. Sasha s'agita aux pieds de sa maîtresse.

« Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ? »

Il se redressa, découvrit Sundown au volant et grogna.

« Qui est ce mec ? On le dirait tout droit sorti du western Pour une poignée de dollars ! »

« C'est un ami, alors sois gentil. »

« Gentil ? Bon. Je ne le mordrai donc pas tout de suite. Mais comment suis-je arrivé dans cette bagnole ? Et pourquoi ai-je l'impression que des cloches sonnent dans mon crâne ? »

« Je t'ai drogué, Sasha. »

« Tu m'as... Quoi ? »

« Désolée, mais je n'avais pas le choix. Tu rouspéteras plus tard, d'accord ? Pour le moment, nous avons un problème plus urgent à régler. »

« Quel problème ? »

« Thanatos est en liberté et il est avec Zarek. »

« Parfait. Ça me convient. »

« Sasha, tu es vilain ! »

« Je n'y peux rien. Je déteste ce psychopathe. » Astrid plongea les doigts dans la fourrure du loup et lui fit relever la tête, de façon à voir par la vitre à travers ses yeux.

Après quelques kilomètres sur un chemin forestier, elle reconnut les abords du chalet. Elle n'eut pas le temps de soupirer de soulagement : ce qu'elle voyait également, c'était un gigantesque panache de fumée noire. Un incendie !

Sundown poussa un juron et accéléra. Une silhouette se tenait dans le jardin, face au brasier. Thanatos ? Ou Zarek ? se demanda Astrid, le cœur battant.

Oh, dieux merci, c'était Zarek ! découvrit-elle lorsque Sundown arrêta la voiture.

Elle ouvrit la portière, et Sasha sortit.

Comment Zarek avait-il pu survivre à une attaque de la Mort ? Où se trouvait Thanatos ? Elle se précipita vers le Chasseur, impatiente de le toucher, de s'assurer qu'il allait bien. Sasha partit sur la droite, répugnant à approcher son ennemi, et Astrid se retrouva donc privée de la vue. Elle continua d'avancer vers l'endroit où se tenait Zarek.

Elle entendit crisser la neige sous un pas lourd, dans son dos. Sundown l'avait suivie. Sous sa main, elle sentit tout à coup la truffe du loup. Il était revenu auprès d'elle. De nouveau, elle se servit de ses yeux. Et poussa un cri d'effroi lorsque le chalet explosa.

Elle se laissa tomber à genoux, en se protégeant la tête de ses mains : des débris incandescents jaillissaient vers le ciel,

avant de retomber en une pluie mortelle. Une boule de lumière illumina les restes de la maison.

Thanatos en sortit.

Intact. Pas même noirci par la fumée.

— Tu ne peux donc crever, saleté ? lui lança Zarek.

Sans répondre, la Mort lui décocha un coup de foudre dans l'abdomen.

— Astrid, venez avec moi, dit Sundown d'une voix qui trahissait la peur.

Elle ne l'écouta pas.

« Sasha ! Attaque ! »

« Merde alors, Astrid ! Je suis ton garde du corps, mais Thanatos est la chose chérie d'Artemis ! Je ne peux pas lutter contre lui ! Il va me bousiller ! »

Sasha détourna les yeux, et de nouveau, Astrid fut condamnée à la cécité. Éperdue, elle entendait des fruits effroyables. Des grondements, des coups, des claquements... Qui se battait avec Thanatos ? Zarek ? Non. Il venait de la soulever dans ses bras. Elle reconnaissait le parfum musqué de son corps, la douceur de son haleine.

— Que se passe-t-il ? Raconte-moi, Zarek !

— Une créature invincible essaie de me tuer. Et toi, tu n'es pas censée être là. Emmène-la, Sun ! ordonna-t-il en la reposant à terre.

— Je ne peux pas.

Imbécile de Sundown qui laissait ses forces s'amoindrir ! Il n'allait pas tarder à contaminer Zarek avec sa faiblesse ! Et Thanatos qui revenait à la charge...

— Alors, le Grec ? Tu as peur de mourir ? lança la Mort.

— Ce n'est pas la mort qui me fait peur. C'est la vie.

Les mots étonnèrent tant Thanatos qu'il s'immobilisa. Zarek perçut une légère déconcentration chez son adversaire. Il en profita. C'était une occasion comme celle-là qu'il attendait.

Il sortit sa dague de sa botte et se jeta sur Thanatos. Il plongea la lame dans sa poitrine, non à l'emplacement du cœur mais un peu au-dessus, là où les Démons gardaient les âmes des mortels, leur seul moyen de survie.

Thanatos était un Démon, avait-il conclu après un instant de réflexion. Un Démon d'une espèce redoutable, car il ne craignait ni la lumière du jour, ni le feu, ni la décapitation. Mais son talon d'Achille, c'était cette âme volée à un mortel, qui lui permettait de rester en vie.

Zarek marqua une brève pause, attendant que l'âme s'échappe et que le Démon se désintègre.

Rien de tel ne se passa.

— Je ne suis pas un Démon, Zarek, fit Thanatos en ricanant.

Il arracha la dague et la jeta dans la neige.

— Aurais-tu oublié, le Grec ? reprit-il. J'étais un Apollite, avant de te rencontrer.

Sa main se tendit vers Zarek. Il l'attrapa par le col de sa parka et le souleva de terre.

— As-tu oublié ma femme, le Grec ? Mon village que tu as détruit ?

Des images assaillirent l'esprit de Zarek. Il se souvenait d'un village, oui, mais c'était le sien et... Les images changeaient. Un Démon invincible lui faisait face, mais dans sa mémoire, ce n'était pas Thanatos. Les yeux rouges du Démon brillaient d'un feu intérieur qui évoquait l'enfer.

— Puis sa mémoire lui envoya des souvenirs de La Nouvelle-Orléans.

Sunshine Runningwolf... Dionysos et Camulus dans un entrepôt... Ensuite, plus rien. Il ne revoyait que son propre départ, lorsqu'il avait laissé Acheron derrière lui dans la rue.

Un détail fondamental manquait. Un souvenir essentiel refusait de revenir à sa conscience. Il se rappelait quelqu'un... Mais qui ? Lui ou Acheron ?

Il renonça à chercher et frappa Thanatos sur la nuque de ses deux poings réunis, puis dans le dos. La Mort le lâcha et se plia en deux en gémissant.

— Sun ! Si tu as la moindre idée de la façon d'anéantir ce monstre, dis-le !

— Je n'ai pas de dynamite. Il faudrait au moins ça, ou alors des grenades.

— Ça ne suffirait pas ! rugit Thanatos, qui s'était redressé et plongeait sur Zarek. ?

Les deux hommes roulèrent dans la neige, agrippés l'un à l'autre. Zarek se rendit compte que Thanatos Essayait de lui arracher sa parka. Il cherchait la marque d'Artemis, l'arc et la flèche dont lui avait parlé Sun.

— Ah, ah ! Surprise ! railla-t-il. Tu ignores pas mal de choses à mon sujet, saloperie... Même si tu arrives à me déshabiller, tu en seras pour tes frais !

Tout en se moquant de Thanatos, Zarek avait perçu le bruit d'un moteur, soudain couvert par la voix de Sundown, qui ordonnait à Astrid de le suivre, et par les rugissements du loup.

D'une manchette à la gorge, il réussit à faire lâcher prise à Thanatos et à se relever.

— À terre ! entendit-il hurler.

Il obéit. Ce qu'il n'aurait jamais fait en temps normal, d'autant qu'il ignorait qui avait crié l'ordre. Mais il se sentait au bord de l'épuisement. Il roula donc sur le sol, et un scooter des neiges le frôla.

Le pilote coupa le contact et descendit de son engin. Vêtu de noir, la tête cachée sous un casque de même couleur, il sortit ce qui semblait être un revolver de son blouson et tira sur Thanatos. Un éclair aveuglant jaillit du canon de l'arme et atteignit la Mort à la poitrine.

— Comment peux-tu me trahir ? rugit Thanatos en vacillant. Tu es l'un des nôtres !

— Ah, ouais ? Tu aurais dû y penser avant de liquider Bjorn ! C'était le seul que j'appréciais !

Un autre éclair partit. Thanatos tomba en arrière. L'homme au casque releva Zarek et lui ordonna :

— Prends la femme et fiche le camp. En vitesse !

À la seconde où Zarek croisa le regard de l'homme, il comprit qui il était.

Le seul Chasseur encore plus haï de ses semblables que lui-même.

— Spawn ?

— C'est bien moi. Allez, va-t'en. Il n'y a que moi qui sois capable de flanquer une sacrée dérouillée à Thanatos, mais je ne pourrai quand même pas le tuer. Pour l'amour d'Apollon, essaie de joindre Acheron et dis-lui que la Mort a débarqué.

— Pas question ! hurla Thanatos en tendant le doigt.

Un éclair en jaillit, visant Astrid. Zarek écarta la jeune femme de la trajectoire de la foudre, mais Thanatos atteignit quand même une cible : Sasha.

Le loup geignit... et se métamorphosa en homme, avant de reprendre aussitôt son apparence de loup.

Le processus ne dura que quelques secondes, mais suffit à confirmer les soupçons de Zarek : Sasha était bien un loup-garou.

Mais que faisait donc une jeune femme aveugle avec un loup-garou ? Effaré, Zarek fixait Sasha, que Sundown s'efforçait à présent de faire entrer dans le Bronco.

— Allez, dans la voiture ! Et on reste calme !

Sasha lui échappa, mais Sun le rattrapa par la peau du cou, ferma la portière du Bronco et démarra.

— Il ne reste plus que toi et moi, princesse ! lança Zarek en entraînant Astrid vers le scooter de Spawn. Mais je suppose que tu vas me reprocher de ne pas de laisser ici pour affronter le monstre ?

— Non. Je te fais confiance.

— Tu es folle. Mais viens avec moi quand même. Il la fit monter sur le scooter des neiges, se mit aux commandes et démarra.

Astrid s'attendait qu'il se dirige vers la forêt, mais au lieu de cela, il fonça droit devant lui. Elle entendit à quelque distance un choc, un craquement d'os brisés, des gémissements. Zarek se rapprocha de la source de ces bruits inquiétants et freina. Un poids à l'arrière du scooter fit brusquement baisser le centre de gravité de l'engin.

Zarek venait de prendre un passager, comprit Astrid.

Quelques minutes plus tard, au terme d'une course démente durant laquelle le moteur rugit comme un fauve furieux, le scooter s'arrêta. Astrid avait l'impression d'avoir le visage transformé en bloc de glace.

— Merci, Zarek, entendit-elle.

Ah. Le passager était le dénommé Spawn. Zarek l'avait récupéré avant que Thanatos le mette en pièces.

— Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses un jour me venir en aide, ajouta Spawn.

— Comme quoi, on est toujours surpris, hein ? Dis donc, depuis quand les Démons s'entre-tuent-ils ? Thanatos prétend qu'il n'en est pas vraiment un, mais...

— Je n'ai jamais été un Démon, le Romain.

— Et moi, je n'ai jamais été un foutu Romain. Je suis grec !

— Si tu y tiens.

— Ouais. Bon, alors ? Sais-tu pourquoi cette créature du diable est après moi ?

— Terminator ? Non, mais s'il te cherche, c'est parce qu'il a l'aval d'Artemis. Il est son chouchou, son protecteur personnel. Tant qu'elle le garde enfermé, pas de problème, mais si elle le lâche, il se transforme en tueur de Chasseurs. À mon avis, Artemis lui a donné l'ordre de te liquider, ce qui me laisse perplexe : vu les règles en vigueur chez les Chasseurs, j'aurais cru que si tu étais condamné à mort, ce serait Acheron qui te supprimerait.

— Acheron ou Thanatos, je te garantis qu'aucun tueur ne m'aura sans y laisser des plumes. Pour satisfaire ma curiosité, Spawn, qu'est-ce que tu fais ici ? Je pose la question parce qu'il me semble qu'il y a un nombre inhabituel de chasseurs dans le coin. D'abord Sundown, puis Bjorn et toi... Acheron a-t-il organisé une réunion à laquelle je n'ai pas été convié ?

— Bjorn était sur les traces de Démons qui se dirigeaient par ici, et moi, j'obéissais à l'appel.

— Quel appel ?

— Celui de Thanatos. Dès qu'il essaie de me joindre, je le perçois. Je suis un Chasseur, comme toi, mais aussi un Apollite, et à ce titre sensible aux ondes qu'émet le plus ancien d'entre nous, l'un des rares survivants de la race.

— Mmm. Tu es venu, mais tu ne t'es pas rangé du côté des Apollites.

— Parce que je suis avant tout un Chasseur de la nuit. Je n'arrive pas à résister aux appels de Thanatos, car nous partageons le même sang, les mêmes gènes. Il existe une très puissante empathie entre Sous. Si je n'étais pas Chasseur, tu

pourrais te préparer à passer un sale quart d'heure avec moi, Zarek.

— Je m'en doute. Pour en revenir à Thanatos, comment puis-je le tuer ?

— Tu ne peux pas. Il n'a aucune faille connue, et Artemis a fait en sorte qu'il soit capable de liquider les Chasseurs. Et en prime, ceux qui auraient l'idée Saugrenue de les protéger.

Protéger... De nouveau, Zarek eut la vision de son village martyr ; de la vieille femme qui avait rendu son dernier soupir dans ses bras.

Son subconscient essayait de lui dire quelque chose, mais quoi ?

— Spawn, Thanatos a-t-il déjà tenté de me supprimer, dans le passé ?

— Dans la mesure où tu es toujours vivant, je répondrais par la négative.

Zarek montra du doigt le scooter des neiges.

— Emmène Astrid et veille sur elle.

— Tu ne comprends donc pas ? Thanatos va tenter de la tuer parce qu'elle t'a aidé. Tu dois rester auprès d'elle pour essayer de la protéger.

— Tu viens de m'expliquer qu'à cause de moi, elle était perdue !

— Ah, nous avons tous nos problèmes, le Grec. Le sort de cette jeune femme fait partie des tiens. Désolé.

Astrid se crispa. Le choc sourd qu'elle venait d'entendre lui faisait craindre que Zarek n'ait frappé Spawn.

— Tu n'es pas dans ton meilleur jour, le Grec, remarqua Spawn, ce qui confirma les soupçons de la jeune femme.

Elle était restée assise sur le scooter, trop attentive à ce que disaient Zarek et l'Apollite pour se préoccuper du froid qui la mordait jusqu'aux os. Elle sentit bouger la machine, puis l'odeur de Zarek monta à ses narines. Il s'était rassis sur la selle.

— Zarek, tu as un téléphone cellulaire ? s'enquit Spawn.

— Non.

— Prends le mien et appelle Acheron. Il est peut-être en mesure de vous sortir du pétrin, la jeune femme et toi.

Zarek le remercia, non avec gratitude mais avec hargne.

— Comment comptes-tu te débrouiller sans le scooter, Spawn ?

— Je vais me geler les fesses, mais à part ça, ça ira. Je m'en sortirai.

Le moteur démarra. Astrid noua les bras autour de la taille de Zarek et appuya sa joue contre son dos.

11

— J'espère que tu as une carte, remarqua Astrid, ironique.

— Fais-moi confiance, je connais le coin comme ma poche : j'habite ici depuis pas mal de temps.

Zarek accéléra, et le scooter bondit. La course folle recommença. La jeune femme était tellement secouée, les vibrations si violentes qu'elle avait l'impression d'être sur le point de se disloquer. Soumis à un tel régime, le moteur allait exploser !

Finalement, dans certains cas, sa cécité était une chance. Au moins, elle ne voyait pas défiler les arbres entre lesquels Zarek zigzaguait, ne s'effrayait pas en découvrant les congères sur lesquelles le scooter sautait avant de retomber de l'autre côté après un vol d'une fraction de seconde. Être aveugle lui épargnait probablement un infarctus dû à la peur.

— Si j'y voyais, j'aurais une crise cardiaque ! cria-t-elle.

— Sûrement !

— Qu'est-ce que tu es doué pour réconforter quelqu'un qui a la frousse !

— Désolé, mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, princesse, je ne suis ni très porté sur la délicatesse, ni fin diplomate, rétorqua gaiement Zarek.

Astrid ne put s'empêcher de rire. En dépit des circonstances tragiques qui auraient exigé qu'il se comporte à cent pour cent en Chasseur froid et déterminé, il plaisantait. Ce côté lumineux de Zarek qu'Acheron avait espéré qu'elle décèlerait, elle détenait désormais maintes preuves de son existence. Pour l'atteindre, il suffisait d'écartier les barbelés d'amertume et de cynisme dont il s'était entouré. Il avait enfermé son cœur dans une gangue afin de se protéger. En empêchant quiconque de le toucher, il avait pensé s'épargner la douleur des déceptions, des désillusions... et

s'était condamné à la détresse et à une solitude extrême. Il avait cru éviter la souffrance, mais n'avait réussi qu'à être constamment malheureux.

Au diable Artemis et ses manigances : Astrid n'abandonnerait pas Zarek. Pour rien au monde.

Ils glissèrent sur la neige pendant une éternité. Astrid était pétrifiée de froid. Elle ne sentait plus ses lèvres et se demandait si elle serait capable de parler de nouveau : même ses mâchoires étaient paralysées. Mais Zarek ne paraissait pas incommodé par la température. Aux commandes du scooter, il fonçait comme s'il avait les diables à ses trousses – ce qui, d'une certaine manière, était le cas : Thanatos était plus redoutable que les maîtres de l'enfer.

Alors qu'elle commençait à se dire que les immortels pouvaient mourir... de froid, Zarek arrêta le scooter et coupa le contact.

Le silence soudain alarma Astrid. Il lui semblait plus inquiétant que le vrombissement du moteur.

Elle resta immobile, l'oreille aux aguets. Un bruit de sangle qui coulissait... Zarek retirait le casque prêté par Spawn. Un petit choc : il le jetait par terre. Un son sourd suivi d'un crissement : il posait le pied dans la neige.

Puis il la prit dans ses bras, la souleva et la maintint contre lui, pour la réchauffer, songea-t-elle, éperdue de reconnaissance. Il ne savait pas réconforter quelqu'un qui avait peur, mais excellait dans l'art de régénérer les forces d'une personne en état de faiblesse... songea-t-elle en nichant sa tête au creux de l'épaule de Zarek.

— Qui es-tu, Astrid ?

Il lui parlait à l'oreille. La dureté de son intonation contrastait cruellement avec la tendresse de son étreinte.

— Je te l'ai dit, répondit-elle sans conviction.

— Tu m'as menti, princesse. Je ne lis pas dans les esprits, et je le regrette. Mais malgré cela, je sais que tu n'es pas celle que tu prétends. Les humains n'ont pas de loup-garou pour compagnon. Alors, je veux savoir qui tu es vraiment et pourquoi tu t'immisces dans mes rêves.

Astrid ne put réprimer un tremblement. Si elle lui avouait la vérité, qu'allait-il lui faire ? L'abandonner à Thanatos ?

Persévéérer dans son mensonge se révélait infiniment ardu. Elle était une personne sincère. Jouer la comédie lui coûtait. Elle s'y était résolue pour le bien de Zarek. Mais maintenant, ses bonnes intentions étaient sur le point de se retourner contre elle.

— Qui es-tu, Astrid ? répéta-t-il.

Le moment fatidique était arrivé. Il n'y avait plus lieu de mentir : Artemis n'avait pas respecté sa parole, puisqu'elle avait envoyé Thanatos. Pourquoi, dans ce cas, tenter de préserver la déesse, qui tenait à ce que le jugement reste secret ?

— Je suis l'une des filles de la déesse de la justice. Themis est ma mère. Elle m'a envoyée ici pour te juger.

— Pour me... juger ? Noms de dieux ! Ce n'est pas vrai ! hurla Zarek.

De toute sa vie, jamais Zarek n'avait eu autant envie de frapper quelqu'un. Cette femme dont il avait cru, justement, qu'elle ne le jugeait pas, qu'elle l'acceptait tel qu'il était, se révélait être sa juge ! Comment le destin pouvait-il être si cruel ?

Il s'était fait avoir dans les grandes largeurs. Les dieux, là-haut sur l'Olympe, devaient bien rire.

Fou de rage, il se mit à marcher autour du scooter. Il avait brutalement posé Astrid contre l'engin. Qu'elle meure donc de froid, se disait-il en donnant des coups de pied rageurs dans la neige. La tête baissée, il regardait les geysers blancs qui jaillissaient sous la pointe de sa botte. Ah, elle s'était bien jouée de lui. Et Acheron, donc ! Bon sang, ce qu'il en avait marre ! Marre d'être une marionnette entre les mains d'Artemis, d'Acheron, d'Astrid et de tous les autres.

Certes, le fait qu'Acheron ait demandé qu'il soit jugé était vaguement flatteur. Un esclave n'avait en principe pas droit à si honorable traitement. On l'abattait sans barguigner. À sa façon, le chef lui montrait son estime.

Mais cela ne changeait rien à la duplicité d'Astrid.

— Tu as bien rigolé, hein, princesse ? « Viens, mon petit Zarek, assieds-toi sur mes genoux et montre-moi que tu peux être sage comme une image... »

Il s'interrompit, la vue troublée par un brouillard qui ressemblait fort à des larmes.

— Va te faire foutre, princesse. Et tous les autres aussi !

— Zarek, je t'en prie !

— Tu as conclu que j'étais dingue, hein ? Alors, tu as lâché les chiens !

— Non, c'est faux ! Thanatos n'était pas censé venir. Quant à Acheron, si cela n'avait tenu qu'à lui, il ne t'aurait pas créé le moindre ennui. Sans lui, tu serais déjà mort, comprends-tu ? Il a passé un marché avec Artemis pour te sauver : il était persuadé que si je te jugeais, je conclurais à ton innocence.

— Ouais, c'est ça.

— C'est la vérité ! Tu peux nier et te mettre dans une colère noire, ça ne changera rien à cette réalité : Ach et moi sommes de ton côté.

— Pff... Foutaises ! Je crois que je devrais t'abandonner ici, princesse, et te laisser crever de froid... Oh, mais tu es immortelle, n'est-ce pas ?

Astrid croisa les bras et releva fièrement le menton.

— Abandonne-moi ici si ça te chante, mais un tel comportement ne serait pas conforme à ce que je sais de toi. Tu es dépourvu de cruauté, de sadisme. Tu ne laisserais pas quelqu'un mourir de sang-froid.

— Tu crois ça ? Mais tu ne sais rien de moi, ma petite.

Astrid s'écarta du scooter des neiges. Les mains tendues en avant, elle fit quelques pas, cherchant Zarek. Elle avait besoin d'établir un contact physique avec lui, et son intuition lui disait qu'il en avait besoin aussi.

— J'ai vu en toi, Zarek. J'ai vu ce que les autres ignorent.

— Et alors ? C'est censé me rendre docile et me faire plaisir ? Mille mercis, princesse, de vous être introduite dans mes rêves pour me sauver ! C'est bouleversant, vraiment. Pour un peu, j'en pleurerais, tiens !

— Zarek, arrête ! cria Astrid en faisant un nouveau pas.

Cette fois, ses mains tendues se posèrent sur Zarek. Elle les amena jusqu'à son visage. Sous ses joues glacées, ses mâchoires étaient crispées.

Zarek voulait reculer, se mettre hors de sa portée... Jamais plus il ne supporterait qu'elle le touche.

Mais il ne bougea pas. Et pour Astrid, ce fut pire que s'il s'était dérobé : il restait aussi immobile qu'une statue, aussi froid et rigide que du marbre.

Zarek fixait le visage de la jeune femme. Elle était si jolie avec ces minuscules flocons de neige accrochés à ses cils et dans ses cheveux blonds... Une princesse de conte de fées... Une princesse triste. Il le lisait sur son expression tourmentée. Elle s'efforçait de lui faire admettre qu'elle n'aspirait qu'à l'aider, mais c'était plus fort que lui, il ne parvenait pas à la croire. Parmi tous ceux qui l'avaient approché, aucun ne l'avait fait sans arrière-pensée. Ils n'avaient feint de s'intéresser à lui que parce que cela servait leurs desseins. Astrid comme les autres !

Mais alors, pourquoi voulait-il la croire ? Pourquoi les paroles de la jeune femme l'émouvaient-elles tant ?

Parce qu'elle l'avait ensorcelé ! Là était la réponse. Elle avait réussi, au cours du rêve, à le convaincre qu'il était loin d'être une créature nuisible et qu'il méritait d'être heureux.

Et il avait gobé ce mensonge. Il s'était montré crédule, stupide. Il avait accordé sa confiance.

La confiance était une arme dont les autres se servaient pour la tourner contre lui.

— Je ne veux pas que tu meures, Zarek.

Des larmes roulaient sur les joues qu'il avait tant aimé embrasser. Le froid les changeait en cristaux avant qu'elles n'atteignent le menton.

— Tu ne veux pas que je meure, princesse ? Moi, ça m'est égal. Je ne souhaite même que ça : mourir.

— Alors, pourquoi t'es-tu battu contre Thanatos ?

— Par habitude. Je suis un guerrier.

L'espace d'un instant, la jeune femme resta silencieuse, puis, prenant totalement Zarek au dépourvu, elle éclata de rire.

Désorienté, il écouta la cascade de sons cristallins jusqu'à ce qu'elle se tarisse, puis demanda :

— Pourquoi ris-tu ?

— Parce que tu n'arrives pas à être autre chose, n'est-ce pas ?

— Autre chose que quoi ?

— Qu'un idiot. Un grand idiot.

Le rire reprit, montant crescendo. Elle se moquait de lui ! Elle se payait sa tête ! Jamais personne ne s'était moqué de lui depuis sa mort ! Il était devenu un Chasseur, craint, méprisé, critiqué, mais pas un sujet de raillerie et... Bon sang, mais que faisait-elle maintenant ? Voilà qu'elle se pressait contre lui, l'enlaçait...

À sa grande consternation, son corps le trahit. Cette étreinte ranimait trop de bouleversants et délicieux souvenirs. Personne ne l'avait jamais ému au point d'anéantir ainsi sa volonté. Ses bras ne lui obéissaient pas. Ils vivaient leur propre vie, se serrant autour du buste de la jeune femme, tandis que sa tête se penchait vers ses cheveux d'or, que ses lèvres les effleurait...

— Je suis si heureuse qu'Acheron m'aït envoyée à toi...

— Pourquoi ?

— Parce que je... je tiens beaucoup à toi et que je crois que n'importe qui d'autre t'aurait déjà déclaré coupable et fait exécuter.

Elle tenait à lui ? Cette déclaration accrut sa méfiance.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, que je meure ? Tu es entrée dans mes pensées les plus intimes. Tu n'en as donc conçu ni frayeur ni dégoût ?

— Du dégoût, non, de la frayeur, si. Mais j'ai aussi vu la bonté qui est en toi.

— Et le village que je t'ai montré ? Celui que j'ai anéanti ? Tu n'y as pas vu l'œuvre d'un monstre ?

— C'est curieux, mais les images manquaient de netteté, de cohérence. Elles ne m'ont pas fait songer à des souvenirs. Il s'agissait d'autre chose. De quoi, je l'ignore. Je pense qu'il s'est passé des événements que tu ne te rappelles pas.

Il secoua la tête, incrédule : comment pouvait-elle avoir foi en lui en dépit de ce que sa mémoire lui avait montré ?

— Tu es vraiment aveugle, n'est-ce pas ?

— Non, Zarek. Je te vois comme jamais personne ne ta vu.

— Princesse, je te garantis que si tu me voyais tel que je suis, tu te cacherais sous tes couvertures comme une enfant effrayée par le noir.

— Si je savais que tu m'attends sous ces couvertures, oui, je m'y cacherais.

La repartie le laissa pantois et sans voix. Elle ne pouvait tout de même pas être sincère ! Elle lui jouait un nouveau tour, le soumettait à un test.

Il s'apprêtait à rétorquer que personne n'avait jamais voulu de lui, pas plus sa famille que les autres Chasseurs, quand il perçut des ondes négatives. Un flot qui pénétra brutalement et douloureusement dans son cerveau.

— Thanatos arrive.

— Oh, grands dieux... En es-tu sûr ?

— Oui.

Il la fit pivoter, puis la poussa vers le scooter. L'aube ne tarderait pas à se lever, piège fatal pour lui mais détail négligeable pour Thanatos, qui ne craignait pas la lumière.

Après avoir installé Astrid sur la selle, il songea qu'il aurait dû l'abandonner là. Il l'aurait fait s'il avait été celui qu'on l'accusait d'être. Or, il ne songeait qu'à la protéger...

Elle l'avait traité d'idiot. Eh bien, elle avait raison, se dit-il en faisant démarrer le scooter.

Alors que l'engin s'élançait à travers la forêt, Astrid procéda à un bref bilan de ses actes : elle n'avait cessé de transgresser les règles qu'un juge devait respecter, voilà la conclusion qui s'imposait. Et pourtant, elle ne regrettait rien. Elle était prête à aller plus loin encore s'il le fallait. Elle sauverait Zarek, quel qu'en soit le prix à payer. Jamais elle ne s'était sentie aussi sûre d'elle. Le Chasseur maudit l'avait transformée en femme forte et déterminée. Il avait besoin d'elle, et peu importait qu'il pensât le contraire. Elle serait là pour lui, prête à affronter toutes les épreuves à ses côtés. Personne ne l'avait jamais aimé ? Elle allait remédier à cela.

Une heure plus tard, Zarek arrêtait le scooter des neiges.

— Où sommes-nous ? demanda Astrid alors qu'il l'a aidait à descendre de l'engin.

— Chez moi.

— L'endroit est-il sûr ?

— Pas du tout. On dirait bien qu'on a fracturé ma porte et fichu un sacré bazar. Et puis...

— Et puis ?

— Il y a eu du grabuge : la neige autour de la cabane est rouge de sang.

Un Chasseur avait perdu la vie ici, il le sentait. L'un de ses semblables, songea Zarek avec tristesse. Ils ne mouraient pas souvent, et le fait que l'un d'eux ait disparu lui faisait mal.

La culpabilité lui serrait le cœur. Ce n'était pas juste. C'était lui qui aurait dû mourir. Un innocent avait été victime de Thanatos à sa place. Pourquoi Acheron avait-il laissé faire cela ? Il aurait pu se manifester ! Où se cachait-il ?

— Viens, Astrid, dit Zarek en commençant à s'éloigner du scooter.

— Attends ! Il faut que tu m'aides : je ne connais pas cet endroit. Guide-moi, s'il te plaît, sinon je vais buter contre quelque chose et tomber.

Ces quelques mots réveillèrent la mémoire de Zarek. Au moment où il s'y attendait le moins, il se rappelait sa propre expérience de la cécité. Certes, il n'avait jamais été totalement aveugle. Il distinguait des ombres mouvantes, mais pas les objets inertes, et il s'écroulait alors sur le sol.

Il fallait qu'il soutienne Astrid. Comme cela le bouleversait, de la prendre par le bras, de la serrer contre lui... Chaque fois qu'il la touchait, son envie d'elle, son besoin d'elle grandissaient.

Il se contenta de lui prendre la main.

— Allez, princesse.

La jeune femme dissimula un sourire. Elle avait remporté une petite victoire. C'était un changement infime, mais il avait cessé de lui donner du « princesse » sur un ton sarcastique. Il commençait à s'apprivoiser.

Il amena la jeune femme jusque dans sa cabane et l'adossa au chambranle de la porte.

— Ne bouge pas de là.

Un instant plus tard, le son des pas de Zarek apprit à Astrid qu'il se déplaçait dans la pièce. Elle croisa les mains derrière son dos et fit bouger ses doigts engourdis par le froid. Ce qu'ils

rencontrèrent alors la déconcerta : le mur de bois était sculpté. Elle distinguait des fleurs, des feuillages, des petits personnages sculptés si minutieusement que l'image en était aussi nette dans son esprit que si elle n'avait pas été aveugle. Le bois était doux, poli.

Elle se décalà sur le côté. Le bas-relief continuait. À croire que la totalité du mur était travaillée.

— Qu'est-ce c'est ?

— Un paysage de bord de mer. Une plage.

— Tu as sculpté un paysage de bord de mer dans ton mur ?

— Ouais. Quand je m'ennuie, je taille le bois. En été, celui dont est faite ma maison. En hiver, je sors et je vais chercher des bûches avec lesquelles je fais des objets.

Sasha... Chez elle, il avait réalisé une tête de loup d'une perfection extraordinaire, se rappela soudain Astrid.

Brûlant de curiosité, elle longea le mur et fit tomber quelque chose.

— Et merde, Astrid ! Je t'avais dit de rester tranquille !

— Excuse-moi.

Elle se baissa, chercha à tâtons ce qu'elle avait fait tomber et ramassa plusieurs figurines. Des animaux, découvrit-elle avec ses doigts. Toujours accroupie, elle tendit la main et se rendit compte qu'il y avait des dizaines de statuettes amoncelées dans un coin.

— Tu... tu as sculpté tout ça ?

Comme il ne répondait pas, elle insista :

— Zarek ? Parle-moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Oui, j'ai fait ces trucs. Trois ou quatre chaque nuit. Et alors ?

— Ils sont tous là ?

— Non. Il m'arrive d'en donner, et aussi d'en brûler quand mon feu ne prend pas assez vite ou que les générateurs sont en panne.

— Ils ont une signification particulière ?

— Aucune. Ce sont des conneries.

— Des conn... Grands dieux ! Comment peux-tu les mépriser ainsi ?

— Je méprise tout. Je me fous de tout.

Dans le passé, peut-être, corrigea-t-il en lui-même. Un passé récent. Parce que depuis qu'Astrid était entrée dans sa vie, son indifférence avait été dissipée comme un nuage par le vent. La voir agenouillée dans sa maison, en train d'examiner les figurines qu'il avait sculptées, le bouleversait. Elle lui avait menti, l'avait dupé, et pourtant, il ne lui venait pas à l'esprit de lui faire payer sa déloyauté. Pas même de la lui reprocher. Dès qu'il posait les yeux sur elle, il fondait, n'éprouvait plus que de l'indulgence et... de l'amour.

Cette faiblesse nouvelle qui l'habitait, il la haïssait.

— Je te répète, princesse, que je me fous de tout.

Elle se leva, s'approcha de lui à petits pas prudents, puis prit son visage en coupe entre ses mains.

— Ce mensonge, à qui veux-tu le faire gober ? À toi ou à moi ?

— D'où sors-tu que c'est un mensonge ?

— Je le sais. Un homme indifférent à tout ne se serait pas soucié de me sauver. Je vois en toi, prince charmant.

— Tu es aveugle.

— Pas autant que toi.

Il ouvrit la bouche pour répliquer sèchement, mais elle la lui ferma d'un baiser. Sa langue s'insinua entre ses lèvres, et elle l'embrassa avec tant de passion qu'il crut défaillir. Ainsi, il n'y avait pas que le rêve... Dans la réalité aussi, Astrid voulait de lui.

Son instinct de mâle le poussait à la jeter sur le sol et à la prendre là, bestialement, rapidement. Mais il se souvenait du rêve. Il l'avait aimée comme un humain, s'était livré à des préliminaires ensorcelants, avait pris son temps, attentif au plaisir d'Astrid, le faisant passer avant le sien. Il n'avait pas été question de copulation expéditive mais d'acte d'amour, et ce des heures durant.

Il regarda le sol de bois poussiéreux, tenté d'y coucher la jeune femme. Les gestes d'Astrid ne prêtaient pas à confusion. Elle le désirait et le lui faisait savoir. Elle avait glissé les mains sous son pull, après avoir ouvert sa parka. Elle lui caressait le dos, le griffant doucement par instants. Et voilà qu'elle passait les doigts sous la ceinture de son pantalon...

Les merveilleux moments vécus sur la plage pouvaient se répéter, et cette fois, il ne s'agirait pas d'un rêve.

Il souleva Astrid dans ses bras et la porta jusqu'à son lit. Sa princesse n'aurait su souffrir d'être aimée sur le sol. Mais son lit n'était qu'un misérable matelas... Heureusement, il y avait les fourrures.

Après avoir étendu la jeune femme sur les peaux douces et tièdes, il la déshabilla et constata avec exaltation qu'elle n'avait plus froid, au contraire : sa peau était brûlante. Et c'était lui qui avait fait naître cette chaleur. Quelle merveilleuse découverte ! Il était capable d'enflammer une femme de désir. La plus belle d'entre toutes, de surcroît. Et la seule qui avait su l'amener à se comporter en être humain.

Prestement, il se défit de ses propres vêtements, puis se colla contre Astrid et la fit pivoter sur le côté. L'image de deux statues complémentaires qu'il aurait pu sculpter lui vint à l'esprit, les pleins de l'une s'accordant à la perfection aux déliés de l'autre. Les hanches rondes d'Astrid s'emboîtaient dans son ventre, son dos souple se nichait contre son torse.

Il se mit à la caresser, titillant du bout du doigt la pointe de ses seins tout en l'embrassant dans le cou. Puis il passa sa paume sur son ventre lisse, joua un peu avec son nombril délicat... Lorsqu'il effleura sa toison dorée, il frémit, et elle poussa un petit gémississement. Son sexe dressé pressé contre les reins de la jeune femme, il osa faire descendre sa main un peu plus bas et pousser la porte du paradis du bout de deux doigts. La peau de cet antre secret était humide, un parfum sucré et étourdissant s'en échappait. Lorsqu'il se rendit compte qu'Astrid écartait les jambes, il enfonça ses doigts plus profondément, tout en stimulant cette minuscule excroissance qu'avaient les femmes et grâce à laquelle elles éprouvaient un plaisir infini... Jamais ses amantes précédentes n'avaient eu droit à tant d'égards. Cela lui était bien égal, ce qu'elles ressentaient. Il les pénétrait sans s'être préoccupé de leur bien-être. Après tout, il les payait.

Mais avec Astrid, il voulait donner avant de recevoir. Il continua donc à faire bouger ses doigts... jusqu'au moment où il se pétrifia : au bout de son majeur, il sentait un obstacle.

Noms de dieux ! Elle était vierge !

Il s'assit, le souffle coupé.

— Astrid ! Tu es... tu es... Comment est-ce possible ?

— C'est ainsi, fit-elle avec un petit rire.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Tu serais parti en courant.

— Mais sur la plage...

— Sur la plage, ce n'était qu'un rêve.

Elle n'avait appartenu à aucun homme. Il ne tenait qu'à lui de la faire sienne, de la marquer de son empreinte à jamais et...

Un soupçon lui traversa soudain l'esprit, laissant dans son sillage une traînée aussi destructrice que de l'acide.

— Avec combien d'hommes as-tu fait l'amour en rêve ?

Elle s'assit à son tour et cria :

— Tu n'es qu'un salaud ! Si je savais où est exactement ton visage, je te giflerais !

Elle pivota sur elle-même, posa les pieds par terre et chercha ses vêtements. Puis elle se rhabilla – avec peine, parce que ses mains tremblaient. Il l'entendait marmonner, mais ne parvenait pas à saisir le sens de ses mots. C'était sans doute mieux ainsi : ce ne devait pas être un chapelet de louanges à l'intention de Zarek le Grec.

Il avait honte de lui. Si elle réagissait aussi violemment, c'était parce qu'il l'avait gravement offensée, humiliée. Jamais elle n'avait connu d'homme, pas même en rêve. Il le comprenait maintenant. Elle lui avait fait don de son corps au cours d'un songe idyllique et s'apprêtait à transformer l'illusion en réalité. Et lui, monstrueux goujat, minable jaloux, il venait de tout gâcher, de lui faire mal.

Mais pourquoi lui offrait-elle ce qu'elle n'avait donné à aucun homme ? Il ne comprenait pas. Une étoile ne pouvait aimer un crapaud.

— Astrid, qu'est-ce qui te pousse vers moi ? demanda-t-il humblement.

Avant de répondre, elle acheva de remonter la fermeture Éclair de son jean.

— Je n'en ai aucune idée, Zarek. Tu es grossier, brutal, détestable ! Tu ne respectes personne, et surtout pas toi-même.

Tu es incapable de concevoir que l'on puisse être heureux. Ton pessimisme pousserait n'importe qui à la dépression ! Et en plus...

Astrid s'interrompit brutalement. Elle venait de prendre conscience du ton de Zarek lorsqu'il l'avait interrogée. Ce n'était pas un ton qui appelait des invectives. Il était gentil, pas accusateur.

Sa question méritait donc une réponse très sincère.

— Tu veux la vérité ? Je te désire parce que tu es réconfortant, parce qu'il y a quelque chose en toi qui me bouleverse, dans ma tête et dans mon corps. Et parce que j'éprouve le besoin de te serrer contre moi et de te dire que tout va aller bien, que plus jamais on ne te fera de mal.

— Hé, je ne suis pas un gosse !

Astrid revint vers le lit. Si elle se fiait à sa voix, Zarek y était encore assis.

Elle l'y trouva effectivement et tendit la main, cherchant sa joue. Sans doute l'aida-t-il un peu en déplaçant sa tête, car ses doigts se posèrent sur le bas de sa joue, là où apparaissait une barbe naissante.

— Non, tu n'es pas un enfant. Et tu n'en as, hélas, jamais été un. Les enfants sont des êtres que l'on protège, dont on se soucie. Toi, quand tu pleurais, tu n'avais personne pour te consoler, pour t'apaiser. Personne pour te raconter de jolies histoires ou te faire rire lorsque tu étais triste.

Sa vie n'avait été qu'une interminable tragédie, songea Astrid. Quelle injustice de la part du destin d'avoir frappé cet être dès la naissance d'un sceau de malheur éternel ! Tout ce qu'un enfant était en droit d'attendre, il en avait été privé. Devenu adolescent puis adulte, il n'avait eu ni parents aimants ni amis.

Durant toute son existence, la notion d'amour n'avait été qu'une abstraction.

Luttant contre l'émotion qui lui faisait monter les larmes aux yeux, Astrid se rallongea sur le lit et se nicha dans les bras de Zarek.

— Fais-moi l'amour. Je n'ai pas le pouvoir d'effacer le passé, mais je peux t'apporter du bonheur maintenant. Je veux que

mon corps t'appartienne, même si ce n'est que temporaire, que le temps de quelques soupirs.

Lentement, Zarek sortit de son immobilité. Il reprit ses caresses là où il les avait interrompues un moment auparavant et ne s'arrêta plus. Il fit taire ses scrupules lorsqu'il sentit la barrière ténue de l'hymen sous ses doigts et ne modéra pas son élan quand son sexe la heurta. Il fit sienne cette femme et fit d'elle une femme, dans un grand cri, dans des larmes de joie, dans une allégresse qui suscita cette pensée dans son esprit : il était l'homme le plus heureux du monde.

— Nous devrions nous rhabiller, prince charmant. Je mettrai ma main au feu que Thanatos va venir ici.

Zarek acquiesça d'un hochement de tête, puis se leva. Un coup d'œil au drap lui donna la nausée. Bons dieux, qu'avait-il fait ? Maudit Grec... Il avait défloré la plus pure des femmes. La tache de sang en témoignait. Comment avait-il osé ? Il n'était qu'un répugnant personnage, un monstre et... Comme cette main sur son épaule était douce ! Et cette voix qui murmurait à son oreille...

— Zarek ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non. Ça va.

Foutaises. Ça n'allait pas du tout. Pourquoi Astrid était-elle aussi bonne avec lui ? Il ne le méritait pas. Tout ce qu'il pouvait attendre des autres, c'était du mépris. Elle ne s'en rendait donc pas compte ? Apparemment pas, puisqu'elle le cajolait, l'embrassait, lui mordillait l'oreille.

— Je n'ai aucun regret, tu sais, Zarek. Et j'espère bien qu'il en va de même pour toi.

— Comment pourrais-je regretter la plus belle nuit de ma vie ? demanda-t-il avec amertume. Ce n'est pas parce que Thanatos me traque et qu'Artemis veut ma mort que je vais me mettre à pleurer sur mon sort, n'est-ce pas ?

Il simulait une légèreté et un optimisme qu'il était à mille lieues de ressentir, mais Astrid se laissa berner.

— Effectivement, le tableau est sombre, admit-elle en riant. D'aucuns diraient qu'il n'y a guère d'espoir.

— Il n'y en a jamais eu. D'ailleurs, « espoir » est un mot dont le sens m'échappe. L'espoir n'existe que pour les gens qui ont le choix.

— Et toi, tu n'en as pas ?

— De choix ?

— Oui.

— Je suis un esclave, Astrid. Je n'ai jamais connu l'espoir. Ma connaissance du sujet est uniquement livresque.

— Tu as plié sous le joug du malheur. Tu ne t'es pas révolté.

À quoi bon lui expliquer que s'il s'était insurgé, cela lui aurait valu des coups qui l'auraient laissé plus estropié encore ? Une fois Chasseur, en revanche, il avait appris à se battre. Il était devenu un guerrier, un soldat professionnel.

— Tu penses que Sasha va bien ?

Le brusque changement de sujet le déconcerta quelques instants.

— Oui, j'en suis sûr, répondit-il. Sundown sait s'y prendre, avec les animaux. Même avec les loups-garous.

— Tu changes, Zarek, dit Astrid en souriant. Hier encore, tu m'aurais répondu que, selon toute probabilité, Sasha gisait mort dans un fossé, où il avait agonisé des heures durant. Tu as appris à prodiguer du réconfort.

Impossible de le nier, songea Zarek, Astrid exerçait une influence positive sur lui. Non qu'elle le changeât, comme elle le disait, mais elle extirpait des ténèbres dans lesquelles il était enfoui le côté lumineux de sa personnalité.

Et cela l'effrayait : il se mettait à ressentir des émotions et ne savait comment les gérer.

Astrid attendait tant de lui... Elle attendait trop. Pourquoi tenait-elle à faire de lui un être aimable ? Mystère. Mais le fait était là : il avait à cœur de la satisfaire. Pour elle, il deviendrait bon et estimable. Humain, conclut-il en décrochant des vêtements de sa penderie – une simple tringle entre deux étagères. Une parka sans trous de balles dans le dos ne serait pas superflue.

Celle qu'il enfila était usagée. Il donna la neuve, celle qu'il avait achetée peu de temps auparavant à Fairbanks, à Astrid.

— Voilà pour toi, dit-il, tout en l'aider à mettre la parka.

Il remonta la fermeture Éclair. La jeune femme tendit les bras, montrant les manches qui descendaient bien au-delà de ses mains.

— Ça te chauffera. Tu vas quand même mettre des gants, ainsi qu'un bonnet.

— Mais j'ai une veste !

— Pas assez chaude.

— Nous sortons donc ?

— Oui.

— L'aube va se lever, Zarek.

— Oui.

— Alors ?

— Alors, tu verras. Enfin, façon de parler.

À son tour, il mit des gants, très épais, en cuir fourré. Non pour se protéger du froid, mais de la chaleur : il attrapa à deux mains le poêle en fonte et le déplaça, révélant une trappe dans le sol. Il l'ouvrit et aida Astrid à descendre les quelques marches d'un escalier en bois, puis la suivit. Une fois en bas, il se servit de son pouvoir télékinésique pour remettre le poêle en place.

La trappe était de nouveau invisible.

— Où sommes-nous ?

— Dans les tunnels qui se trouvent sous ma cabane.

Il alluma sa torche, et un puissant rayon lumineux perça les ténèbres. Il faisait plus sombre que dans une tombe, là-dedans, mais au moins, ils y seraient en sécurité. Pour un temps, du moins. Thanatos ignorait l'existence de ces souterrains. S'il arrivait à la cabane en plein jour, il en serait pour ses frais. Le Chasseur qu'il croirait trouver endormi manquerait à l'appel.

— Ne me dis pas que tu as creusé ces tunnels, Zarek.

— Si. Ils sont mon refuge le plus sûr. Après avoir achevé la construction de ma cabane, j'ai commencé à creuser en dessous. Je me disais que cela me donnerait un peu plus d'espace en été, quand les journées sont les plus longues, et que la température devait y être constante. C'est le cas : il fait moins chaud ici en été et moins froid en hiver que dans la cabane. Et puis, je voyais ces tunnels comme ma protection ultime contre une attaque. Je craignais qu'Acheron ne vienne me tuer. Il me fallait donc une possibilité d'évasion.

— Mais la terre est gelée, la plupart du temps. Comment as-tu réussi à percer ces galeries ?

— Je suis plus fort qu'un humain, ne l'oublie pas, et j'ai eu tout mon temps : neuf cents ans. Je reconnaissais que c'était un travail dément, une œuvre de paranoïaque obsédé par sa sécurité, mais à force de vivre seul dans des conditions aussi rudes, je suis devenu passablement cinglé.

Il guida Astrid le long d'un couloir qui débouchait sur une petite salle. C'était là qu'il stockait ses armes.

— Nous allons rester ici jusqu'à ce soir, Zarek ?

— J'ai bien peur que oui. Le soleil n'est pas mon ami.

Il prit autant d'armes qu'il pouvait en porter, puis conduisit Astrid au bout d'une autre galerie. Dans la voûte se trouvait une trappe qui s'ouvrait en pleine forêt. S'échapper par là à la tombée de la nuit était la meilleure solution.

— Maintenant, nous allons faire notre lit et dormir, annonça-t-il en étendant sa parka sur le sol.

Astrid s'allongea. Il rabattit les bords de la parka sur elle.

La jeune femme comprit qu'il allait s'assoupir à même la terre. Tant de générosité la toucha profondément. Toutefois, elle ne remercia pas Zarek. Il se serait hérisssé comme un porc-épic. Il n'aimait guère qu'elle relève ses bonnes actions, elle l'avait remarqué. Il devait avoir l'impression qu'elle jouait les institutrices notant un élève.

Elle garda donc le silence et attendit, se demandant ce qu'il préparait. Car il organisait leur fuite, elle s'en doutait bien. Sinon, il serait venu se pelotonner contre elle.

Elle l'entendit fouiller dans sa poche, puis perçut un déclic : il allait se servir du téléphone cellulaire que Spawn lui avait donné. Mais auparavant, il gravit l'escalier qui menait à la trappe, qu'il entrouvrit afin de pouvoir capter le réseau satellitaire.

Il faisait encore nuit, mais le ciel pâlissait déjà. Il devait se hâter. Le numéro d'Acheron était enregistré dans le répertoire de Spawn. Zarek appuya sur la touche « connexion », puis attendit en frappant du pied sur la marche.

— Merde, Ach, décroche ! grommela Zarek. Pourquoi ne décroches-tu pas ?

Astrid connaissait la réponse. Selon la volonté d'Artemis, Acheron était injoignable.

Mais Artemis n'avait pas à s'arroger le droit de tout contrôler...

Astrid se concentra, mobilisant ses maigres pouvoirs pour faire aboutir l'appel.

La sonnerie du téléphone réveilla Acheron en sursaut. Mû par l'habitude, il tendit la main vers son sac de voyage, puis se rappela qu'Artemis lui avait interdit de décrocher tant qu'il se trouverait dans son temple.

Il écouta donc sans bouger le signal sonore, jusqu'au moment où il s'interrogea : comment se faisait-il que son téléphone sonne ? Artemis n'avait-elle pas coupé la liaison ? En principe, si. Donc, si la ligne fonctionnait, c'était parce que Astrid l'avait réactivée. Et c'était elle qui appelait.

Si Artemis le surprenait en train de discuter avec Astrid, celle-ci aurait de gros problèmes avec la déesse.

La main qu'Acheron approchait de l'appareil resta suspendue en l'air. Faute de réponse, Astrid finirait par laisser un message...

Une voix s'éleva soudain du portable. Acheron fit un bond : ce n'était pas Astrid qui parlait, mais Zarek !

— Merde, Acheron, décroche ! Où es-tu ? J'ai... j'ai besoin de ton aide.

Le chef sentit son ventre se nouer. Jamais il n'aurait cru qu'un jour, le Grec l'appellerait au secours. Pour qu'il en soit réduit à le faire, il fallait que la situation soit désespérée.

— Acheron, poursuivit Zarek, je suis un homme mort et je m'en fous. Le problème, c'est que je ne suis pas seul. Je ne sais pas si tu es au courant, mais il y a une jeune femme avec moi. Elle s'appelle Astrid et elle dit être l'une des filles de Themis. Ce qui est grave, c'est que Thanatos me poursuit et qu'il a déjà buté un Chasseur. Je suis sûr que s'il met la main sur Astrid, il la tuera aussi. Ach, il faut que tu viennes pour veiller sur elle pendant que je combattrai Thanatos. Si tu ne veux pas faire ça pour moi, fais-le pour elle. Elle ne mérite pas de mourir pour m'avoir aidé.

Acheron resta pétrifié. La colère et le chagrin montaient en lui. Artemis l'avait trahi ! Elle avait foulé sa promesse aux pieds, envoyé Thanatos exécuter Zarek. Que représentait une vie pour elle ? Rien. Surtout pas celle du Grec. Mais pour Acheron, elle était précieuse. Il tenait à ce fichu rebelle mal embouché de Zarek.

— Je suis chez moi, à la cabane, continua Zarek. Je me sers du téléphone de Spawn. Rappelle-moi, Ach. Il faut qu'on se barre d'ici le plus tôt possible, Astrid et moi.

Acheron quitta son lit, claqua des doigts, et ses vêtements se mirent en place sur lui. Un autre claquement de doigts alors qu'il traversait la chambre, et la porte à double battant s'ouvrit en grand devant lui.

Artemis était assise sur son trône. Apollon, son frère jumeau, se tenait devant elle. Tous deux sursautèrent en voyant Acheron.

Pris sur le fait, songea Acheron, qui sentit sa colère redoubler. Ces deux-là complotaient quelque chose de louche, c'était évident.

Apollon se rua sur Acheron pour lui barrer le passage, mais le chef des Chasseurs l'expédia d'une pichenette sur le sol carrelé de marbre.

— Tire-toi, mon gars. Je ne suis pas d'humeur à rigoler avec toi.

Il atteignait la sortie quand Artemis s'interposa.

— Où vas-tu ?

— Je m'en vais.

— Tu ne peux pas, Acheron !

— Dégage avant que je te fasse mal.

— Tu as juré que tu resterais avec moi pendant deux semaines ! Si tu quittes l'Olympe, tu mourras. Tu ne peux pas revenir sur ta parole, tu le sais bien.

Bon sang, elle avait raison. Comment avait-il pu oublier ce détail ? Renier une promesse ne posait aucun problème à un dieu, mais pour un Chasseur, cela revenait à signer sa condamnation à mort.

— Que fait-il ici ? demanda Apollon à sa soeur. Je croyais qu'il ne devait plus jamais remettre les pieds sur l'Olympe !

— La ferme ! lui crièrent Artemis et Acheron dans un parfait ensemble.

Puis le chef des Chasseurs s'adressa à la déesse :

— Pourquoi m'as-tu menti à propos de Thanatos ? Tu m'avais dit qu'il avait été remis sous clé.

— Je ne t'ai pas menti.

— Ah, bon ? Et que fait-il en Alaska, alors ? Il y a tué un de mes Chasseurs !

— Zarek ?

— Efface donc cette expression d'espoir que je vois sur ta figure, Artie. Zarek est en vie. C'est un autre Chasseur qui est mort.

— Oh... Qui ça ?

— Comment le saurais-je ? Je suis coincé ici avec toi !

Artemis tiqua. Acheron s'estimait... coincé ? Alors qu'elle lui offrait tous les délices du paradis ?

— Merci pour le compliment ! Quant à Thanatos, dès que j'ai su que Dionysos l'avait libéré, j'ai ordonné qu'on le réincarcère. Les Oracles devaient s'en charger, et je n'avais aucune raison de les soupçonner de désobéissance.

— Si ce ne sont pas les Oracles qui l'ont relâché dans la nature, alors qui ?

D'un seul mouvement, Acheron et Artemis se tournèrent vers Apollon, qui poussa aussitôt les hauts cris.

— Ce n'est pas moi ! Je ne sais même pas où est enfermée cette créature !

— J'espère pour toi que tu ne mens pas, gronda Acheron.

— Oh, toi, tu ne me fais pas peur. Je t'ai tué une fois, je peux recommencer !

Un sourire inquiétant se dessina sur les lèvres d'Acheron.

— Essaie donc, je t'en prie.

Artemis tendit le bras entre les deux hommes.

— Arrêtez. Et toi, Apollon, va-t'en.

— Moi ? Et pourquoi pas lui ?

— Occupe-toi de tes affaires, frangin.

— Pff... Je n'arrive pas à comprendre ce qui te pousse à recevoir quelqu'un comme lui dans ton temple.

Amusé, Acheron vit les joues de la déesse s'empourprer. Depuis une éternité, la relation qu'Artemis entretenait avec le chef des Chasseurs alimentait les ragots parmi les dieux de l'Olympe. Jamais Artemis n'avait avoué qu'ils étaient amants, mais les cancans allaient bon train, bien qu'en public, elle fit en sorte de n'avoir aucun geste familier envers Acheron. C'était à peine si elle lui accordait un regard. Onze mille ans après le début de leur liaison, Artemis en avait encore honte.

Pourtant, elle continuait à le garder prisonnier dans sa cage dorée. Et il devait se plier à son désir, il n'avait pas le choix. Mais s'il trouvait un jour le moyen de se libérer de son joug, il s'en irait sans se retourner et ne reviendrait plus jamais partager sa couche. Elle le savait aussi bien que lui.

— *Tsoulus* !

Ce minable d'Apollon l'insultait en grec ancien ! Durant sa vie d'humain, Acheron s'était souvent fait traiter de *tsoulus*, l'équivalent d'idiot. Il avait alors réagi au quart de tour, rendant insulte pour insulte et jouant des poings s'il le fallait. Une fois devenu Chasseur, plus personne ne l'avait jamais injurié.

Artemis attrapa son frère par l'oreille et le tira jusqu'à la porte.

— Au revoir ! lui lança-t-elle.

Quand il eut disparu, elle se tourna vers Acheron, qui n'avait pas bougé. L'insulte lancée par Apollon trottait encore dans sa tête comme un insecte venimeux.

— Il est bête, Ach.

Indéniablement. Bête... et insupportable.

— Simi, prends forme humaine !

La tête du dragon sortit de la manche d'Acheron.

— Oui, akri ?

— Va protéger Zarek et Astrid.

— Non ! s'exclama Artemis. Cette chose va révéler la vérité à Zarek !

— Qu'elle le fasse. Il est temps qu'il sache tout.

— Qu'il sache quoi ? Ce que tu es vraiment ?

Une vague de fureur submergea Acheron. Lorsqu'il regarda Artemis, il la vit à travers un voile écarlate. Elle recula prudemment.

— C'est la vérité à propos de toi que je lui cachais, Artie, lâcha Acheron entre ses dents.

— Vraiment ? N'est-ce pas plutôt les souvenirs de cette fameuse nuit où tu as eu peur de ce qu'il penserait de toi ?

La vague de colère s'amplifia. Acheron leva la main pour faire comprendre à la déesse qu'elle devait se taire. Si elle continuait, il ne répondait plus de rien. Il ne serait plus maître de ses pouvoirs.

— Simi, ne parle pas à Zarek, mais assure-toi que Thanatos ne le tue pas et qu'il ne touche pas non plus à Astrid.

— Dis-lui de ne pas tuer Thanatos.

— D'accord. Simi, ne tue pas Thanatos non plus. Vas-y, maintenant.

— OK, akri, je les protégerai tous, dit Simi avant de s'évaporer.

— Je ne comprends pas que tu laisses cette chose livrée à elle-même, Ach. À elle seule, elle est pire que Zarek et Thanatos réunis.

— Je n'ai pas le choix. As-tu songé à ce qui se passerait si Astrid mourait ? À ton avis, comment ses sœurs et sa mère réagiraient-elles ?

— Astrid ne peut mourir que si elles le veulent.

— C'est faux et tu le sais. Si jamais Thanatos liquide la petite chérie de Themis, je te garantis que ta chère collègue de la justice aura ta tête.

— Je vais parler aux Oracles et...

— Fais donc ça. Et à ta place, Artie, par prudence, j'irais chercher Thanatos et je le ramènerais ici.

— Oublierais-tu qui je suis ? Je ne peux pas m'abaisser à des tâches aussi viles. Aller récupérer un fou qui gambade en Alaska est le travail d'un inférieur, pas d'une déesse !

Acheron se rapprocha de la déesse jusqu'à ce qu'il soit assez près pour la toucher. Le peu d'air qui circulait entre eux charriaît des ondes de colère menaçantes.

— Parfois, nous devons tous exécuter des tâches qui nous semblent indignes de nous, Artie.

— Tu te vends pour trois sous, mon ami. Ce n'est pas une raison pour que je t'imité.

La cruauté de la réflexion blessa Acheron. Mais il ne rétorqua pas, ne fit pas un geste. Il savait se contenir – et Artemis n'avait pas idée de la chance qu'elle avait.

— Si j'étais toi, Artie, déclara-t-il en détachant soigneusement chaque syllabe, je prierais pour qu'on ne m'inflige jamais le châtiment que je mérite. Si Thanatos tue Astrid, même moi, je ne serai pas en mesure de te sauver. Réfléchis bien à ça, ma belle déesse.

12

Zarek remit le téléphone dans sa poche, puis regarda Astrid. Elle dormait. Lui aussi avait besoin de repos, mais il se savait incapable de trouver le sommeil.

Il referma la trappe et redescendit auprès de la jeune femme.

Des souvenirs l'assaillirent brusquement.

Il se revit déchaîné, animé d'une fureur meurtrière, face au village en flammes. Il avait tué ceux qu'il était censé protéger.

Il les avait tués...

Vraiment ? Qu'avait dit Acheron, à La Nouvelle-Orléans ? Pourquoi ne parvenait-il pas à se le rappeler ? Ni ses paroles, ni ce qui s'était passé. Quant à son village... Un élément manquait, dans sa mémoire. Un élément fondamental. Tout ce qui lui revenait lui faisait l'effet d'un puzzle en désordre. Réussirait-il jamais à en assembler les pièces ?

Il se mit à faire les cent pas dans la galerie, en s'efforçant de stimuler ses souvenirs. En vain. Les heures s'écoulèrent avec une lenteur désespérante. Tout en réfléchissant, il restait aux aguets, attentif aux signes annonciateurs de l'arrivée de Thanatos.

Aux environs de midi, épuisé, il s'allongea à côté d'Astrid, la prit dans ses bras, enfouit son visage dans sa chevelure odorante et s'enivra de son parfum.

Peut-être la jeune femme allait-elle l'entraîner dans un rêve délicieux...

— Zarek se trouvait dans la cour de la maison de Gaius Magnus.

Il fut violemment projeté contre le poteau, puis ligoté. On lui arracha sa tunique. Il entendit claquer le fouet qui allait fendre la chair de son dos. Il était nu, à la merci de ses

bourreaux, et il avait onze ans. Devant lui se tenaient ses frères Marius et Marcus, une expression de profond ennui sur les traits. Son père lissait la lanière du fouet avec de l'huile.

Il allait souffrir atrocement, il le savait. Son père frappait toujours fort.

— Ça m'est égal, le nombre de coups qu'il va recevoir, père, dit Marius. Ça ne me fera pas regretter pour autant d'avoir insulté Maximilius. D'ailleurs, s'il répète ses mensonges, je recommencerais.

— Si je te dis que ce petit esclave est ton frère, cela changera-t-il quelque chose à ton attitude ?

Les deux garçons éclatèrent de rire de concert.

— Ce déchet, notre frère ? Il n'y a pas une goutte de sang romain en lui !

Le père enfonça la main dans la tignasse crasseuse de Zarek et lui releva la tête.

— Êtes-vous sûrs qu'il n'y a pas un air de famille ?

Les rires des garçons s'éteignirent brusquement.

Zarek respirait avec peine. Il gardait une immobilité absolue, espérant contre toute logique que cela le rendrait peut-être invisible. De tout temps, il avait connu sa filiation. Les autres esclaves la lui avaient constamment jetée à la figure, tout en crachant dans sa pauvre nourriture. Ils se vengeaient sur lui de leur propre misère.

— Que dis-tu, père ? demanda Marius d'un ton angoissé.

Gaius repoussa Zarek contre le poteau.

— Je dis que cette larve est mon fils. Pourquoi, à ton avis, l'ai-je gardé dans ma maison ? Je l'ai placé dans le quartier des esclaves, d'accord, mais il est quand même chez moi !

— Il n'est pas mon frère ! clama Marius en s'approchant de Zarek.

Celui-ci ferma les yeux. Il avait appris de longue date qu'il ne devait pas regarder ses frères en face, sous peine de subir une effroyable correction.

— Qu'est-ce que tu as à répondre, esclave ? As-tu du sang romain dans les veines ?

Zarek secoua la tête.

— Es-tu mon frère ?

Derechef, il secoua la tête.

— Alors ? Accuserais-tu mon père de mensonge ?

Zarek frémît : il s'était fait piéger. Paniqué, il essaya de se libérer de ses liens, mais ils le maintenaient solidement au poteau. Oh, pourquoi ne pouvait-il s'enfuir ? Ce qui l'attendait l'épouvantait.

— Es-tu mon frère ?

Soudain résigné, il nia de nouveau.

Le fouet claqua. La lanière siffla dans l'air avant de s'abattre sur son dos, encore et encore, entaillant la peau jusqu'à l'os.

Zarek se réveilla tremblant et haletant. Il s'assit et regarda fébrilement autour de lui, cherchant ses frères et son père des yeux. Une main légère se posa sur son épaule.

— Zarek ?

Immédiatement, il se sentit mieux.

— Tu vas bien ?

Les souvenirs continuaient à affluer, l'empêchant de parler.

Marius et Marcus s'étaient déchaînés à partir du jour où Gaius Magnus leur avait révélé la vérité. Avant cela, Zarek avait droit à des plages de tranquillité. Mais lorsque ses demi-frères avaient appris qu'il était le bâtard de Gaius, il n'avait plus eu aucun répit. Leur nom, estimaient Marius et les autres, était frappé du sceau de la honte. Et ils le faisaient payer à Zarek du matin au soir, à la moindre occasion.

Personne ne lui avait jamais dit qu'il était un être digne, qui méritait autre chose que l'opprobre. Jusqu'à aujourd'hui.

Astrid.

Oui, Astrid !

Elle l'attira contre elle, l'enlaça étroitement et lui demanda :

— Raconte-moi.

— À quoi bon ? Ça ne changera rien.

— Si, car je me fais du souci pour toi. Je voudrais trouver un moyen de chasser tes fantômes, t'aider à te délivrer de ta souffrance.

— Il est des souffrances que l'on ne peut effacer.

— Lesquelles ?

Le temps de quelques battements de cœur trop rapides, il hésita. Puis il se décida.

— Sais-tu comment je suis mort ?

— Non, Zarek.

— À quatre pattes, comme une bête. À demander grâce.

Astrid avala sa salive avec peine.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Elle perçut une crispation dans les bras de Zarek. Elle crut un instant qu'il allait se détacher d'elle, mais il n'en fit rien.

— Tu sais déjà que mon père m'a abandonné. Il a payé le marchand d'esclaves pour qu'il m'emmène.

— Oui, je me rappelle. Comment aurais-je pu oublier cette atrocité ?

— Eh bien, je suis resté cinq ans avec cet homme. Tu ne peux pas imaginer de quelle façon il me traitait. Ce qu'il me forçait à nettoyer. Chaque matin au réveil, je maudissais les dieux de m'avoir laissé en vie. M'enfuir était impossible. J'étais trop handicapé physiquement. On m'aurait rattrapé tout de suite et torturé. La mort ne me faisait pas peur mais la torture, si. Et puis, mes tortionnaires étaient arrivés à faire entrer dans mon esprit l'idée que je méritais mon sort. L'espoir m'était donc une notion inconnue. J'étais devenu répugnant. Aucun client ne voulait de moi. Ils me regardaient d'un air dégoûté, horrifié parfois, et se détournaient.

Astrid ne put retenir ses larmes. Elles se mirent à couler sur ses joues, et elle ne fit rien pour les essuyer. Elle releva la tête, chercha à deux mains le front de Zarek et posa les lèvres dessus. Pendant ce temps, il continua de parler, comme jamais il n'avait parlé à personne.

— Un jour, une très belle femme est entrée chez le marchand. Un soldat romain l'escortait. Elle portait un long péplum bleu, ses cheveux étaient noirs et tressés en couronne. Je ne la voyais pas très clairement. J'étais à moitié aveugle, je te l'ai dit. Mais elle était d'une beauté lumineuse que même moi je parvenais à distinguer. Les autres esclaves murmuraient entre eux. Apparemment, la venue de cette femme était un événement.

— Qui était-elle ? s'enquit Astrid, stupéfaite de ressentir de la jalousie.

— Une riche patricienne qui voulait un esclave. Elle s'est approchée de la cellule dans laquelle j'étais en train de nettoyer les pots d'aisance. Je n'ai pas levé les yeux vers elle. Surtout pas. Et je l'ai entendue dire : « Je veux celui-là. » Je pensais qu'elle parlait de quelqu'un d'autre, mais non. Il s'agissait de moi. Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Cette femme savait voir au-delà des apparences.

— Pas du tout. Elle désirait un chien de garde qui l'avertirait de l'arrivée de son mari lorsqu'elle était en compagnie de son amant. Un esclave qui lui serait totalement loyal, parce que reconnaissant qu'elle l'ait arraché à son existence d'épave. De toutes les marchandises qu'on lui avait présentées, j'étais celle qui était la plus pitoyable, donc la plus susceptible de lui vouer une gratitude sans borne. Par la suite, elle n'a cessé de me rappeler ce que je lui devais, en précisant qu'il lui suffisait de prononcer un mot pour que je sois renvoyé en enfer.

— L'a-t-elle prononcé, ce mot ?

— Non. Elle m'a gardé. Et pourtant, en ma présence, son mari était au bord de la nausée. J'étais tellement répugnant... Quand les enfants de la maison me voyaient, ils se mettaient à sangloter, terrorisés. Les servantes me fuyaient comme si j'avais la peste...

— Combien de temps es-tu resté à son service ?

— Six ans. Ainsi qu'elle l'avait prévu, j'étais d'une loyauté absolue envers elle. J'aurais fait n'importe quoi pour elle.

— Elle était gentille avec toi ?

— Pas spécialement. Elle se refusait à poser les yeux sur moi, comme les autres. Elle me gardait enfermé dans une petite cellule et ne m'en sortait que lorsque son amant était là. Je devais rester à la grille et guetter le retour de son mari : Dès que j'entendais les gardes le saluer, je courais à la porte de la chambre de ma maîtresse pour l'avertir.

— Est-ce pour cela que tu es mort ? Parce que le maître a compris quelle était ta fonction ?

— Non. Mais un jour, je suis allé à sa chambre parce que quelque chose n'allait pas. Je l'avais entendue pleurer et crier.

Je me suis arrêté sur le pas de la porte. Elle criait toujours de douleur. Elle suppliait son amant de cesser de lui faire mal. Je suis entré, ce que je ne faisais jamais. Pas question que je souille le seuil en le franchissant. Je n'ai pas songé à cette interdiction. Je me suis précipité sur l'amant qui la battait et j'ai essayé de l'arrêter. Il s'est retourné contre moi, puis il a entendu approcher le mari. La femme la entendu aussi. Elle ma enjoint de partir, ce que j'ai fait. J'étais blessé. L'amant n'y était pas allé de main morte. Il m'aurait tué si Carla ne lui avait crié de fuir parce que son mari serait là d'un instant à l'autre. Je me suis réfugié dans ma cellule et rencogné dans un angle comme un animal à l'agonie. La porte s'est soudain ouverte à la volée, et le mari de Carla, Theodosius, est entré. Il me fixait avec des yeux brûlants de fureur. J'ai d'abord cru qu'il était fou de colère parce qu'il avait découvert l'infidélité de sa femme. Pas du tout. Pour se sauver, pour couvrir son adultère et expliquer les marques de coups sur son corps, elle lui avait dit que je l'avais violée. Carla se tenait derrière lui. Moi, naïf, j'étais persuadé qu'elle allait se ravisier, lui expliquer que je ne l'avais pas touchée. Mais non. Elle s'est mise à sangloter comme une pauvre victime et il l'a consolée, en lui jurant que je paierais cher ce que j'avais fait.

Zarek se tut un instant pour contenir son émotion. En pleine détresse, Astrid écoutait sa respiration saccadée.

— Theodosius a appelé ses gardes après m'avoir traité d'immonde chien. J'ai levé les yeux vers ma maîtresse pour l'implorer. Je ne comprenais pas qu'elle agisse ainsi. Je l'avais servie avec tant de dévouement... Je ne parvenais pas à croire qu'elle m'ait livré à son mari pour se protéger. Et pour protéger son amant, qui la brutalisait. Les gardes m'ont emmené. Ils m'ont traîné sur le sol par les cheveux. Je protestais de mon innocence, mais que valaient les dénégations d'un esclave quand la maîtresse l'accusait ? Rien. Mille fois rien. J'ai été néanmoins remis entre les mains d'un juge. Les Romains se comportaient avec une certaine rigueur. Mais évidemment, on m'a déclaré coupable, car personne ne pouvait témoigner en ma faveur. On m'a condamné à la peine de mort, mais auparavant je devais être torturé : il fallait m'extorquer des aveux, sinon la justice aurait été frustrée. Moi qui n'avais jamais approché une

femme, je devais dire que j'avais violé Carlia. Ensuite, on m'a promené en ville afin que tous les citoyens puissent me cracher dessus au passage et m'insulter tout leur soûl. J'étais attaché sur une charrette. Arrivés au forum, les gardes m'ont détaché et fait descendre. Puis ils se sont écartés, me livrant au courroux de la foule. La lapidation était la sentence énoncée par le tribunal. C'est ainsi que je me suis retrouvé à quatre pattes et que l'on m'a brisé le corps à coups de pierres. Je sens encore le choc des cailloux, j'entends craquer mes os, j'ai dans la bouche le goût du sang qui m'étouffait à cause des hémorragies internes...

De nouveau, il observa un silence, puis conclut :

- Voilà. C'est comme ça que je suis mort.
- Oh, Zarek... Je suis tellement, tellement désolée...
- Pas la peine de chercher à me consoler ou à me protéger.
- Je ne vois pas comment je pourrais protéger quelqu'un d'aussi fort et solide que toi.

Il essaya de la repousser, tout en grommelant :

- Je ne suis pas fort.

Elle le retint de ses deux bras noués derrière sa nuque.

— Si, tu l'es. Je ne sais pas comment tu as pu supporter tant de souffrances. Depuis toujours, je me sens seule, mais je n'ai jamais éprouvé ce que toi, tu as ressenti. Le désespoir absolu.

— Je ne suis quand même pas devenu complètement fou, assura Zarek, d'un ton léger dont elle se doutait qu'il cachait une profonde émotion.

- Je sais bien que tu ne l'es pas.

— En revanche, on ne peut pas en dire autant de toi ! Pourquoi n'es-tu pas partie avec Sundown et Sasha ? Tu serais saine et sauve, à l'heure qu'il est.

— Si je t'abandonnais avant d'avoir fini mon évaluation, tu serais exécuté.

- Et alors ?

— Alors ? Je ne veux pas que tu meures, Zarek.

— Tu t'obstines à répéter ça, et je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi.

Parce qu'elle l'aimait...

Mais il lui manquait le courage de l'avouer à haute voix. D'autant qu'il se serait rebiffé, aurait prétendu que l'amour

n'existe pas, en tout cas pas pour lui, que personne ne s'attacherait jamais à lui.

Admettrait-il un jour qu'il s'était trompé ? Comprendrait-il que l'amour qui habitait son cœur de femme lui était tout entier destiné ?

— Que dois-je faire pour que tu me croies ? Réfléchis un peu, Zarek. D'après toi, pourquoi est-ce que je ne veux pas que tu meures, hein ? Donne-moi une bonne explication. Je suis curieuse de l'entendre.

Elle avait laissé sa main sur la joue du Chasseur et perçut la crispation de sa mâchoire.

— Tout ce qui m'intéresse, princesse, c'est de te sortir de tout ça indemne. Ensuite, tu n'auras aucun besoin de moi.

— Si. Je veux rester avec toi.

Zarek cilla, soudain hébété. Jamais il n'avait entendu de mots plus beaux.

Mais il ne comprenait toujours pas ce qui animait Astrid.

— La plupart du temps, je ne me supporte pas moi-même. Comment pourrais-tu désirer ma présence ?

— Oh, bon sang ! Tu parles comme un gosse de trois ans qui demande sans arrêt : « Pourquoi ? » Pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi les chiens ont-ils de la fourrure ? Pourquoi les chats n'aboient-ils pas ? C'est exaspérant ! Les choses sont ce qu'elles sont, point final. Il ne faut pas chercher à tout comprendre. Tu dois accepter la réalité, avec, ses mystères.

— Et si j'en suis incapable ?

— Tu ne cèdes jamais, hein ? Si tu es incapable, alors c'est que tu as des problèmes bien pires que ceux que te crée Thanatos !

Zarek resta muet. Il ne savait que répondre. Comment se comporter ? Montrer son affection, rire, être aimable nécessitait un mode d'emploi qu'il ne possédait pas. On ne le lui avait jamais fourni. Et même s'il l'avait eu, il n'en aurait pas eu l'usage, que ce soit dans sa vie d'humain ou dans son existence de Chasseur.

— Princesse, quel jugement vas-tu rendre ?

— Je demanderai l'acquittement.

Il eut un rire amer.

— J'ai été condamné pour une faute que je n'avais pas commise, et maintenant, je vais être acquitté alors que je suis coupable. Il y a quelque chose qui ne va pas là-dedans.

— Zarek, je...

— Ils n'accepteront pas ton verdict, Astrid. Tu n'es pas impartiale.

— Ils l'accepteront si nous réussissons à leur prouver que tu ne représentes pas un danger pour autrui.

— Mmm. Tu ne sembles pas très sûre d'y parvenir.

Effectivement, elle ne l'était pas. Et elle ne se montrait pas objective en tant que juge, Zarek avait raison.

— J'en ai assez de discuter pour n'arriver à rien, Zarek. Étendons-nous. Il nous faut un peu de repos.

Elle s'allongea. Il lui fit un oreiller de son épaule, et ses cheveux blonds coulèrent sur son bras comme une source d'or liquide.

Il soupira de plaisir. Jamais il n'avait tenu une femme comme celle-ci dans ses bras. Son étoile... qui lui avait fait cadeau de fabuleux rêves. Mais ces rêves, il ne réussissait pas à les transposer dans la réalité : il n'avait aucun avenir à lui offrir. Tout ce qui l'attendait, c'était la mort, infligée par la main de Thanatos.

Et quand bien même il sortirait vainqueur de l'affrontement avec Thanatos, il ne pourrait rester avec Astrid. Elle était une déesse, et lui un ancien esclave. Il n'avait pas davantage sa place dans son monde que dans celui des humains.

Il était seul et le resterait. Et peu importait qu'il meure, pourvu que ce soit après avoir sauvé Astrid de Thanatos.

Astrid ne dormait pas. Elle écoutait la respiration de Zarek, qui était plongé dans un profond sommeil. Il n'avait pas bougé, n'avait pas repoussé sa tête, toujours appuyée sur son bras, alors que la position devait être inconfortable. Une attention délicate. Quel dommage que Sasha ne soit pas là ! Elle aurait tant aimé pouvoir se servir de ses yeux pour admirer la beauté de son ténébreux guerrier.

Mais ce n'était pas son physique qui la retenait, même si c'était cela qui l'avait attirée tout d'abord. Elle aimait tout chez

cet homme : son visage, son corps et, par-dessus tout, ce qu'il y avait dans son cœur. Elle aimait le poète, l'artiste, l'être sensible qui lisait *Le Petit Prince*.

Elle aimait toutes les facettes de sa personnalité. Il pouvait être en colère, sarcastique, moqueur, grossier, cela ne changeait rien à ses sentiments. Elle n'aimait pas seulement des parcelles de cet homme. Elle l'aimait dans son intégralité.

L'amour... C'était donc cela. Un sentiment absolu, doublé de l'impression d'être en totale empathie avec l'autre : elle comprenait ce qui avait fait de Zarek ce qu'il était. Il avait tant souffert qu'il doutait que l'on puisse vivre autrement que sous la menace.

Si Artemis acceptait son verdict, qu'adviendrait-il de lui ? La déesse épargnerait, mais elle refuserait qu'il quitte l'Alaska. Le jugement favorable d'Astrid lui épargnerait la mort, mais ceci mis à part, Zarek se retrouverait au point de départ : exilé dans cette immensité enneigée neuf mois sur douze.

Et elle ? Que deviendrait-elle ? Reprendrait-elle son existence au point où elle l'avait laissée le jour où Artemis et Acheron étaient venus la trouver ? Impossible. Elle ne parvenait même pas à l'envisager.

Ils avaient fait l'amour. En dépit de l'inconfort, du froid, des vêtements lourds, ils s'étaient aimés, à la demande d'Astrid. Tout d'abord, Zarek s'était montré réticent. Mais elle avait vite découvert qu'il ne l'était qu'en paroles. Son corps ne partageait pas ce souhait d'abstinence.

— Zarek, j'adore sentir tes mains sur mon corps, dit Astrid en s'étirant langoureusement.

— Même si tu es une déesse et moi un esclave ?

— Voilà que tu recommences ! Je ne suis pas plus une déesse que toi un esclave !

— Tu nies la...

Il ne poursuivit pas. À quoi bon gâcher ces instants en se disputant ? Sans doute était-ce leur dernier moment de bonheur. Thanatos pouvait arriver n'importe quand. Autant profiter d'Astrid jusqu'à l'ultime minute. Il était tellement heureux ! Jamais il n'aurait cru qu'il se dirait cela un jour.

— Tu sais, ma fleur, j'en suis responsable... Elle n'a même pas d'épines pour se défendre...

— Mais c'est extrait d'un dialogue du Petit Prince ! s'exclama Astrid.

— Oui. Pas à la lettre, mais l'esprit y est.

— Pourquoi aimes-tu tant ce livre ?

— Parce que je veux entendre entendre sonner des cloches quand je regarde le ciel... Parce que je veux rire, mais je ne sais pas comment on fait... Ça aussi, c'est dans *Le Petit Prince*.

La leçon que donnait ce livre était merveilleuse, songea Astrid avec émotion. Elle rappelait aux gens qu'il était bon de se soucier des autres et qu'une fois qu'on avait ouvert son cœur à quelqu'un, on n'était plus jamais vraiment seul. Le simple fait de lever les yeux vers le ciel et d'y voir des étoiles devait apporter du réconfort, même si l'on avait perdu l'être aimé.

— Et si je t'apprenais à rire, Zarek ?

— Tu veux me domestiquer, c'est ça ?

— Oh, je doute d'y parvenir ! Même domestiqué, tu demeurerais incontrôlable. Comme Sasha.

Elle l'entendit glousser doucement et ressentit une immense joie. Ses doigts cherchèrent la bouche de Zarek, suivirent le contour des lèvres...

— Tu souris.

— Oui. Mais pas largement. À cause de mes crocs.

— Je suis sûre que tu es merveilleusement beau, quand tu souris.

Il la reprit contre lui, et elle songea que c'était incroyable qu'elle se sente tellement en sécurité alors que leurs vies étaient en danger.

Comme un signal d'alarme corroborant la réalité de ce danger, elle perçut un grattement au-dessus de la galerie.

— Qu'est-ce que c'est, Zarek ?

Il était déjà debout.

— Quelqu'un est entré dans ma cabane.

— Oh, non... Tu crois que c'est Thanatos ?

— Évidemment.

Terrifiée, elle s'immobilisa et tendit l'oreille, à l'affût des bruits au-dessus d'eux.

Pendant ce temps, Zarek sortit une grenade de son sac, puis la remit en place. Il pouvait bloquer les trappes en faisant exploser des grenades, mais ensuite, Astrid et lui seraient coincés dans le souterrain. Ce n'était pas une bonne solution. Mieux valait équiper sa main de sa prothèse d'acier. Une longue griffe de métal prolongea soudain son pouce gauche.

Après avoir vérifié qu'il avait bien sur lui tout ce dont il avait besoin, il marcha jusqu'à l'emplacement de la trappe dissimulée sous le poêle.

Un bruit ténu de pas résonnait sur le plancher de la cabane. Puis une voix lança un juron. Ensuite, ce fut le silence. Que se passait-il ? Que faisait Thanatos ?

Il se retourna brusquement : un déplacement d'air l'avait alerté.

Astrid ?

Non, ce n'était pas elle.

13

Devant lui se tenait une femme à l'allure étrange, une sorte de diablesse aux longs cheveux blonds entre lesquels sortaient des oreilles pointues. Elle portait sur son dos une paire d'ailes repliées semblables à celles des chauves-souris.

En dépit de son aspect pour le moins bizarre, elle était mignonne, se dit Zarek. Mais il ne pouvait s'agir d'une visiteuse animée de bonnes intentions.

Il fonça sur elle.

Au lieu de riposter, elle l'esquiva, pivota sur ses talons et partit en direction d'Astrid à la vitesse de l'éclair. Zarek la suivit, espérant arriver avant elle auprès de la jeune femme, mais elle fut plus rapide. Lorsqu'il la rejoignit, il vit, sidéré, que la diablesse avait déployé ses ailes autour d'Astrid, l'enveloppant dans une étreinte protectrice.

— Astrid, dis-lui de me laisser tranquille, dit la créature, sinon je le ferais frire, et akri ne sera pas content de moi. Et je ne veux surtout pas mettre mon akri en colère.

Astrid posa la main sur celle de la femme-chauve-souris.

— Simi ? Est-ce toi, Simi ?

— Oui. C'est moi. Le petit dragon.

Zarek laissa retomber sa main munie du gant d'acier.

— Vous vous connaissez, toutes les deux ?

— Oui. Tu ne la connais pas, toi, Zarek ? Vous ne vous êtes jamais rencontrés ?

— Je m'en souviendrais, si c'était le cas.

— Simi est la compagne d'Acheron. Incrédule, Zarek détailla la dénommée Simi, dont les yeux étaient étrangement semblables à ceux d'Acheron, mis à part cette lueur écarlate dans les pupilles.

— Ach a une compagne ? demanda-t-il, dubitatif.

— Les Chasseurs sont sympas mais un peu bêtes, souffla Simi à l'oreille d'Astrid.

— Que fais-tu ici, Simi ? demanda Astrid en riant. La diablesse scruta les profondeurs du souterrain d'un regard qui évoqua à Zarek celui d'un enfant.

— Il n'y a rien à becqueter ? J'ai un petit creux. Quelque chose de léger me suffirait. Une vache ou deux, peut-être ?

— Non, Simi. Tu ne manges pas.

— Oh ! On croirait entendre akri : « Pas question que tu manges, sinon tu vas déclencher un désastre écologique ! » Mais qu'est-ce que c'est, un désastre écologique, Astrid ? D'après akri, c'est moi quand j'ai faim.

Rassuré, Zarek se désintéressa des deux femmes, et Simi en profita pour fouiller dans son arsenal. Elle découvrit une grenade et essaya de mordre dedans. D'un geste vif, Zarek la lui arracha des mains.

— Ça ne se mange pas !

Simi referma la bouche, l'air désappointé.

— Qu'est-ce que vous faites tous les deux dans ce trou noir, Astrid ? demanda-t-elle.

— Nous nous cachons.

— Et de qui ?

— Thanatos.

— Pff... Pourquoi vous cachez-vous de ce minable ? Il ne ferait même pas un bon barbecue. Il n'apaiserait pas ma faim, en tout cas. Il n'y a pas un seul bon morceau sur lui. Dites, il n'y a vraiment rien de comestible, ici ?

Zarek en avait assez de ce babillage.

— Pourquoi es-tu venue, Simi ?

La diablesse ne prêta pas la moindre attention à sa question.

— Astrid, où est Sasha ? Lui, il serait bon, bien rôti. Évidemment, il faudrait que je le pèle d'abord. Toute cette fourrure, ça sentirait mauvais, sur le gril.

— Dieux merci, il n'est pas là, Simi. Comment se fait-il que toi, tu sois venue seule ?

— Akri ma dit de le faire. Jai obéi.

— Qui est cet akri, bon sang ? s'écria Zarek.

Ce fut Astrid qui le lui expliqua.

— Il s'agit d'Acheron. « Akri » est le mot atlante pour « maître ».

— Quelle chance il a de se faire appeler « maître » par une diablesse ! s'exclama Zarek en ricanant.

— Ne te moque pas ! ordonna Astrid. Simi a tendance à tout prendre au pied de la lettre, or tu l'offenses. Sache aussi que sans Acheron pour la diriger, elle est aussi dangereuse qu'une bombe atomique.

Zarek considéra la diablesse avec un tout nouveau respect.

— Vraiment, Simi ?

Ce fut Astrid qui répondit.

— Autrefois, ceux de sa race dominaient le monde. Même les dieux de l'Olympe tremblaient devant eux. Seuls les Atlantes étaient capables de les maîtriser.

Simi regarda Zarek en se léchant les lèvres, puis les retroussa, révélant des crocs de fauve.

— J'adorerais faire griller ces dieux... Ils sont très savoureux. Un de ces jours, je m'offrirai la déesse aux cheveux rouges.

— Simi n'aime pas Artemis, expliqua Astrid.

Zarek partageait ce point de vue.

— C'est vrai, je déteste cette peste, renchérit Simi. Mais akri me dit toujours : « Non, Simi, tu ne peux pas tuer Artemis, tiens-toi bien, Simi, ne songe même pas à la scalper... » Non, non, non, c'est ce que j'entends tout le temps. Et j'en ai marre ! Il est vilain, ce mot, et Simi a envie de faire cuire tous ceux qui le disent. Sauf akri. Lui, il peut me dire ce qu'il veut. Mais n'empêche, je n'aime pas ça quand il me dit non.

Simi s'était écartée d'Astrid et volait dans la galerie. Elle avait repéré les boîtes dans lesquelles Zarek entreposait ses trésors et les ouvrait une à une, dans l'espoir de trouver quelque pitance à l'intérieur. Elle poussa un cri de ravissement quand elle découvrit celle qui contenait l'or et les bijoux qu'Artemis envoyait chaque mois au Chasseur en guise de salaire.

— Regardez ! s'écria-t-elle en tendant sa main pleine de diamants. Il aime ce qui brille, Zarek. Il est comme mon akri.

Elle se pencha sur le coffret et en sortit un collier d'émeraudes qu'elle s'attacha autour du cou.

— Ça me va bien, hein ? demanda-t-elle en se pavant. C'est de la même couleur que mes yeux. Quoique... Il faudrait que j'ajoute quelques rubis.

Elle s'empara d'un autre collier, s'approcha d'Astrid et l'en para.

— Je sais que tu ne peux pas voir, Astrid, mais crois-moi, c'est ravissant. Toi aussi, tu étincelles, maintenant. Dommage que tu n'aies pas de cornes. Ce serait joli et tu serais un dragon, comme moi. C'est marrant d'être diabolique, je t'assure.

Zarek était perplexe. En dépit de ce qu'elle était, Simi était indéniablement dotée de charisme, mais il y avait quelque chose en elle qui ne tournait vraiment pas rond.

— Elle va bien ? souffla-t-il à Astrid. Parce que, sans vouloir la vexer, je dirais qu'elle me paraît encore plus allumée que moi.

Astrid éclata de rire.

— Acheron te répondrait qu'il est très indulgent avec Simi parce qu'elle n'est pas encore adulte.

— Oh, mais si, je le suis, rétorqua Simi avec la voix chantante d'une enfant de cinq ans. J'ai de gros besoins. Akri est gentil avec moi. Il me confiait sa carte en plastique, et quand je la tendais aux gens, ils me donnaient plein de choses chouettes. Alors, j'ai demandé à akri une carte pour moi et je l'ai eue ! Elle est toute bleue, et il y a écrit « Simi Parthenopaeus » dessus. En relief ! Astrid, tu crois que dans le trésor, il y aurait une bague assortie au collier ? Ce serait si joli... Akri m'a prise en photo. Je suis belle, sans vouloir me vanter. Un ravissant dragon. Akri me le dit tout le temps, que je suis ravissante.

— Bon sang, elle ne se tait donc jamais ? murmura Zarek à Astrid.

Elle lui répondit sur le même ton :

— Mieux vaut ne pas l'interrompre, ça la mettrait de mauvaise humeur. Un jour, un dieu a exigé qu'elle arrête de parler, et elle l'a dévoré.

— ... et j'aime aussi les hommes, disait Simi en gambadant dans la galerie. Zarek n'est pas mal, mais il a les yeux noirs. Je préfère les yeux bleus, comme ma carte. Chez Calvin Klein, à

New York, où akri m'a emmenée un jour, j'ai vu un mannequin sur un podium... Oh, la la, qu'est-ce qu'il était beau ! J'avais envie de lui faire plein de trucs. Pas de le manger, mais de jouer avec.

Profitant d'une pause dans le verbiage incessant de Simi, Astrid lança :

— D'accord, il te faut un homme aux yeux bleus... Mais dans l'immédiat, nous n'en avons pas à te proposer, et de surcroît, tu oublies notre problème. Pourquoi Acheron t'a-t-il envoyée ici, Simi ?

La protégée du chef des Chasseurs avait pris dans le coffret une dague au manche serti de pierreries.

Zarek se crispa. Simi s'exprimait peut-être comme une gamine, mais la façon dont elle tenait la dague donnait à Zarek des sueurs froides. Elle étudiait en professionnelle le tranchant de la lame, soupesait l'arme comme un lanceur de couteau sur le point de viser sa cible...

— Il m'a envoyée pour que je vous protège de Thanatos. Il a très peur pour toi, Astrid. Il pense que s'il t'arrive quelque chose, tes sœurs vont être tellement en colère qu'elles déclencheront un cataclysme. La fin du monde, quoi. Je ne sais pas pourquoi akri n'aime pas la fin du monde. Ça n'est pas mal du tout, et en plus, ça permettrait à la maman d'akri d'être libre.

— Quoi ? s'écria Zarek. La mère d'Acheron est vivante ?

Simi plaqua sa main sur sa bouche.

— Ooooh... Simi parle trop. C'était un secret. Je ne vais plus rien dire, sauf que j'ai faim.

La diablesse retourna à son inspection des boîtes, et Zarek songea que décidément, la vie était bien difficile : il devait sauver l'une des filles de Themis de la mort, se sauver lui-même de la fureur d'un tueur, et pour couronner le tout, surveiller une diablesse plus dangereuse qu'une centrale nucléaire fissurée.

— Astrid, c'est vrai que tes sœurs pourraient détruire le monde ? demanda-t-il.

Au point où il en était, autant en avoir le cœur net.

— Eh bien...

— Qui sont-elles, Astrid ?

— Le destin, souffla-t-elle.

— Quoi, le destin ? Ne me dis pas que tes sœurs sont les Parques, qu'elles déterminent le sort de tout être vivant ?

— Si. Même les dieux les craignent. Mais rassure-toi, elles sont loin d'être méchantes. En fait, elles sont tout à fait charmantes quand elles sont de bonne humeur.

Zarek leva les yeux au plafond en soupirant.

— Astrid, s'il te plaît, dis-moi que tes sœurs se sont disputées, qu'elles sont fâchées et ne s'adressent plus la parole. Dis-moi que c'est à cause de toi qu'elles se sont engueulées et que, du coup, elles ne peuvent plus te voir en peinture... et donc qu'elles se fichent comme de l'an quarante de ce qui pourrait t'arriver.

— Désolée, mais elles m'adorent. Je suis la plus jeune. Le bébé de la famille, c'est moi.

— Attends une minute... Dois-je en déduire que je suis non seulement responsable de la petite chose chérie d'Acheron, mais aussi de la sœur préférée d'une bande de divinités qui ont la destinée de tout ce qui vit en charge ? Bon sang, mais c'est trop pour moi ! Je ne peux pas être à la hauteur !

— Astrid, dis au Chasseur de faire attention à son langage. Je ne suis pas une chose. S'il ne parle pas de moi plus gentiment, il risque de le regretter.

Ignorant Simi, Astrid affirma :

— Ce n'est pas aussi mauvais que tu le crois, Zarek.

— Non ? Prouve-moi le contraire.

— Eh bien, il y a toutes les chances pour que mes sœurs se rangent à mon avis quand je te déclarerai innocent.

— Toutes les chances, hein ?

— Mmm.

La petite voix flûtée de Simi s'éleva.

— Moi, je pense que...

— Simi, coupa Astrid, pourquoi n'adresses-tu pas la parole à Zarek directement ?

— Akri me l'a interdit.

— Pourquoi ? Il a peur que tu mentes ? s'enquit Zarek.

— Pas du tout. Simi ne ment jamais. Les mensonges, c'est trop compliqué.

Compliquée ? Bon sang, se dit Zarek, et cette foutue créature, elle n'était pas compliquée ?

— Acheron ne veut pas que tu parles avec Zarek ? demanda Astrid. Pour quelle raison ?

— Je ne sais pas. La déesse aux cheveux rouges s'est mise en pétard quand akri lui a annoncé qu'il m'envoyait pour vous protéger. Alors, akri a claqué des doigts et...

Simi claqua des doigts.

Et se transforma à la seconde en Acheron.

— « Va protéger Astrid et Zarek ! » lança-t-elle avec la voix de son maître.

Puis elle reprit sa forme initiale et continua :

— La déesse aux cheveux rouges a répliqué...

Un autre claquement de doigts, et Simi se métamorphosa en Artemis.

— « Non ! Cette chose va révéler la vérité à Zarek ! »

En un clin d'œil, Simi changea de nouveau, redevenant elle-même.

— La déesse a débité plein de trucs sur le village de Zarek brûlé, et mon akri s'est mis très en colère. Moi, j'étais contente. Je pensais qu'il allait me dire de zigouiller la déesse et de la faire frire, mais non. Il a juste répété que je devais empêcher Thanatos de tuer Astrid et Zarek. Alors, me voilà. Et remarque bien, Astrid, que je ne parle pas à Zarek.

— Ce doit être un magnétophone que j'entends, fit Zarek. C'est très pratique, les dragons, finalement.

Simi riva son regard soudain écarlate sur Astrid.

— Qu'est-ce que je regrette le temps où je pouvais liquider des Chasseurs sans que ça fasse de vagues...

La couleur rouge sang de son regard disparut. À l'évidence, Simi aimait bien Astrid. Elle lui souriait de tous ses crocs.

— Que s'est-il passé dans le village de Zarek, Simi ? Qu'est-ce qu'Artemis ne voulait pas que tu racontes ? demanda Astrid.

Simi haussa les épaules.

— C'est sans importance. Je crois que la déesse est parano, tu sais. Elle a toujours peur qu'Acheron file et ne revienne jamais auprès d'elle. C'est ce que moi, je lui dis de faire, mais il ne m'écoute pas. Ou alors, il me répond que ça ne me regarde

pas et que de toute façon, je ne comprendrais pas. Mais ce n'est pas...

— Simi, coupa Astrid en posant la main sur le bras de la diablesse, dis-moi ce qui s'est passé dans le village de Zarek.

— Oh, ça ? Eh bien, le Thanatos de l'époque – pas celui qui vous embête maintenant, celui d'avant – est devenu fou et a tué tout le monde. Mon akri était tellement en colère qu'il voulait arracher le cœur de la déesse aux cheveux rouges parce qu'elle était responsable de ce Thanatos-là... Moi, j'ai dit à mon akri qu'elle n'avait pas de cœur, alors qu'il n'aurait rien à arracher.

Astrid perçut un léger grattement et comprit que Zarek s'appuyait au mur. Il devait avoir les jambes flageolantes. Ce qu'il venait d'entendre le bouleversait. Tant de siècles à porter le poids d'une culpabilité qui n'avait pas lieu d'être parce que la faute ne lui incombait pas...

— Qu'est-ce qu'elle raconte, Astrid ? Que je n'ai pas massacré ces malheureux ?

Apparemment pas. Ce qui rendait incompréhensible la sentence de bannissement énoncée par Artemis.

— Tu es sûre de ce que tu avances, Simi ? Zarek n'a rien fait ?

— Mais non. Un Chasseur ne tuerait jamais des humains. Celui qui ferait ça, akri le réduirait en poussière. Zarek, il a détruit les Apollites, ce qui a mis tout le monde en pétard.

— Quels Apollites ? demanda Zarek, désorienté.

Il ne se rappelait pas avoir vu d'Apollites dans les alentours du village.

Astrid répéta la question, et Simi lui répondit obligeamment.

— Ceux que ce Thanatos avait rassemblés. Astrid, tu sais quand même qui sont les Démons et les Apollites, hein ? Thanatos a tout pouvoir sur eux. Il leur fait faire ce qu'il veut. Artemis l'avait envoyé en Écosse pour qu'il exécute un Chasseur. Il a accompli sa mission, puis il s'est mis en quête de tous les autres Chasseurs pour les massacrer, parce qu'une fois débarrassés d'eux, lui, les Apollites et les Démons auraient été tranquilles. Ils auraient pu vivre sans ennemis et se nourrir tranquillement sur les humains.

— Est-ce Thanatos qui a tué Miles, en Écosse ? demanda Astrid, qui se souvenait de ce qui s'était passé neuf cents ans plus tôt.

— Oui.

— Et ensuite, il s'en est pris à Zarek.

— Eh bien, ce Zarek, c'est un Chasseur, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi tu me poses cette question ? Je ne suis pas claire, quand je parle ?

— Si, si, s'empressa de répondre Astrid. Tu es limpide, Simi. C'est juste que je suis surprise. Tu me révèles des choses tellement importantes... Ce que tu viens de m'apprendre était réellement inattendu.

— J'aurais peut-être dû tenir ma langue. Mais il me semblait qu'il fallait que tu saches.

Sentant que Zarek était sur le point de poser une question, Astrid lui ordonna d'un geste de la main de n'en rien faire.

— Comment se fait-il que Zarek ne se rappelle pas le premier Thanatos, Simi ?

— Parce qu'il était impératif qu'il oublie : Acheron l'a tué sous les yeux de Zarek, et après, il s'est arrangé pour que le Chasseur oublie tout.

— Ach m'a fait un lavage de cerveau ? s'écria Zarek, choqué.

Astrid se tourna vers lui, le soulagement et la joie illuminant son visage.

— Tu es innocent, Zarek.

— Innocent, oui ! Et Artemis m'a expédié en Alaska sans billet de retour, tout ça parce que son cher Acheron avait liquidé son chien enragé ! Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je vais le descendre, moi, ce foutu Acheron !

Simi prit aussitôt la forme d'un dragon. Un petit dragon, mais très, très impressionnant tout de même.

— Tu insultes mon akri, Chasseur ?

Zarek s'apprêtait à acquiescer quand il vit Astrid secouer vigoureusement la tête. Elle se déplaça de façon à se trouver entre Simi et lui.

— Simi, Zarek n'insulte pas ton maître, mais il est en colère, et il faut que tu le comprennes : il a été exilé durant neuf cents ans pour rien.

Simi reprit apparence humaine. Enfin, humaine... avec des oreilles pointues et une paire d'ailes.

— Non, pas pour rien, corrigea-t-elle. Il a tué les Apollites. C'est pour ça qu'Artemis l'a jugé fou. Mon akri lui a dit que son Chasseur n'avait pas eu d'autre solution, que les Apollites l'avaient attaqué et qu'il s'était défendu. Artemis a répondu que c'était de l'assassinat pur et simple, que le Chasseur méritait la mort, et mon akri lui a dit que si elle touchait à un seul cheveu de la tête de son Chasseur, il partirait et ne reviendrait plus jamais, jamais ! C'est pour ça que la déesse à la tête rouge a exilé le Chasseur en Alaska. Pour ne pas perdre mon akri.

Simi s'interrompit, le temps de regarder autour d'elle.

— Franchement, j'aimerais mieux être morte que vivre ici. On doit s'ennuyer ferme. Maintenant, quand je me plaindrai à mon akri de ne pas assez rigoler chez nous et qu'il me dira qu'il y a pire comme endroit où habiter, je le croirai. Il n'y a pas de télévision, dans ce trou, et en plus rien à manger !

Zarek n'écoutait plus Simi. Il essayait de se rappeler. Les cris qui jaillissaient de toutes parts dans le village... Étaient-ce vraiment les habitants qui les avaient poussés ? Simi assurait qu'il avait tué les Apollites... Avaient-ils hurlé ?

— Zarek, ça va ?

— Non, Astrid, pas vraiment. Je voudrais tant savoir ce qui est arrivé cette nuit-là !

— Je comprends. Simi ? Y a-t-il quelque chose que tu puisses faire pour lever l'enchantement jeté par ton maître ? Zarek aimeraït recouvrer la mémoire.

— Non, non. Mon akri est infaillible. Ce qu'il fait est parfait. S'il a effacé les souvenirs du Chasseur, c'est définitif.

— Alors, je n'ai aucune preuve de mon innocence, dit Zarek. C'est sans espoir. Sans preuve, je serai condamné.

— Patiente un peu, dit Astrid. Laisse-moi faire. Je prononcerai ton acquittement, et mes sœurs feront corps avec moi. Personne n'osera s'opposer à nous.

— J'aimerais te croire, mais j'ai été lapidé à mort alors que j'étais innocent, princesse. Imagine ce que je peux penser de la justice...

Astrid ne pouvait nier que, parfois, la justice trébuchait. Le cas de Zarek en était un parfait exemple.

Il fallait absolument apprendre dans le détail ce qui s'était passé au village. Ils réuniraient ainsi les preuves manquantes et, en outre, Zarek retrouverait la paix de l'esprit qu'il méritait tant. L'acte immonde qu'il croyait avoir commis neuf cents ans plus tôt continuait à le hanter. Cela devait cesser.

Une idée lui vint à l'esprit.

— Simi, est-ce dans tes capacités de montrer à Zarek ce qui s'est passé dans le village d'Écosse ? demanda-t-elle.

La diablesse se tapota la joue du bout de l'index tout en réfléchissant.

— Ce doit être possible. Mon akri m'a défendu de parler au Chasseur, mais pas de lui montrer des choses.

Astrid ne put réprimer un sourire. Simi prenait les phrases au pied de la lettre. Si elle « montrait », elle ne désobéirait pas à son maître.

— Tu veux bien faire ça, alors ?

Simi s'approcha de Zarek et lui prit le menton entre deux doigts. Immédiatement, il se sentit paralysé. Le regard de la diablesse se riva au sien. Il vit ses yeux devenir rouges.

Puis des images apparurent dans le regard de Simi. Elles grandirent, occupant tout le champ de vision de Zarek.

Il eut l'impression de fixer un film projeté par un rétroprojecteur. Le film de sa vie.

Le village flambait. Des cadavres jonchaient le sol. Il connaissait cette image par cœur. Pourtant, il y avait quelque chose de nouveau : il errait dans le village, ivre de colère, constatant des dégâts matériels dont il n'était pas l'auteur et un carnage perpétré par d'autres.

Des tueurs étaient venus au village avant lui et s'étaient livrés à une orgie de massacres.

La vieille femme qu'il soutenait alors qu'elle agonisait lui parlait.

— La Mort était là pour toi et a tué tout le monde parce que nous ne savions pas où tu te trouvais. Pourquoi arrives-tu si tard, Chasseur de la Nuit ? Tu devais nous protéger ! Ce qui s'est

passé est de ta faute ! Tu nous as tous tués ! Indirectement, tu es coupable !

C'était faux, découvrit Zarek à la faveur d'un autre défillement d'images. Il avait accompli sa ronde de nuit habituelle dans le village, s'était endormi à l'aube, et lorsqu'il était revenu prendre son poste au crépuscule, toutes les maisons flambaient et le désastre était consommé.

Thanatos avait attaqué à la lumière du jour, au moment où il ne pouvait intervenir. En aucune manière il n'était coupable. Dans la journée, il était impuissant, et la Mort s'était servie de cette carence inhérente à tout Chasseur pour agir.

Alors, il quitta Taberleigh et fit route vers le camp des Démons. Thanatos les avait réunis pour qu'ils attaquent les Chasseurs en force et les abattent tous les uns après les autres. Lorsqu'il n'y en aurait plus un seul, Thanatos et ses Démons pourraient diriger le monde.

Thanatos avait déjà quitté le camp avec un escadron. Zarek suivit ses traces, ce qui fut aisé : il lui suffisait d'aller de village en village. Toutes les bourgades étaient détruites, leurs habitants anéantis.

Zarek ne tarda pas à modifier son plan : il ne parvenait pas à rattraper Thanatos. Il ne lui restait plus qu'à se rendre dans son fief, celui des Apollites.

Il y alla au crépuscule. Les Apollites vivaient dans des catacombes creusées de leurs mains à proximité d'un cimetière, un moyen de s'approprier des âmes fraîches lorsque les humains mettaient les leurs en terre. L'âme ne quittait pas le corps immédiatement, ce qui permettait aux Apollites, très prompts, de s'en emparer avant son envol vers le ciel.

Zarek s'engagea dans les galeries et constata, après avoir traversé de nombreuses salles vides, que les catacombes avaient été désertées. Il ne restait dans une petite pièce qu'une femme avec un bébé. Ce furent d'ailleurs les vagissements du nourrisson qui trahirent leur présence.

La femme hoqueta de peur quand elle vit Zarek.

— Je ne te ferai pas de mal, assura-t-il.

Elle se mit à hurler. Zarek quitta la pièce. Cette mère et son enfant ne l'intéressaient pas. Il se focalisait sur Thanatos. Les

Oracles lui avaient appris que la Mort avait été créée par Artemis, laquelle voulait supprimer tous ses Chasseurs. Pour quelle raison, cela échappait à Zarek : la déesse était à l'origine de la naissance des Chasseurs de la Nuit. Alors, pourquoi avait-elle lâché sur terre un monstre nommé Thanatos pour se débarrasser d'eux ?

Perdu dans ses pensées, il ne surveillait plus ses arrières, aussi fut-il pris au dépourvu quand une douzaine de Démons et d'Apollites l'attaquèrent.

Il se battit férolement et les anéantit tous. Puis il poursuivit ses recherches dans les souterrains.

Avec succès : il trouva Thanatos, entouré d'une escouade de soldats.

Une femme se tenait auprès de lui, ce qui retint Zarek d'engager immédiatement le combat. Pourtant, elle semblait déterminée à en découdre.

Thanatos adressa un sourire sardonique à Zarek, avant de déclarer à l'intention de son groupe :

— Il est seul contre nous tous. Il n'a aucune chance. Nous pouvons donc le tuer aussi facilement qu'il tue les nôtres. Transpercez sa marque, et il mourra.

Les Démons et les Apollites se ruèrent sur Zarek, qui fut surpris par leur hargne et leur puissance. Ils parvinrent à le jeter à terre et entreprirent de lui arracher ses vêtements, en quête de la marque que portaient tous les Chasseurs. Il luttait comme un beau diable contre ses agresseurs quand il entendit l'un d'eux crier :

— Il n'a pas de marque !

— Bien sûr que si, affirma Thanatos. Tous les Chasseurs portent la marque d'Artemis.

Zarek réussit à se libérer de ses assaillants. Sabre tendu, il se jeta sur Thanatos pour lui trancher la tête.

Thanatos plaça la femme devant lui, tel un bouclier.

Emporté par son élan, ce fut elle que Zarek décapita. Comme elle ne se réduisait pas en cendres, il comprit qu'elle était une Apollite, et non un Démon. Mais avant tout, aux yeux de Zarek, elle était une femme, et de toute son existence, jamais il n'avait fait de mal à une femme.

Il maudit Artemis, qui avait créé cette situation infernale, et se maudit lui-même, pour n'avoir pas eu le réflexe de détourner son sabre.

Thanatos était vivant, et la femme morte, se disait-il, bouleversé, quand un homme surgit devant lui, le visage déformé par la haine et la fureur.

Zarek, dans les yeux de Simi, reconnut le nouveau Thanatos, celui qui le traquait aujourd'hui.

Lhomme l'attrapa à la gorge et rugit :

— Tu as tué Dirce ! Que tu portes la marque ou pas, tu trépasseras si je te décapite !

Zarek n'avait plus la force de lutter. Savoir qu'il avait tué cette femme lui ôtait toute énergie. Il se prépara donc à rendre le dernier soupir.

Acheron apparut alors, comme par magie.

— Laisse-le partir ! ordonna-t-il.

Tous les Démons et les Apollites reculèrent. Ils tremblaient soudain de crainte. Seul resta debout, bien droit devant le chef des Chasseurs, le nouveau Thanatos.

— Que se passera-t-il si je refuse ? lança-t-il à Acheron d'un ton de défi.

Pour toute réponse, Acheron lui décocha un éclair dans la poitrine. Thanatos lâcha le cou de Zarek, qui tomba sur le sol, se tenant la gorge et suffoquant.

— Je ne te proposais pas un choix. Je te donnais un ordre, dit Acheron.

Sourd à la menace contenue dans la voix du chef des Chasseurs, Thanatos fonça sur Acheron, dont les yeux étaient devenus écarlates. Une flamme tournoyait dans ses prunelles.

Sous ce regard, Thanatos se désintégra en une fraction de seconde. Il ne resta de lui qu'un petit tas de poussière par terre.

Acheron ne l'avait pas touché. Il s'était contenté de poser ses yeux de feu sur lui.

Il resta immobile, très droit, sans ciller. Lorsque l'un des Apollites tenta de s'approcher, Acheron l'attrapa par les cheveux et lui souffla à l'oreille :

— Chut, Callyx... Dors.

L'Apollite perdit connaissance dans la seconde. Acheron l'étendit sur le sol, puis s'avança vers Zarek, qui s'était pétrifié. Comment se faisait-il qu'Acheron connût le nom de l'Apollite ? Et comment avait-il aussi facilement pu faire disparaître Thanatos ? Rien de tout cela n'avait de sens.

— Ça va, Zarek ?

Le Chasseur répondit à la question par une autre question.

— Pourquoi Artemis veut-elle notre mort ?

— De quoi parles-tu ?

— Ce sont les Oracles qui l'ont dit : Artemis a ordonné que les Chasseurs soient supprimés. Je n'y comprends rien.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Artemis a organisé une armée pour se débarrasser de nous. Je ne...

Acheron leva la main, et Zarek se découvrit privé de la parole. Muet, il fut incapable de protester lorsqu'il se rendit compte que le chef fouillait son esprit, en quête d'il ne savait quel renseignement.

— Tu en as trop vu, Zarek, dit finalement Acheron. Regarde-moi bien en face.

Zarek obéit.

De nouveau, les yeux d'Acheron changèrent. Cette fois, ils devinrent couleur argent et phosphorescents. Zarek se sentit vaciller. Incapable tout à coup de concevoir une seule pensée cohérente, il comprit néanmoins les paroles d'Acheron lorsque celui-ci déclara :

— Emmène-le à la maison, Simi. Il a besoin de repos.

À cet instant, la diablesse mit un terme au stupéfiant film qu'elle venait de projeter dans ses yeux.

— Bon sang... Mais qui est donc Acheron ? Ou plutôt, qu'est-il ? demanda Zarek, ébahi et incrédule.

— Je ne sais pas, répondit Astrid.

— Il m'a fait le même coup du lavage de mémoire à La Nouvelle-Orléans, n'est-ce pas, Simi ?

Simi se mit à siffloter sans répondre.

— Est-ce vrai, Simi ? demanda Astrid.

— Akri fait ça quand il le faut. Il se passait de vilaines choses, dans cette ville, des choses dont ni les Chasseurs ni les dieux ne devaient être au courant.

— Lesquelles ?

— Je viens d'expliquer que les Chasseurs et les dieux ne devaient rien en savoir, répliqua Simi d'un ton irrité.

Zarek réprima son envie de secouer la diablesse comme un prunier pour l'obliger à parler. Il se doutait qu'il ne sortirait pas vainqueur de cette petite épreuve de force.

— Pourquoi Acheron se cache-t-il ? demanda-t-il.

Astrid répéta la question à Simi.

— Akri ne se cache de personne ! Il n'en a pas besoin : si quelqu'un lui veut du mal, je suis là et je mange l'enquiquineur.

— Astrid, à ton avis, de quelle nature est Acheron ?

— Je l'ignore, Zarek. J'ai évoqué le cas du chef des Chasseurs une fois devant mes sœurs, et elles se sont montrées évasives. Elles ont échangé des regards inquiets. À croire qu'Acheron leur fait peur. Ça m'a vraiment étonnée. D'habitude, mes sœurs n'ont peur de rien ni de personne. J'ai découvert ensuite que tous les dieux de l'Olympe avaient la même réaction qu'elles. Aucun d'eux n'accepte de parler d'Acheron. C'est très étrange.

La jeune femme se tourna vers la diablesse.

— Simi, que sais-tu d'Acheron ?

— Qu'il est merveilleux et me traite comme une déesse. La déesse Simi, c'est moi !

— Oui, je m'en rends compte. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est quand est né ton akri, par exemple.

— Oh, ça ? En 9584 avant notre ère, sur l'île grecque de Didymos.

— Ses parents ?

— Le roi Icarion et la reine Aara.

Voilà qui n'étonnait pas Zarek. Il s'était toujours douté que son chef avait du sang bleu. Tout dans son attitude trahissait ses nobles origines. Il était le maître, et les autres ses vassaux.

— Acheron n'est donc pas un demi-dieu ? demanda Astrid.

Simi gloussa.

— Mon akri, un demi-dieu ? Pouah... Non, bien sûr que non.

— Attends une minute, Astrid, intervint Zarek. Je croyais qu'Acheron était un Atlante !

— D'après les rares rumeurs que j'ai entendues, il serait né en Grèce, mais aurait ensuite été élevé sur l'Atlantide. D'aucuns assurent qu'il est le fils de Zeus, mais à part ça, personne ne se répand en commérages à son sujet.

Simi éclata de rire.

— Mon akri, fils de Zeus ? Non, mais tu cherches à l'insulter ou quoi ?

Zarek attendit que cesse l'hilarité de la diablesse pour suggérer à Astrid :

— Simi peut probablement communiquer avec Acheron. Pose-lui la question.

Astrid s'exécuta et Simi répondit que, oui, cela lui était possible.

— Alors, qu'elle lui dise de ramener ses fesses ici en vitesse !

Simi déploya ses ailes en grondant.

— Simi, ne te mets pas en colère, dit précipitamment Astrid. Zarek ne voulait pas offenser ton maître.

— Mmm...

— Non, Simi. Il ne le voulait pas. Ceci étant précisé, peux-tu l'appeler ?

— Pas la peine, il ne viendra pas. Il est retenu sur l'Olympe par la déesse aux cheveux rouges. Il a promis d'y rester deux semaines, et il lui est impossible de revenir sur sa parole.

— Alors, comment je me débrouille pour neutraliser Thanatos, moi ? s'exclama Zarek. Acheron est le seul qui soit capable de le tuer !

— Et Simi ? dit Astrid. Elle est plus forte que Thanatos, non ?

— Ah, non, moi, je n'ai pas le droit de le tuer. Akri me l'a interdit.

— Mais alors, comment allons-nous nous défendre ?

Simi parut navrée.

— Si je lui crachais des flammes dessus, il rôtirait et ensuite je le mangerais. Mais Akri a dit non. Vous ne savez pas cracher du feu, vous. C'est dommage.

— J'ai un lance-flammes, intervint Zarek.

— Tu as quoi ? s'exclama Astrid.

— Un lance-flammes. C'est parfois utile d'être prêt à faire face à toutes les situations.

— Le truc du Chasseur, c'est tout juste bon à faire griller des marshmallows, remarqua Simi. Tout ce que ça fera, ce sera de mettre Thanatos très, très en colère. Moi, mes flammes, elles contiennent une espèce de colle qui paralyse ma proie, qui se carbonise ensuite complètement. Vous voulez que je vous fasse une démonstration ?

— Non ! crièrent Astrid et Zarek à l'unisson.

— Oh, je déteste qu'on me dise non...

— Simi, on t'aime, se hâta de préciser Astrid. On a simplement peur de ta... ta colle.

— Ah, bon ! Ce n'est que ça ? OK, je comprends. Vous préférez rester en vie.

Apparemment, Simi avait achevé son inspection des boîtes et s'était rendue à l'évidence : aucune ne contenait de nourriture. Elle s'assit donc en tailleur sur le sol.

— C'est dur, d'avoir faim. En plus, je m'ennuie. Pas de télévision, pas de lecteur de DVD, pas de musique... se plaignit-elle de sa voix enfantine. Il n'y a même pas une télé à piles ? Un de ces petits machins que les gens emportent en camping ?

— Non.

Zarek détourna son attention de la diablesse qui boudait et posa les yeux sur Astrid. Avec amour, il détailla son visage, sa silhouette, en gravant le dessin dans son esprit. Bientôt, il ne la verrait plus. Soit parce qu'il l'aurait sauvée et qu'elle serait partie, soit parce qu'il n'aurait pas réussi à la soustraire aux griffes de Thanatos.

Comment la mettre en sécurité ? Il faisait jour, Sundown ne pouvait donc venir la chercher. Quant aux écuyers, il n'avait aucune confiance en eux. Après tout, ils avaient été envoyés pour le tuer, lui. De là à ce qu'ils abattent aussi celle qui l'avait aidé...

Il ne restait qu'une solution : affronter Thanatos et en finir une fois pour toutes avec lui. Ce soir, le monstre mourrait.

Ou le Chasseur.

Il ne parlerait pas à Astrid de son projet : elle l'empêcherait de sortir du souterrain. Elle en avait les moyens, elle lui en avait fait la démonstration lorsqu'il avait voulu quitter le chalet dans le blizzard. Il s'était réveillé dans la chambre d'amis.

— Il faut qu'on mange quelque chose, dit-il. Dès que la nuit sera tombée, je sortirai et j'irai chercher de la nourriture.

— Pourquoi ne pas envoyer Simi ? suggéra Astrid. Elle ne risque rien, elle.

Zarek jeta un coup d'œil à la diablesse, qui jouait avec ses orteils nus en chantonnant.

— Je ne crois pas que ce soit prudent de la laisser seule dehors.

— Mmm. Tu as sans doute raison.

Zarek s'assit à côté d'Astrid, la prit dans ses bras et consulta sa montre. Plus que deux heures avant le crépuscule.

Il ferma les yeux et appuya sa tête contre la poitrine de la jeune femme.

— Dis-moi, princesse, que vas-tu faire quand tout cela sera fini ? Donne-moi une réponse plaisante, s'il te plaît.

Ce qu'elle espérait faire, c'était rester avec Zarek... Mais elle connaissait suffisamment Artemis pour savoir que la déesse ne rendrait jamais sa liberté au Chasseur.

— Tu me manqueras, prince charmant, fit-elle dans un soupir.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Et toi, que feras-tu ?

— Oh, moi... Je survivrai. C'est ce que j'ai toujours fait.

Quelle tristesse, songea Astrid. Il avait passé des centaines et des centaines d'années à survivre, à devoir lutter constamment.

— Tu devrais te reposer un peu, suggéra-t-elle, la gorge serrée.

— Je préfère profiter de ta présence.

— Hé, vous deux ! Vous envisagez de vous embrasser ? Je devrais peut-être aller ailleurs, parce que ça risque de me choquer.

— Non, Simi, ça va. Nous ne nous embrasserons pas devant toi. Mais... est-ce que tu dois dormir aussi, de temps en temps ?

— Bien sûr. À la maison, j'ai un très joli lit, avec des dragons sculptés à la tête et un baldaquin. Mon akri l'a fait fabriquer exprès pour moi il y a longtemps, et dès que ça a existé, il a installé un mécanisme qui incline le matelas quand on appuie sur un bouton. Je le fais monter et descendre sans arrêt. Ça me berce, comme quand j'étais un bébé démon et que mon akri, pour que je m'endorme, me balançait des heures dans ses bras en me chantant des berceuses. Mon akri est un bon papa. Il prend bien soin de sa petite Simi.

— Et toi, princesse, demanda Zarek à Astrid, est-ce que ta maman te berçait ?

— Tous les soirs, sauf quand elle était retenue au tribunal. Dans ces cas-là, ma sœur Atty la remplaçait.

Astrid ne demanda pas à Zarek qui le berçait. Elle connaissait déjà la triste réponse.

Le Chasseur leva les yeux vers la trappe qui s'ouvrait en pleine forêt. Quand il avait creusé cette partie du sous-sol, cinquante ans plus tôt, il n'aurait jamais imaginé y passer un jour, plusieurs heures en compagnie d'une femme aimée.

Elle était son paradis, se dit-il pour la énième fois. Or il n'avait pas accès au paradis. Mais Astrid l'en avait amené aussi près qu'elle le pouvait. Grâce à elle, il s'était senti humain. Reprendre son existence au point où il l'avait laissée lorsque Astrid était entrée dans sa vie lui paraissait inenvisageable.

Mais à quoi bon se torturer l'esprit, puisque cette nuit, il mourrait ?

14

Confortablement installé dans un grand lit chez les Démons, Thanatos profitait du calme qui régnait dans la maison. Ses hôtes dormaient et ne se réveillaient qu'au crépuscule.

Après avoir perdu la piste du Grec la nuit précédente, Thanatos avait cherché son gibier jusqu'à en tomber d'épuisement. Les Démons l'avaient ramené ici et l'avaient obligé à se reposer pour reprendre des forces. Mais, même bien au chaud sous des couvertures moelleuses, il était incapable de trouver le sommeil. Les cauchemars étaient là, guettant le moment où il s'assoupirait pour s'introduire dans son esprit. S'il se laissait aller, il entendrait les Oracles lui ordonner de réintégrer sa prison, et de cela, il n'était pas question. Il attendait depuis neuf cents ans le moment de se venger de Zarek de Moesia, et ce moment était enfin venu.

Artemis, des siècles auparavant, lui avait promis qu'un jour, il pourrait avoir sa revanche, que le Grec serait à lui. Puis la déesse s'était ravisée et l'avait confiné dans une cellule, seul, abandonné de tous.

— Personne ne sait que tu existes encore, lui avait-elle dit, et il en sera ainsi jusqu'à ce que je décide du contraire. C'est-à-dire jusqu'au jour où j'aurai besoin de toi.

Il avait attendu, année après année, siècle après siècle, suppliant la déesse de le laisser sortir ou alors de le mettre à mort. Elle n'avait pas daigné répondre à sa supplique.

Il avait découvert qu'il existait des sorts pires que celui des Apollites, condamnés à mourir à vingt-sept ans s'ils ne se résolvaient pas à se nourrir d'âmes humaines. L'immortalité n'était qu'un trou sombre d'où il ne sortirait jamais.

Du moins l'avait-il cru longtemps. Mais il était sorti, et maintenant qu'il était dehors, pas question qu'il rentre. On ne le

remettrait pas en prison. Artemis ne déciderait plus pour lui. Sa liberté, il ne la perdrait pas. Il l'avait connue, autrefois, cette liberté. Et aimée. Il était alors un Apollite, amoureux de sa femme, la belle Dirce.

Et Zarek le Grec la lui avait enlevée.

Il allait payer. Il mourrait, oh, oui, mais très lentement, dans d'atroces souffrances. Un juste retour des choses. Thanatos vivait dans la douleur depuis la mort de son épouse. Au tour de Zarek d'endurer le même supplice : il avait protégé une femme, la veille. Il lui était donc attaché.

Œil pour œil, dent pour dent.

Zarek allait voir périr sa compagne. Comme Thanatos, il recueillerait son dernier soupir et serait ensuite torturé jusqu'à l'agonie.

Pourquoi attendre le crépuscule ? se demanda soudain Thanatos. Il ne craignait pas la lumière du jour, lui.

Il sortit du lit, s'habilla et quitta la maison.

Il allait trouver le Chasseur et la femme et, à la réflexion, ne tuerait pas Zarek. Qu'il passe donc l'éternité à pleurer celle qu'il aimait.

Exactement comme le faisait Thanatos.

Zarek et Astrid avaient bavardé en chuchotant, puis la jeune femme s'était endormie. Zarek regarda avec émotion son beau visage aux paupières closes et rangea cette merveilleuse image dans sa cassette aux souvenirs. Puis il imprégna sa mémoire olfactive du parfum de ses cheveux.

Voilà. Il pouvait partir, se dit-il après avoir effleuré le front d'Astrid du bout des lèvres.

Il se mit debout en prenant mille précautions – il ne voulait pas la réveiller et ne tenait pas non plus à arracher au sommeil la diablesse couchée sur le côté en position fœtale, le pouce dans la bouche. Ses ailes repliées et ses oreilles pointues dissimulées par sa longue chevelure en désordre, elle ressemblait vraiment à une adorable fillette. Pas étonnant qu'Acheron l'aime.

Il fit un pas, puis ramena de nouveau son regard sur Astrid. Elle était sa force et sa faiblesse. Exactement ce que Simi était pour Acheron.

Son devoir de Chasseur exigeait qu'il protégeât les deux femmes.

Avant de se diriger vers la trappe, il étendit sur Simi une couverture trouvée dans l'un des coffres. Elle sourit dans son sommeil et murmura :

— Merci, akri.

Astrid était bien au chaud sous la parka. S'il la lui laissait, il allait avoir très froid, dehors. Tant pis. Seul comptait le confort d'Astrid.

De sa poche, il sortit les petits objets pris dans sa cabane un moment plus tôt, lorsqu'il était monté chercher à manger pour Simi. Il les posa à portée de main d'Astrid, de façon à ce qu'elle les touche dès son réveil.

— Tu me manqueras, murmura-t-il.

Il savait que même lorsqu'il serait devenu une ombre errante, il penserait à elle. L'amour qu'il ressentait pour cette femme serait plus fort que la mort, que le néant. Il l'aimait plus que tout au monde et il allait faire l'impossible pour la sauver.

Un étrange voile descendit soudain sur ses yeux. Il s'inquiéta. Que lui arrivait-il ? Voilà que sa vision d'une acuité surhumaine le trahissait et... Non. Il pleurait.

Il atteignit la trappe, qu'il distinguait à travers un nuage humide. Bardé d'autant d'armes qu'il pouvait en transporter, il souleva la trappe et sortit dans le froid polaire.

Faute de parka, mais aussi à cause de l'angoisse qui lui serrait le cœur, il tremblait lorsqu'il partit à la recherche de Thanatos.

— Ah, c'est bien, ça ! Ce Zarek sait recevoir !

La voix de Simi réveilla Astrid en sursaut. Comme elle prenait appui sur son bras pour se redresser, sa main rencontra quelque chose, qu'elle tâta du bout des doigts.

Des figurines sculptées. Chacune d'entre elles, découvrit-elle après en avoir suivi les contours, représentait un personnage du *Petit Prince*. Il y en avait six en tout : le petit prince lui-même, le mouton, l'éléphant, le renard, le serpent et la rose. Plus attentive aux détails qu'une personne dotée de la vue, Astrid en apprécia avec admiration la perfection.

— Il m'a même apporté un ouvre-boîtes, continua Simi avec enthousiasme. Pour que je n'abîme pas mes crocs. Ça, c'est chouette, parce que le métal me fait grincer des dents. Mmm ! Du porc aux haricots ! Mon plat préféré !

— Simi ? Où est Zarek ?

— Je ne sais pas. Je me suis réveillée il y a quelques minutes et j'ai trouvé cette bonne nourriture...

— Zarek ? appela Astrid.

Pas de réponse. C'était typique du Chasseur solitaire, ce silence. Il ne fallait pas s'alarmer, se dit Astrid.

Mais son cœur battait soudain à tout rompre.

— Simi, est-il dans la cabane, en haut ?

— Je ne sais pas.

— Pourrais-tu aller voir si...

— Zarek !

Le hurlement de Simi aurait percé les tympans d'un sourd. Les mains plaquées sur les oreilles, Astrid lança à la diablesse sur un ton de reproche :

— S'il ne s'agissait que de crier, j'aurais pu le faire moi-même !

Simi lui décocha un regard mauvais.

— Bon, bon, je vais monter. Mais ne touche pas à mon porc aux haricots, hein !

Elle marqua une pause, le temps de se mettre debout, puis reprit en marmonnant :

— Mon akri m'a dit de te protéger, mais pas d'être ta bonne à tout faire ! Pourquoi faut-il que je cherche le Chasseur ? Il est assez grand pour se débrouiller tout seul.

Sans cesser de maugréer, Simi disparut. Quelques instants plus tard, elle était de retour.

— Il n'est pas dans la cabane. Je peux manger tranquillement, maintenant ?

Peut-être était-il parti chasser, pour que Simi ait de la viande fraîche...

— A-t-il laissé un mot, Simi ?

— Non.

Zarek ouvrit à la volée la porte de la première maison des Apollites. La petite communauté s'était établie dans les faubourgs de Fairbanks plusieurs décennies auparavant, mais aucun de ses membres n'avait jamais créé d'ennuis à Zarek. Quant à lui, il les laissait en paix : ils ne s'attaquaient pas aux humains, ce qui les aurait fait passer à l'état de Démons. Zarek les aurait alors tués. Mais ces Apollites-là se tenaient bien. Ils mourraient à vingt-sept ans sans faire de vagues. Zarek n'en avait jamais détruit aucun. Les règles qui régissaient la vie des Chasseurs de la Nuit étaient très claires : anéantir un Apollite était formellement interdit.

C'était d'ailleurs pour cela, d'après Simi, qu'il avait été exilé en Alaska. Artemis n'avait pas toléré ce manquement aux règles, à ses yeux aussi grave que le meurtre d'un humain.

Mais aujourd'hui, pour sauver Astrid, Zarek était prêt à massacer tous les Apollites qui croiseraient son chemin s'il les suspectait de comploter avec Thanatos.

Les femmes apollites crièrent quand il se rua dans la maison. Elles coururent se réfugier à l'arrière du bâtiment pendant que les hommes se précipitaient sur l'intrus.

Zarek se servit de son pouvoir télékinésique pour les clouer au mur.

— Oubliez l'idée de m'attaquer, les mecs, vous le regretteriez ! Je ne suis pas, mais alors pas du tout, de bonne humeur. Je cherche Thanatos.

— Il n'est pas ici.

— Je vois ça. Mais vous pouvez le joindre, n'est-ce pas ?

— Non.

Quelque part dans le fond de la maison, un enfant cria :

— Il va nous tuer ! J'ai peur !

Zarek se calma instantanément et décrocha les Apollites du mur.

— Faites savoir à Thanatos que s'il veut me voir, il me trouvera à l'extérieur de la ville, à Bear's Hollow. Je lui accorde une heure. Ce délai passé, je liquiderai tous les Apollites du coin.

Sur ces mots, Zarek franchit la porte dans l'autre sens, puis s'arrêta sur le seuil de la maison et tendit l'oreille.

Les Apollites discutaient pour savoir lequel d'entre eux allait se charger de prévenir Thanatos.

Quoi qu'ils en aient dit, ils étaient en mesure de le contacter, conclut Zarek avec satisfaction.

Il enfourcha son scooter des neiges et se rendit au lieu du rendez-vous. Une fois arrivé, il sortit son téléphone de son sac à dos et appela Sundown.

Le cow-boy répondit à la troisième sonnerie.

— Hé, l'Esquimau, c'est toi ?

— Ouais, c'est moi. Écoute, j'ai laissé Astrid à la cabane.

— Quoi ? T'es dingue !

— Peut-être, mais là où elle est, elle est en sécurité. Je veux que dans trois heures, tu ailles la chercher. Cela me laissera assez de temps pour agir.

— Assez de temps pour faire quoi ?

— T'occupe. Tu entreras chez moi et tu t'annonceras en criant ton nom, puis tu diras à Astrid qu'elle peut sortir de sa cachette. Tu la trouveras avec une autre femme. Sois gentil avec cette petite, parce qu'elle appartient à Acheron.

— Une petite ? Qui ça ?

— Tu verras.

— Mmm. Tu as dit dans trois heures ?

— Ouais.

— OK. Et toi, l'Esquimau ?

— Quoi ?

— Tu ne vas pas faire quelque chose d'idiot, j'espère ?

— Non. Quelque chose de super intelligent, assura Zarek en coupant la communication.

Il remit le téléphone dans son sac à dos, puis prit son briquet et son paquet de cigarettes dans l'une de ses poches. Il alluma une cigarette. Piètre moyen de se réchauffer, songea-t-il, mais, démunie de sa parka, il devait faire avec les moyens du bord. Et puis, il n'avait qu'à penser à Astrid. Ainsi, il aurait chaud au cœur.

Du moins le croyait-il. Car il découvrit que cela le glaçait : il avait perdu la seule femme qu'il ait jamais aimée. Si elle doutait encore qu'il l'adorât, elle aurait bientôt la preuve de sa sincérité : de même que Talon avait été prêt à mourir pour

sauver Sunshine, il allait donner sa vie pour préserver celle d'Astrid.

Si toutefois les Parques en avaient décidé ainsi le jour où elles avaient programmé son destin...

Car il se prenait à rêver d'une victoire sur Thanatos, d'une vie qui continuerait après le duel et lui permettrait de revoir sa bien-aimée. Astrid était immortelle, lui aussi. Passer l'éternité à ses côtés serait merveilleux...

Assez de divagations ! se morigéna-t-il. Il habitait la terre, et Astrid l'Olympe. Leurs chemins ne se croiseraient plus jamais. Même s'il survivait, leurs existences se poursuivraient en parallèle dans deux mondes différents.

Inutile de se leururer, il n'y avait pas d'espoir, se dit-il amèrement. Et ce n'était pas sa propension au pessimisme qui l'amenait à cette conclusion. C'était le pragmatisme, tout simplement.

Il se mit à maudire les Parques in petto. Qu'elles soient damnées ! se répétait-il, furieux et malheureux.

Le bruit d'un moteur le détourna de ses imprécations. Une motoneige approchait. Il croisa les bras et attendit que le pilote l'amène à quelques mètres de la sienne et coupe le contact.

— Tu es vraiment là ! s'exclama Thanatos en retirant son casque.

— En chair et en os, mec, et spécialement pour toi. Ce soir, c'est ton tour de danser avec le diable.

— Tu n'es qu'un bâtard arrogant, lâcha Thanatos en plissant les yeux.

Zarek partit d'un grand rire sarcastique et écrasa sa cigarette dans la neige d'un coup de talon, avant de s'écartier de son scooter.

— Non, je ne suis pas un bâtard arrogant. Je suis une merde qui a frôlé une étoile.

Il prit le temps de sortir son Glock 9 mm de sa ceinture avant de poursuivre :

— Je suis un moins que rien qui va mettre un terme à tes problèmes existentiels.

Il tira. Sans se faire d'illusions : cela ne servirait pas à grand-chose.

Effectivement, Thanatos tressauta à peine lorsque les balles l'atteignirent en pleine poitrine.

Zarek éjecta les douilles, rechargea son arme et tira de nouveau.

— Tu ne peux pas me tuer avec un flingue ! s'exclama Thanatos avec une jubilation évidente.

— Je sais, mais c'est marrant comme tout de te canarder.

Et puis, l'accumulation de projectiles finirait peut-être par affaiblir le monstre, se disait Zarek. C'était tout ce dont il disposait : de l'espoir. Et deux grenades, qui se révélèrent aussi peu efficaces que les balles. À peine leurs explosions obligèrent-elles Thanatos à faire un pas de côté. Il saignait, bien sûr, mais ne semblait même pas s'en rendre compte.

À bout de ressources, Zarek se jeta sur son ennemi. Tous deux s'écroulèrent dans la neige. Tandis qu'ils roulaient l'un sur l'autre, le Chasseur frappa avec tout ce qui lui tombait sous la main : cailloux, coup de poing américain glissé sur ses doigts... Il s'imbibait du sang de Thanatos, mais saignait lui aussi car son adversaire ne l'épargnait pas.

— Tu ne peux pas me tuer, Chasseur.

— Si tu te vides de ton sang, tu mourras.

— Faux. C'est un mythe que les humains se racontent pour se rassurer.

Prestement, Zarek enfila sa griffe d'acier.

— Et si on te coupe la tête ? Ça ne te tuerait pas, ça ? Tu as un moyen de la rattacher à tes épaules ?

Zarek sentit frémir son adversaire. Tiens, tiens... Avait-il trouvé le talon d'Achille de Thanatos ?

D'un coup de pied, celui-ci repoussa Zarek, se releva et sortit une dague de sa manche. Une dague dont la poignée d'argent richement travaillée et la lame gravée intriguèrent Zarek. Il ne s'agissait pas d'une dague ordinaire... Ce fut tout ce qu'il eut le temps de se dire avant que Thanatos se rue sur lui.

Zarek l'attendait, griffe tendue. Il lui ouvrit le thorax de haut en bas. Cette fois, le sang de Thanatos ne fit pas que couler de sa blessure. Il s'en échappa à gros bouillons.

— Tu n'as pas l'air rassuré, Thanatos !

— Je ne crains rien ni personne ! Toi encore moins que les autres ! La preuve...

D'une main, Thanatos tordit la griffe comme il l'eût fait d'une simple brindille, et de l'autre, avec sa dague, entailla le bras de Zarek jusqu'à l'os.

Noms de dieux ! Il avait perdu sa griffe, sa meilleure arme, et son bras massacré ne lui permettait plus de tenir son poignard ! Les nerfs sectionnés rendaient sa main inerte.

Profitant de son avantage, Thanatos le projeta sur le sol, puis se laissa tomber sur lui et lui enfonça son genou dans la poitrine pour l'immobiliser. Il lui attrapa les cheveux et tira, l'obligeant à incliner la tête en arrière, ce qui dégagea le cou.

Voilà. Le rideau allait tomber : Thanatos s'apprétait à le décapiter.

La pointe de la dague pénétrait dans sa gorge quand un éclair aveuglant jaillit, frappant Thanatos et l'envoyant à quelques mètres de Zarek. Le visage dans la neige, il resta immobile.

— Non, non, non, vilain Thanatos, tu ne dois pas tuer le Chasseur ! C'est mon akri qui l'a dit !

Simi ! Effaré, Zarek la regarda s'approcher de Thanatos, qui se ressaisissait déjà. Il se releva et fit face à la diablesse, qui avait apparence humaine.

— Nom d'un chien, qui es-tu, toi ? demanda Thanatos, encore plus stupéfait que Zarek.

— T'occupe, répondit Simi d'un ton désinvolte, avant d'aller s'agenouiller auprès de Zarek. Tu es méchamment blessé, Chasseur. Simi est très triste. Avec Astrid, on croyait que tu allais revenir, puis, comme le temps passait, Astrid a voulu que je te cherche. Elle s'inquiétait, tu comprends. Elle avait raison. Tu es bien amoché. Tu es beaucoup moins séduisant qu'avant, Chasseur. C'est dommage.

Du coin de l'œil, Zarek vit Thanatos se préparer à attaquer.

— Simi, va-t'en ! Va-t'en avant d'être blessée !

La diablesse renifla bruyamment en secouant la tête, à la manière des chevaux.

— Non, il ne peut pas me blesser. Personne ne le peut.

Thanatos brandissait son étrange dague.

— Tu vas voir, Zarek, annonça Simi en se plaçant devant le tueur.

Il lui planta la lame sous le sein gauche, la retira en grognant... et Simi poussa un long cri de souffrance. Un instant, Zarek crut qu'elle simulait. Elle était tellement joueuse...

Hélas, des larmes ruisselaient maintenant sur ses joues, et ses jambes se dérobaient sous elle.

— Je ne peux pas être blessée, gémit-elle. Je suis invincible, c'est mon akri qui l'a dit !

Elle sanglotait comme une enfant. À chaque hoquet, des flots de sang s'échappaient de sa bouche.

Ses forces décuplées par le désespoir, Zarek repoussa Thanatos et prit Simi dans ses bras. Il souffrait le martyre, mais réussit néanmoins à soulever la petite diablesse et à la porter jusqu'à son scooter. Thanatos le regarda faire sans intervenir. Le Chasseur installa tant bien que mal l'agonisante sur la selle de l'engin, puis s'assit à son tour, tout en la maintenant avec peine.

— C'est ça, Zarek, va rejoindre ta femme. Montre-moi où tu l'as cachée, dit Thanatos en souriant.

Artemis ressentit dans chaque fibre de son corps l'onde de choc qui ébranla le temple. Un tremblement de terre n'eût pas été plus effrayant. Sauf que là, il ne s'agissait pas d'une secousse sismique, mais d'un tsunami de fureur. Un grondement apocalyptique s'éleva, dont les colonnes renvoyèrent l'écho dans tout le temple.

Terrifiée, la déesse se cramponna aux accoudoirs de son trône.

Les portes explosèrent, dispersant du bois à travers toute la pièce. Les objets s'envolèrent puis se fracassèrent sur le sol de marbre ; les frises de stuc du plafond s'écrasèrent par terre, emplissant de poussière blanche l'air vibrant d'ondes négatives.

Les servantes s'enfuirent en hurlant. Artemis aurait voulu les imiter, mais ses jambes ne lui obéissaient pas.

Qu'Acheron fût aussi en colère était rarissime. Prudemment, depuis des siècles, elle évitait tout ce qui était susceptible de le mettre dans cet état de violence.

Elle le suivait des yeux tandis qu'il se déplaçait dans la pièce sans que ses pieds touchent le carrelage. Ses longs cheveux fouettaient son visage tant il agitait la tête. Ses pupilles étaient écarlates, ses crocs, sortis, d'une longueur effroyable.

Il était l'être qu'elle craignait le plus au monde, capable de la tuer sans même s'en rendre compte, comme on écrase un insecte. Pourvu que les autres dieux ne s'avisent pas d'intervenir, sinon la situation allait virer à la catastrophe !

En hâte, Artemis se servit de ses pouvoirs pour masquer la gravité de la situation. Les membres de l'Olympe recevraient des impressions négatives, pas davantage. Ils se diraient qu'Artemis était légèrement contrariée, ce qui n'avait rien d'inhabituel.

— Acheron ? osa-t-elle demander lorsqu'il parut un peu calmé.

Il l'injuria en langue atlante, puis la coinça derrière un mur invisible. Elle percevait sa douleur, se rendait compte qu'il souffrait comme un damné, mais ne comprenait pas pourquoi.

« Artemis ? J'ai des ennuis. »

Ce message télépathique ne pouvait pas plus mal tomber.

« Pas maintenant, Astrid. Moi aussi, j'ai des ennuis. Et sacrément gros, en plus ! »

« Laissez-moi deviner. Vos ennuis s'appellent Acheron, n'est-ce pas ? Il est furieux. »

— Je suis plus que furieux, Astrid ! s'écria Acheron. Je suis fou de rage !

Ainsi, quand il le voulait, le chef des Chasseurs captait toutes les pensées, constata Artemis avec effroi. Il était encore plus puissant qu'elle ne le croyait...

— Comment se fait-il que Simi ait été blessée, Artemis ?

— Simi a été blessée ? répéta la déesse, incrédule : le dragon était invincible, voyons !

— Si on ne fait rien, Simi va mourir, déclara Acheron en même temps qu'Astrid, qui s'exprimait par télépathie.

La déesse plaqua les mains sur sa bouche pour réprimer la vague de bile qui montait dans sa gorge. Elle se sentait malade, tout à coup. De peur, d'horreur.

S'il arrivait malheur à son dragon, Acheron ne ferait pas de quartier, et Artemis serait la première victime de sa vengeance.

— Où Thanatos s'est-il procuré l'une de mes dagues, Artie ?

La culpabilité transperça l'esprit d'Artemis comme la lame du poignard dont parlait Acheron. Lorsqu'elle avait créé les Chasseurs de la Nuit, des millénaires auparavant, elle avait doté leur chef d'une arme exceptionnelle, la seule susceptible de blesser à mort tout Chasseur rétif à l'autorité, rebelle ou violent envers les humains.

— Je... je ne savais pas que ces poignards pouvaient faire du mal à ton dragon.

— Sois maudite, Artemis ! Tu m'auras enlevé tous ceux que j'aimais ! Tous !

La déesse baissa la tête, mortifiée et malheureuse à en pleurer. Acheron disait avoir perdu tous ceux qu'il aimait... Cela signifiait qu'il ne tenait plus à personne. Donc, qu'il ne se souciait pas d'elle. Elle pouvait mourir demain, cela ne lui ferait ni chaud ni froid.

Il pleurait son dragon. Il aimait ce monstre !

Artemis aurait donné n'importe quoi pour qu'il éprouve pour elle le millième de l'amour qu'il vouait à Simi.

— Je vais aller chercher ta... ta chose, Ach.

— Tu n'iras nulle part. Je te connais trop. Tu es incapable d'aider qui que ce soit.

— Je te jure que je te la ramènerai. Je ne ferai rien d'autre.

Il la fixa quelques instants, dubitatif, puis demanda :

— Tu le jures ? Vraiment ?

— Oui.

— Tu me la ramèneras ?

— Oui ! Oui !

— Bien. Je te crois. Mais si tu me joues un tour, Artie, tu le regretteras.

Artemis se matérialisa dans le souterrain situé sous la cabane de Zarek.

Il était là, avec Astrid, agenouillé auprès de Simi. Le dragon était allongé sur le sol.

— Je veux mon akri... gémissait Simi. Je veux mon akri !

— Chut... Calme-toi, murmura Zarek en la berçant contre lui. Ne bouge pas, je t'en prie. Tu aggraves l'hémorragie...

— Je veux mon papa. Conduis-moi à la maison, Astrid. Mon papa est là-bas...

— Je ne peux pas. Pas tant que je n'aurai pas remis mon verdict à ma mère.

— Akri ! Oh, mon akri... Papa ! Je ne veux pas mourir sans lui. J'ai peur ! Ramenez-moi à la maison !

Une ombre tomba soudain sur le groupe, puis se métamorphosa, prenant la forme d'une femme que Zarek n'avait pas revue depuis le jour où il avait été consacré Chasseur de la Nuit.

Artemis.

Elle n'avait pas changé. Sa chevelure était toujours ondulée et auburn, son visage sans défaut, son corps délié. Elle portait une longue robe blanche, et ses yeux verts brillaient d'un éclat irréel.

Zarek retint son souffle. La déesse allait le tuer. C'était pour cela qu'elle était venue.

Simi hurla.

— Pas elle ! Pas la déesse aux cheveux rouges ! Elle va m'abattre !

— Tais-toi, Simi ! ordonna Artemis. Je serais enchantée que tu meures, crois-moi, mais si tu passes l'arme à gauche, je n'ai pas fini d'en entendre parler !

Elle saisit Simi par le bras et la releva sans ménagement.

— Astrid, as-tu rendu ton jugement ?

La trappe au-dessus d'eux se souleva soudain. Thanatos se laissa glisser dans la galerie. Zarek se tourna vers Artemis pour lui dire d'emmener Astrid avec Simi, mais la déesse s'était déjà évaporée. Simi avait également disparu.

Il ne lui restait plus qu'Astrid à protéger, se dit Zarek. Le sort de la jeune femme dépendait entièrement de lui. Fichue Artemis qui avait abandonné derrière elle la fille de Themis !

— Cours ! cria-t-il à Astrid en la faisant pivoter vers l'extrémité du souterrain, qui conduisait à la trappe permettant d'accéder à la cabane.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Thanatos est là ! Tant que je n'aurai pas trouvé un moyen magique pour le tuer, reste à l'écart.

— Où est Artemis ?

— Elle s'est volatilisée.

Astrid s'enfonça dans la galerie en suivant la paroi de la main. Thanatos se dressa devant le Chasseur.

— Tu ne m'échapperas pas, Chasseur. Quoique ce ne soit pas vraiment après toi que j'en ai.

Zarek se rendit compte que le regard du tueur était rivé sur Astrid.

— La vengeance est un plat qui se mange froid, Chasseur.

Astrid avait atteint l'escalier de bois. Elle posait prudemment le pied sur la première marche.

— Nous sommes en Alaska, mon salaud, lança Zarek en ricanant. Normal que tout soit froid !

D'un revers du bras, il renvoya Thanatos au fond du souterrain, puis partit à toutes jambes rejoindre Astrid.

Elle était en haut de l'escalier. Zarek envoya une impulsion télékinésique au poêle, le déplaçant et libérant ainsi la trappe, qu'il ouvrit de la même façon. Puis il poussa Astrid dans la maison et s'y engouffra à sa suite. Il remit aussitôt le poêle en place, récupéra la maman martre et ses bébés dans leur confortable nid de fourrures et enferma la petite famille dans son sac à dos. Au passage, la martre lui mordit cruellement le pouce, mais il ne s'en préoccupa pas.

Il prit Astrid par la main et sortit de la cabane avec elle.

— Vite ! À la motoneige de Thanatos ! Il a dû saboter la mienne ! Dépêchons-nous. Je ne suis pas assez fort pour le retenir longtemps.

La jeune femme s'assit à l'arrière de la selle, mais Zarek la fit glisser jusqu'au guidon et plaça ses mains sur les poignées.

— Vas-y.

— Je suis aveugle ! Comment veux-tu que je...

Zarek l'embrassa, l'empêchant de poursuivre, tout en faisant appel à un don offert par Acheron des siècles plus tôt et dont il ne s'était jamais servi.

Tout en lui rendant son baiser passionné, Astrid éprouva une sensation de brûlure dans les yeux. Elle crispa les paupières

et, lorsqu'elle les rouvrit, ne put retenir une exclamation : elle y voyait !

Son cœur manqua quelques battements quand, pour la première fois, son regard se posa directement sur Zarek, sans que Sasha lui serve d'intermédiaire.

Elle fut d'abord émerveillée. Puis bouleversée : Zarek était une plaie vivante : yeux au beurre noir, lèvres fendues couvertes de croûtes de sang, vêtements en lambeaux... Son bras droit était dans un état effroyable, sa main gauche évoquait un oiseau mutilé incapable de reprendre son vol. Elle pendait comme un appendice inutile, encore munie d'une prothèse d'acier à moitié brisée.

— Pars, Astrid, je t'en conjure ! Suis ce sentier, là-bas, et ne t'arrête que quand tu seras à Fairbanks.

Il lui tendit son sac à dos.

— Et toi, Zarek ?

— Ne t'en fais pas pour moi.

— Je ne te laisserai pas ! Tu vas te faire tuer !

Il lui sourit, un sourire qui s'acheva sur une grimace de souffrance.

— Aïe... Vas-y, princesse. Ça m'est égal de mourir si c'est pour toi.

Il l'embrassait de nouveau quand Thanatos jaillit de la cabane.

— Monte sur la moto avec moi, Zarek ! Monte !

— Non, princesse. Si je meurs, il n'aura plus aucune raison de te pourchasser. Car c'est toi qu'il veut. Je l'ai enfin compris. Ma femme doit payer pour la sienne.

Zarek était déterminé à se sacrifier pour elle. Si elle avait eu besoin d'une preuve d'amour, elle n'en aurait jamais envisagé de plus belle.

La motoneige démarra soudain sans qu'elle ait touché quoi que ce soit. Déséquilibrée, elle se raccrocha au guidon, et l'engin prit de la vitesse. Zarek s'était servi de ses pouvoirs pour mettre l'engin en marche.

Elle filait à présent à travers la clairière, incapable de réduire sa vitesse. Lorsqu'elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit Zarek faire face à Thanatos.

À la seconde où Artemis apparut devant lui, Acheron lui arracha Simi. Il la serra tendrement contre lui et l'amena jusqu'au lit de la déesse en la berçant et en lui murmurant des mots tendres à l'oreille.

— Akri, Simi a très mal... souffla le dragon. Tu avais dit que Simi était invincible...

— Je sais, mon bébé, je sais.

Il avait peur d'écartier les pans de sa robe, de découvrir l'ampleur de sa blessure. Les yeux remplis de larmes, il se mit à fredonner une vieille berceuse atlante qu'il lui chantait quand elle était petite. Elle se calma un peu.

Il essuya ses larmes, rassembla son courage et déboutonna la robe.

La dague lui avait quasiment coupé la poitrine en deux, manquant le cœur de quelques millimètres.

Dieux merci, la plaie était propre et l'hémorragie semblait jugulée. Zarek avait réalisé des prodiges sur le dragon, affaiblissant par là même ses pouvoirs, car guérir autrui coûtait une immense part d'énergie à un Chasseur. Une énergie qui allait cruellement manquer à Zarek lors de son ultime affrontement avec Thanatos.

Si le Chasseur survivait, Acheron serait son débiteur à jamais.

À son tour, Acheron fit appel à ses pouvoirs. Il posa la main à plat sur la poitrine de Simi et se concentra. Quelques minutes suffirent.

— Simi va bien ! Hein, akri ? Je vais bien ?

— Oui, mon bébé.

Elle se redressa et examina son buste. On n'y voyait plus aucune trace de l'effroyable entaille. Sa peau était lisse et blanche, parfaitement saine.

Elle éclata de rire et se nicha dans les bras d'Acheron, qui avait la gorge nouée d'émotion : il était tellement heureux qu'elle ne soit pas morte...

— Hé ! Où comptes-tu aller ? demanda-t-il lorsqu'elle se libéra de son étreinte. Reviens ici, Simi !

Sans protester, elle obéit, rapetissa jusqu'à n'être plus qu'un atome et entra dans le biceps d'Acheron, là où était sa place.

Alerté par un bruit, le chef des Chasseurs se retourna.

Artemis le fixait, les poings sur les hanches, l'air mécontent.

— Alors, j'ai fait ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Je te l'ai ramenée, ta chose !

— Simi n'est pas une chose. Elle est... Simi. Je veux t'entendre prononcer son nom.

Les yeux verts de la déesse se plissèrent. Elle émit un petit bruit méprisant, mais articula les deux syllabes qui semblaient lui brûler la bouche.

— Simi.

— Bien, approuva Acheron. Mais ce qui aurait été mieux, ç'aurait été que tu m'écoutes, que tu ne crées pas un autre Thanatos. Aujourd'hui, toutefois, tu t'es bien rachetée. Donc, je ne te châtierai pas. Je ne te tuerai point, ma chère Artie. Reste le problème Thanatos. Il faut trouver une solution.

— Tu ne peux pas quitter mon temple pour t'occuper de lui.

— Je n'ai pas besoin de partir d'ici pour l'anéantir.

— Fumier ! cria Thanatos en expédiant Zarek dans la neige.

Le Chasseur essaya de se relever, mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Son corps n'était plus que douleur. Des élancements déchirants lui ravageaient les membres, le ventre, les reins... mais son esprit était intact, et il s'en servait pour piloter à distance la motoneige. Il devait mettre Astrid en sécurité, se répétait-il.

Lui, il était perdu. Sans arme, aveugle maintenant qu'il avait donné sa vision à la jeune femme, il se retrouvait aussi démunis qu'il l'avait été des siècles plus tôt, lorsque le juge romain l'avait livré à la populace pour qu'elle le lapide.

Finlement, d'une certaine façon, il était de nouveau humain, songea-t-il, ce qui lui arracha un éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si marrant ?

Thanatos paraissait déstabilisé par cette hilarité incongrue.

— Moi, toi, la vie en général. Et aussi le fait que je me gèle les fesses comme jamais depuis que je suis en Alaska.

— Tu es dingue, dit Thanatos en lui donnant un coup de pied dans les côtes.

Oui, il était dingue. Mais il ne le serait plus longtemps. Le combat était fini, et il l'avait perdu. De toute façon, il n'avait plus envie de lutter. Il capitulait.

Mais, et Astrid ? Elle n'était pas encore à l'abri. S'il lui restait la moindre parcelle de pouvoir, il devait l'utiliser pour elle.

Il perçut le siflement d'une lame prestement sortie de son fourreau. La dague. Celle dont Thanatos s'était servi avec succès contre Simi.

« Zarek ? »

La voix d'Acheron venait de résonner dans sa tête. Un instant plus tard, Zarek recouvrait la vue, et quatre griffes d'acier jaillissaient de sa prothèse saccagée.

Sacré Ach ! Il connaissait bien son Chasseur. Il savait que même au bord du gouffre, s'il avait la moindre chance de ne pas tomber, il la saisirait.

« Thanatos porte un tatouage en forme de croissant de lune entre les épaules. Frappe-le là et il mourra. Artemis imprime toujours une marque sur ceux qu'elle crée. »

Galvanisé par cette issue inespérée, Zarek trouva la force de se relever.

— Tu as de la ressource, toi, remarqua Thanatos, éberlué.

— Ouais. Allez, viens, mon pote, on va danser, comme promis !

Zarek ponctua sa proposition d'un coup de poing qui projeta Thanatos plusieurs mètres en arrière.

Tiens, tiens... Ce bon vieil Acheron lui avait donné davantage que de nouvelles griffes d'acier. Il lui avait aussi envoyé de la force. Une force que Zarek sentait gronder en lui comme la lave d'un volcan sur le point d'entrer en éruption.

Il prit une profonde inspiration, et instantanément, toutes ses douleurs disparurent. Thanatos, qui s'était repris, le frappa au visage, mais Zarek ne sentit rien, ne fut même pas ébranlé.

Il vit son adversaire pâlir. Manifestement, Thanatos comprenait qu'il s'était passé quelque chose et que la situation risquait de se renverser.

— Tu as la trouille, hein, la Mort ? Tu as raison. Ça fiche la pétoche de se rendre compte qu'on n'est pas le seul à être redoutable.

Zarek se rua sur son ennemi, griffes en avant, le jeta dans la neige, puis s'abattit sur lui.

Pas question de perdre du temps. Il avait l'avantage, il fallait le mettre à profit.

Il fit basculer Thanatos sur le ventre et déchira sa veste et sa chemise, dénudant ses épaules, en quête de la fameuse marque d'Artemis.

Le croissant de lune était bien là. Acheron avait dit vrai.

— Tu peux me tuer, Chasseur, mais ça ne changera rien au fait que tu mérites la mort pour avoir assassiné Dirce. Elle était innocente et elle a péri de ta main !

— Dirce ?

— Elle avait vingt et un ans ! Tu l'as décapitée ! C'était ma femme, salaud !

Soudain hésitant, Zarek fixait la marque entre les épaules de Thanatos. Était-il juste de tuer quelqu'un qui ne voulait que venger la mort de sa bien-aimée ? S'il y avait un sentiment qu'il comprenait, c'était bien l'envie de vengeance. N'avait-il pas vendu son âme pour assouvir la sienne ? Supprimer Thanatos parce qu'il était mû par le même besoin lui semblait injuste.

Mais il ne perdait pas pour autant le sens des réalités : s'il ne le neutralisait pas, Thanatos le tuerait.

Les pouvoirs insufflés par Acheron lui permirent de clouer Thanatos au sol. La Mort implora sa pitié, lui demandant de l'achever. Zarek ne connaissait que trop bien cette supplique. Il l'avait exprimée tant de fois...

Qu'Acheron s'occupe donc de Thanatos, décida Zarek. Lui, il était un Chasseur, pas un tueur à gages.

Pendant qu'il cherchait une solution à son dilemme, Astrid revint avec la motoneige. Évidemment. Qu'avait-il cru ? Qu'elle allait partir, comme il le lui avait ordonné ? Elle l'aimait. Quand on aime, on ne laisse pas l'autre seul.

Elle arrêta l'engin.

— Est-il neutralisé ?

— Oui.

— Pourquoi est-il encore en vie ? demanda-t-elle après s'être nichée dans les bras de Zarek.

— Ce n'est pas mon rôle de donner la mort. Cela arrangerait sans doute bien Artemis que je le liquide : elle a fait une grosse bourde quand elle l'a créé. Si quelqu'un se chargeait du sale boulot à sa place, ça la soulagerait, cette garce. Mais je ne lui donnerai pas ce plaisir.

— Tu ne peux pas le laisser là ! Il va se ressaisir, et ensuite, il te tuera ! Ce n'est pas parce que tu l'auras épargné qu'il t'épargnera, lui !

— Tentons le coup. S'il remet ça, il trouvera à qui parler, parce que je suis très en forme pour une autre bagarre.

— Si tu gagnes, qu'allons-nous faire ensuite ?

Il regarda le merveilleux visage de sa bien-aimée, ses yeux clairs, limpides, débarrassés du voile grisâtre de la cécité.

— Il n'y a pas de « nous », princesse. Il n'y en a jamais eu.

Astrid ouvrit la bouche, manifestement prête à protester. Mais elle ne put prononcer un mot : sa mère venait d'apparaître, flanquée de Sasha sous son apparence humaine.

— Maman ? Tu es en retard.

— C'est à cause de tes sœurs. Atty m'a priée de ne pas me presser. Tu avais pas mal de choses à régler, apparemment.

Zarek regarda la déesse de la justice, puis Sasha, qui lui montra les crocs.

— Navré, Droopy, mais je n'ai pas de friandises pour clebs.

— Je te hais, Chasseur.

— C'est réciproque, assura Zarek en souriant.

Themis ignora l'échange.

— Astrid, as-tu un jugement à rendre ?

— Oui. Il est innocent. Et le fait que Thanatos soit là-bas, couché dans la neige et bien vivant, prouve son immense humanité.

Un cri aigu, qui semblait venu de nulle part, déchira l'air.

— Artemis n'est pas contente, remarqua Themis. Je n'aimerais pas être à la place d'Acheron, ce soir.

— Pourquoi ? demanda Zarek.

Ce fut Sasha qui répondit.

— Faut jamais emmerder une déesse. Acheron va en voir des vertes et des pas mûres pour t'avoir permis de rester en vie.

— Elle ne va quand même pas passer sa colère sur Acheron, si ? s'enquit Zarek, inquiet.

L'expression d'Astrid, de Themis et du loup-garou confirma ses craintes : si, Acheron allait souffrir.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda Sasha en montrant Thanatos du doigt.

Le sort d'Acheron ne l'intéressait visiblement pas beaucoup. Qu'il vive ou qu'il meure, le loup-garou s'en moquait comme de son premier duvet de louveteau.

— À Artemis de décider, dit Themis. Après tout, cette créature est à elle.

— Mmm. J'aurais peut-être dû le tuer, finalement.

— Non, Zarek. Ce que tu as fait pour ma fille, les soins que tu as prodigués à Simi, et maintenant cette magnanimité envers Thanatos me convainquent de confirmer le verdict énoncé par Astrid. Bien qu'elle n'ait guère été impartiale...

Le sourire que lui offrit Astrid ne réconforta pas Zarek. Il n'aimait pas la façon dont avaient tourné les choses.

— Viens, Astrid, rentrons à la maison, dit Themis à sa fille.

Ces mots brisèrent le cœur de Zarek plus sûrement que les coups de Thanatos ne l'eussent fait. Pourtant, il ne devait rien tenter pour retenir la jeune femme. Il le savait, et ce depuis le début.

— Souhaites-tu t'exprimer avant que nous partions, Chasseur ? demanda Themis.

Parfois, les étoiles tombaient sur la terre... Il avait eu la chance, le bonheur inouï d'en rencontrer une, mais elle allait regagner le ciel. Maintenant, il fallait qu'il soit fort, courageux, qu'il se résigne à l'inéluctable. Ils n'appartaient pas au même univers. La place d'Astrid était sur l'Olympe, avec les siens.

Et sa saleté de loup puant.

— Aie une belle vie, princesse.

— Toi aussi, prince charmant, bredouilla Astrid, les lèvres tremblantes.

Elle était visiblement sur le point d'éclater en sanglots. Themis s'en rendit compte et lui prit immédiatement la main. Il

y eut un petit éclair, et les deux femmes disparurent, ainsi que Thanatos et Sasha, ce dernier l'ayant chargé sur son épaule.

Eh bien, voilà, se dit Zarek. Le rideau était tombé. Tout était désormais comme avant, sauf que pour lui, rien ne serait plus jamais pareil.

La nuit était belle et calme, et pourtant, elle lui paraissait sinistre.

Et il en serait ainsi chaque nuit, jusqu'à la fin des temps, songea-t-il avec un lourd soupir.

Du sang gouttait de son bras. Il devait soigner ça, sinon l'odeur allait attirer les ours. Il se dirigea vers sa cabane, entra et serra les dents. Son foyer lui semblait hostile, laid et glacial. Même la martre et ses petits étaient partis. Pour les sauver de Thanatos, il les avait confiés à Astrid.

Le placard sous l'évier ne contenait aucun pansement, et l'eau oxygénée était gelée. Il n'y avait même pas d'eau au robinet, les générateurs étant toujours hors service. Et merde !

Heureusement, la vodka avait tenu bon. Il en avala une longue gorgée. Finalement, elle était un peu prise par le froid. Au lieu d'être liquide, elle collait au palais, à la langue, mais bon, c'était quand même quelque chose qui se buvait.

Tout en s'essuyant la bouche, il se dirigea vers la porte : il venait de percevoir un léger son, comme un vagissement. Il ouvrit.

Son sac à dos se trouvait sur le seuil, avec la martre et ses petits à l'intérieur. Astrid lui avait rendu ses compagnons ! Il les ramena dans la maison et les installa derrière le poêle. Il étendait une petite fourrure de lapin sur la nichée quand le portable grésilla.

— Ouais ?

— Zarek ? C'est Sundown. Je viens de recevoir un appel d'Acheron. Il m'a dit d'embarquer Andy et de rentrer à Reno. Avant de filer, je voulais m'assurer que tu étais... vivant.

— Dans la mesure où j'ai répondu au téléphone, je suppose que je suis vivant, oui.

— Très drôle. Tu veux toujours que je vienne chercher Astrid ?

— Non. Elle est... partie.

— Je suis désolé, Zarek.

— Et pourquoi ça ?

Sundown ne répondit pas. Un silence s'installa, que le cowboy finit par rompre.

— Avec tout ce tintouin, je n'ai pas eu le temps de te parler de Sharon. Elle va bien. Elle est encore à l'hosto, mais elle se remet.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il est arrivé quelque chose à Sharon ?

— Oui. Thanatos l'a sacrément brutalisée pour lui faire dire où tu étais. Otto va rester encore quelques jours à Fairbanks pour veiller sur elle. Il lui donnera un coup de main si besoin est.

Il marqua une pause.

— Je... je lui ai fait livrer des fleurs à l'hôpital. De ta part. J'espère que ça ne t'embête pas trop...

La malédiction ne cesserait donc jamais ? Bon sang, sa vie était une catastrophe, et il fichait en l'air celle des autres !

— Tu as bien fait d'envoyer ces fleurs, Sundown. Merci, c'était chic de ta part.

— Ben, ça alors ! C'est bien le Zarek au cœur de glace que j'ai au bout du fil ? Pas son clone, ou un type qui imiterait sa voix ?

— C'est moi, imbécile !

— OK. Mais je suis sidéré. Je m'attendais que tu me reproches cette histoire de fleurs, que tu me dises que j'aurais dû me les coller au... Bref. T'as changé, le Grec. En bien.

— Oh, ça va ! Tu as fini, maintenant ?

— Ouais. Je vais aller chercher Mike et repartir aussi vite que possible au soleil. Au fait, j'ai rencontré Spawn. Il dit que tu peux garder son téléphone. Tu sais, Spawn, pour un mec à moitié apollite, c'est pas un mauvais bougre. Tu devrais lui passer un coup de fil, un de ces quatre.

— Tu joues les marieuses ?

— Hé, on ne sait jamais avec vous autres, les Grecs. D'après ce qu'on dit, vous aimez bien les hommes.

— Pas moi, assura Zarek en riant.

— Je m'en doutais. Bon, ciao, Zarek. À bientôt sur Internet.

— OK. Bon retour.

— Salut, vieux.

Zarek raccrocha en se disant que cet appel était probablement le seul qu'il recevrait jamais.

La tristesse lui serrait le cœur. Il fit les cent pas dans la cabane, incapable de fixer son attention sur quoi que ce soit. N'y tenant plus, il descendit dans le souterrain, un endroit désormais plein de souvenirs heureux pour lui.

Sa parka neuve était toujours par terre. Il s'assit dessus et ferma les yeux après avoir éteint sa torche. Avec un peu d'imagination, il réussirait peut-être à croire qu'Astrid dormait encore à côté de lui.

Non. Ça ne marchait pas, constata-t-il avec rage.

Il ramassa sa parka. Lorsqu'il la souleva, un parfum de rose lui monta aux narines. Bouleversé, il porta le vêtement à son visage et respira la délicate fragrance jusqu'à s'en enivrer. Comme Astrid lui manquait... Sans elle, il avait l'impression de n'être que l'ombre de lui-même. Il lui manquait la moitié de sa personnalité, celle qu'elle avait su mettre au jour : la capacité de rire, plaisanter, taquiner, bavarder... Tout cela appartenait à cet autre Zarek, celui qui, sans Astrid, n'existe plus.

Il ne pourrait vivre sans elle ! Pas un seul jour, une seule minute, une seule seconde !

Il tomba à genoux et se mit à pleurer.

Acheron cessa d'observer son Chasseur. Il s'octroyait le droit de l'épier, de lire dans ses pensées, mais pas lors de moments aussi intimes. Zarek souffrait, et l'espionner lui semblait tout à coup indécent.

Sur la terrasse de son temple, Artemis fulminait, furieuse du jugement rendu par Astrid et confirmé par Themis. Qu'elle se défoule donc. Lui, il préférait rester seul dans la salle du trône. Il réfléchissait.

Quelle grandeur d'âme de la part de Zarek que d'avoir laissé partir Astrid... Et elle ? Elle avait fait preuve d'un admirable sens du devoir en acceptant de le quitter. Tout cela était très beau. Et navrant.

— Comment est-ce possible ? cria Artemis en entrant dans la salle du trône. Jamais, depuis qu'elle exerce la fonction de juge, elle n'a déclaré un accusé innocent ! Jamais !

— Pas une fois elle n'a eu d'innocent devant elle. La voilà, l'explication, dit calmement Acheron.

— Oh, toi ! Tu as toujours réponse à tout ! Je te déteste !

— Sois chic, Artie, ne me donne pas de faux espoirs. Sois honnête, tu ne vas me détester que pendant cinq minutes grand maximum. Et c'est bien dommage.

La main d'Artemis jaillit. Il la saisit au passage, échappant à la gifle. Un instant décontenancée, la déesse se ressaisit et s'accrocha à son cou pour l'embrasser. Il serra les lèvres, et Artemis, outrée, se détourna et disparut.

Elle se calmerait. Elle finissait invariablement par se calmer. Inutile de se mettre martel en tête à cause de cette garce. Il avait d'autres soucis, infiniment plus importants que les sautes d'humeur de la déesse.

De nouveau, il établit la connexion entre l'Olympe et la terre et décida de faire ce qu'il convenait.

Zarek ravalà un dernier sanglot, releva la tête... et n'en crut pas ses yeux : il se trouvait dans une immense pièce blanche et dorée, aux murs recouverts de fresques représentant des scènes de chasse et des paysages bucoliques. De hautes colonnes de marbre blanc formaient un cercle autour d'un trône placé sur une estrade.

Et Acheron était assis sur cette estrade ! Il le fixait de ce regard magnétique qui mettait ses interlocuteurs si mal à l'aise. Cependant, aujourd'hui, il y avait quelque chose de très troublant dans ce regard. De la... compassion ? Oui. Et aussi de la tristesse.

Sidéré de se trouver là, devant Acheron, Zarek était sans voix. Comme à son habitude, le chef des Chasseurs portait une chemise de soie noire déboutonnée qui flottait sur un pantalon de cuir noir. Il était égal à lui-même, si l'on faisait abstraction de son regard.

— Je te remercie pour Simi, Zarek. J'ai apprécié ce que tu as fait pour elle quand elle a été blessée.

Zarek retrouva sa voix et sa hargne.

— De quel droit t'es-tu immiscé dans mon esprit ?

— Il le fallait. Il est des souvenirs qu'il est sage d'effacer.

— Tu m'as laissé croire que j'avais massacré les habitants de Taberleigh !

— La vérité t'eût-elle été plus supportable ? Tu aurais été hanté par le souvenir de la femme que tu avais décapitée. En outre, tu aurais connu le talon d'Achille des Chasseurs. À La Nouvelle-Orléans, tu serais devenu incontrôlable. Valerius serait mort de ta main.

Ces mots ébranlèrent Zarek. Acheron disait vrai. S'il avait su la vérité, il aurait abattu son demi-frère sans hésiter.

— À partir de là, poursuivit Acheron, je n'aurais eu aucun moyen de te sauver.

— Oui, bon, d'accord... Mais quand même, c'est moche d'entrer dans la tête des gens. Tu m'as manipulé, Ach.

— Fais un effort. Essaie de comprendre ce qui m'a motivé. Je te prie de m'excuser, Zarek, mais j'avais de bonnes raisons de faire ce que j'ai fait. Je voulais te donner la paix de l'esprit. Mais maintenant, tu as un problème encore pire que celui que j'avais effacé de ta mémoire.

— Tu n'en vois qu'un seul ? À mon avis, j'en ai toute une panoplie. Auquel penses-tu ? demanda ironiquement Zarek.

Acheron ouvrit la main et montra sa paume. Une image apparut. Zarek vit Astrid qui pleurait, recroquevillée sur elle-même. Autour d'elle, trois femmes la soutenaient, au sens propre comme, vraisemblablement, au sens figuré.

« J'ai si mal... » gémit la jeune femme.

« Atty, fais quelque chose ! s'exclama une grande blonde à l'adresse de la rousse, qui semblait être la plus âgée. Va tuer celui qui la fait souffrir ! »

« Non ! Ne touchez pas à lui ! Je ne vous le pardonnerais jamais ! » s'écria Astrid.

— Qui sont ces femmes ? demanda Zarek à Acheron.

— Les Parques. Atty, Cloie et Lera.

— Pourquoi me montres-tu ça ? s'enquit Zarek, le cœur brisé.

— Te rappelles-tu ce que je t'ai dit, à La Nouvelle-Orléans ?

— Pff... Non. Tu m'as dit tellement de conneries...
Acheron le fusilla du regard.

— Sois poli. Et souviens-toi : je t'ai dit que le passé était le passé et que l'avenir serait ce que tu en ferais. À La Nouvelle-Orléans, tu t'es fichu dans le pétrin en attaquant des flics – enfin, en ripostant. Mais que tu n'aies fait que te défendre n'y change rien : tu as frappé des humains. Cela aurait dû te valoir la mort. C'était ce qu'avait décidé Artemis. Mais moi, j'ai estimé que tu avais agi pour sauver Sunshine Runningwolf, et à mes yeux, cela te valait la clémence. Sur le moment, tu as fait un choix. Tu as décidé de ton avenir. Aujourd'hui, tu te retrouves dans la même situation : face à un choix crucial. À toi de trancher.

Acheron s'interrompit et referma sa main, supprimant l'image d'Astrid.

— Tout être mérite d'être aimé, Zarek. Même toi.

— Oh, la ferme ! Sans vouloir t'offenser, Ton Altesse, tu ne sais pas de quoi tu parles !

Il en avait assez qu'on lui fasse la leçon, que les autres s'estiment supérieurs à lui. Acheron était un prince, un Atlante de haute lignée, très bien. Cela ne faisait pas pour autant de lui un sage et infaillible conseiller.

Acheron ne reprit pas la parole. Il se contenta d'envoyer une image dans l'esprit de Zarek. Celle d'un adolescent enchaîné dans une maison de la Grèce antique. Son corps n'était qu'une plaie sanguinolente. À genoux, il suppliait, implorant les hommes qui l'entouraient d'avoir pitié de lui.

La respiration de Zarek se bloqua dans sa poitrine lorsqu'il reconnut les traits de l'adolescent : c'était Acheron.

— Crois-tu que je ne te comprenne pas, Zarek ? Détrompe-toi. Je te comprends mieux que n'importe qui. La chance passe à ta portée. Sassis-la. Ne fous pas tout en l'air.

Zarek considéra son chef avec un tout nouveau respect. Acheron avait perçu l'humanité qui demeurait en lui, alors que lui-même la croyait éteinte à jamais. Comment avait-il pu être aussi intuitif ? Sans doute parce qu'il avait partagé les mêmes souffrances que lui, connu la même jeunesse.

Le silence s'était installé entre les deux hommes, mais il n'était pas pesant. Il vibrait de complicité, de profonde empathie.

— Et si je la fais souffrir ? demanda finalement Zarek.

— Est-ce là ton projet ? De la faire souffrir ?

— Non, bien sûr que non, mais je ne peux pas vivre ici et elle...

— Pose-lui la question, Zarek.

— Mais... et sa mère ?

— Tu étais prêt à défier Artemis en tuant Thanatos. Crois-moi, Themis n'est pas pire que notre chère Artie.

— Où est Astrid ?

Acheron cilla, et la seconde suivante, Zarek se retrouva dans l'atrium où la jeune femme pleurait, entourée de ses sœurs.

— Aucun homme n'a le droit d'entrer ici ! s'écria Atty.

Cloie vint à la rescousse, prête à frapper Zarek.

Acheron se matérialisa entre son Chasseur et les deux femmes. Zarek prêta à peine attention à son arrivée. Il n'avait d'yeux que pour Astrid, qui le regardait comme s'il était un mirage et non un être de chair et d'os.

Il s'agenouilla devant elle.

— Les étoiles ne pleurent pas, lui murmura-t-il, de façon à n'être entendu que d'elle. Elles sont censées n'être que gaieté.

— Comment pourrais-je avoir envie de rire quand j'ai le cœur brisé ?

— Il peut être réparé. Le mien était en piteux état, mais maintenant, il bat à la perfection... uniquement pour toi, princesse.

Astrid esquissa un sourire. Un bien pauvre sourire.

— Pourquoi es-tu ici ?

Du bout de l'index, il écrasa les larmes qui roulaient sur les joues de la jeune femme.

— Je suis venu cueillir ma rose, voir si elle veut bien rentrer à la maison avec moi.

— Non ! hurla Atty. Ne lui réponds pas que tu vas y aller ! N'écoute pas ses balivernes !

— Il te ment, confirma Lera.

— Hé, vous trois, fichez-leur la paix ! ordonna Acheron de son impressionnante voix de basse.

Le trio fila sans demander son reste, et Acheron afficha une expression satisfaite.

— Ach, tu comptes rester là ? demanda alors Zarek. Serais-tu un sale voyeur ?

Il venait de plaisanter ! Comme il avait changé, se dit-il avec émerveillement. Même si, en réalité, il n'avait plaisir qu'à demi. Astrid et lui n'avaient effectivement nul besoin de chaperon.

— Ça dépend, le Grec. Si tu as des trucs pas ordinaires à me montrer, ma foi, je veux bien voir ça.

— Si tu ne bouges pas, c'est moi que tu vas voir. Et de très près.

Acheron hocha la tête, manifestement amusé, puis pivota sur ses talons, d'un mouvement si vif que le déplacement d'air écarta les pans de sa chemise déboutonnée, révélant une épaule nue... et constellée de cicatrices rouges gravées dans la chair. Des marques de coups de fouet, Zarek ne le savait que trop bien.

— Attends, Acheron ! s'exclama Astrid.

Il s'immobilisa.

— Et l'âme de Zarek ?

— Ah, oui... Artemis ? Artemis !

La déesse surgit du néant à côté d'Acheron.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle avec humeur.

— Pas grand-chose. Que tu rendes son âme au Grec.

Artemis haussa les épaules.

— Pff... Rien que ça. Que fait-il là, d'abord ?

Puis elle se tourna vers Astrid.

— Aurais-tu perdu la tête ? C'est toi qui l'as fait venir ?

— Non, Artie, c'est moi, dit tranquillement Acheron.

— Oh... Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils sont faits l'un pour l'autre, ces deux-là. C'est leur destin. C'est écrit. Alors, rends son âme à Zarek.

— Je suis navrée, mon cher, mais je ne l'ai pas.

— Qu'est-ce que tu racontes, tu ne l'as pas ? Tu l'as perdue ?

La déesse parut très vexée.

— Bien sûr que non ! Je suis quelqu'un de très ordonné, Ach, au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte.

— Alors ?

— Alors, je ne la lui ai jamais prise.

— Attends, je suis perdu, là. Peux-tu répéter ?

— Je n'ai pas pris son âme ! Quand il est arrivé, il était tellement sale, il sentait si mauvais que je n'ai pas eu le courage de poser la main sur lui. Pouah... Si tu l'avais vu ! Même avec des pincettes, je n'aurais pu me résoudre à l'approcher.

Acheron resta quelques instants bouche bée, puis se tourna vers Zarek.

— On peut dire que tu es un veinard, mon gars.

Il se gratta le menton avant de demander, l'air perplexe, à Artemis :

— Si tu ne l'as pas touché, comment se fait-il qu'il soit devenu Chasseur de la Nuit et immortel ?

— Je lui ai fait injecter de l'ichor.

— De l'ichor ? Ce minéral que l'on ne trouve que dans le sang des dieux et qui donne la vie éternelle ?

— Exactement.

— Eh bien, ça alors ! Et ses pouvoirs de Chasseur ? D'où les as-tu sortis ?

— Je les lui ai donnés séparément, en même temps que je l'ai doté de crocs. Tu ne t'es jamais rendu compte qu'il était... euh... un peu différent de ses collègues.

— Différent, hein ? Artie, ne me dis pas qu'il peut supporter la lumière du soleil ! Qu'il vit la nuit depuis des siècles pour rien !

L'expression coupable de la déesse fournit à Acheron la réponse qu'il craignait.

— Bon sang, Artemis, vous êtes vraiment une sale garce ! rugit Zarek, prêt à bondir sur la déesse.

Acheron le tint, mais Zarek continua de gronder, en montrant les crocs. Des crocs qui disparurent comme par magie, immédiatement remplacés par de superbes canines d'un blanc nacré sans défaut.

— Je viens de te faire un petit cadeau, le Grec, dit Acheron en souriant.

Tu es libéré d'Artemis, prince charmant, déclara Astrid en enlaçant étroitement l'homme qu'elle aimait. Et tu as été reconnu innocent. Alors, comment vois-tu l'éternité, désormais ? Car tu restes immortel, c'est ça le plus extraordinaire.

— Je voudrais aller sur une plage de sable blanc et m'allonger au soleil, les pieds dans l'eau.

Le cœur d'Astrid fit un bond dans sa poitrine. Elle avait espéré qu'il dirait cela.

— Je voudrais aussi être débarrassé de tous les êtres qui me pourrissent la vie depuis des siècles, poursuivit Zarek. Toi et moi, seuls tous les deux, c'est tout ce que je désire.

— Et... et Sasha ?

— Ce foutu loup ne rêve que de me dévorer ! Au chenil, le clebs !

— Ah, là, non, prince charmant ! Si tu persistes dans cette idée, nous n'allons pas être d'accord !

— Bon, va pour le faux clébard...

— Tu veux donc que je parte avec toi ?

— Oui, princesse, parce que je t'aime. Même allongé sur une plage des tropiques, si tu n'es pas auprès de moi, j'aurais froid. J'ai besoin de mon étoile. Il me faut l'entendre rire. Toutes les nuits, tous les jours.

Et le rire d'Astrid s'éleva, cristallin, pur, porteur d'espérances et de promesses de bonheur.

La jeune femme se pencha vers Zarek et lui donna un baiser à la mode des Esquimaux, en frottant le bout de son nez contre le sien. Puis elle suggéra :

— Bora Bora, ça te tenterait ?

— Bora Bora, nous voilà !

Zarek lui rendit son baiser, mais à la mode des habitants humains des contrées tempérées : à pleine bouche, passionnément. Et longtemps. Très, très longtemps.

15

Acheron ouvrit la porte de l'étroite cellule dans laquelle était enfermé Thanatos.

Il entra et regarda longtemps le tueur assis dans un coin à même le sol, sans rien dire : il avait envie de le faire payer pour l'assassinat de Bjorn et pour ce qu'il avait infligé à Simi.

Mais il était également porté à l'indulgence, parce qu'il comprenait ce qui avait conduit Thanatos à la folie. Il n'était pas complètement sain d'esprit lui-même. Or, c'était cette démence qui lui permettait de tenir le coup et de rester en vie, et ce depuis onze mille ans.

— Qui es-tu ? demanda Thanatos.

Le visage hâve, les yeux cernés de noir, le monstre créé par Artemis avait perdu sa superbe.

Acheron fit un pas de côté afin que la lumière du couloir éclaire le prisonnier.

— Disons que je suis l'instrument du destin, celui qui appose le point final, et de ce fait apporte la paix.

— En d'autres termes, tu es venu me tuer.

— Non. Je suis venu te proposer un choix.

— Un choix ?

— Soit je t'envoie aux Champs-Élysées, où tu trouveras le repos éternel... et où tu t'ennuieras à périr, ou bien tu restes en vie à Cincinnati, dans l'Ohio.

— Hein ? Qu'est-ce c'est que ça, Cincinnati ?

— Une ville très agréable en Amérique du Nord.

— Et pourquoi Voudrais-je y aller ?

— Parce qu'il s'y trouve une étudiante, à l'université, que tu aimerais vraisemblablement rencontrer.

Acheron ouvrit la main et fit apparaître le visage d'une adorable jeune fille aux longs cheveux blonds et aux yeux pervenche.

— Dirce ! fit Thanatos d'une voix chevrotante.

— De nos jours, elle s'appelle Allison Grant, et elle est humaine.

Thanatos leva vers Acheron un regard plein de détresse.

— Mais si tu me renvoies sur terre, je serai un Apollite ! Je mourrai à vingt-sept ans !

— Si tu choisis Cincinnati, tu seras humain et tu ne te rappelleras rien de l'Olympe, de Thanatos, des Chasseurs de la Nuit... Ce que je te propose, c'est une vraie renaissance.

— Mais comment pourrais-je aller vers Dirce si j'ai oublié l'avoir aimée autrefois ? Je ne la reconnaîtrai même pas !

— Une mystérieuse attirance vous poussera l'un vers l'autre, je m'en porte garant. Tu te trouveras sur le campus, étudiant toi aussi... Ton histoire sera la suivante : orphelin, tu as été adopté par ton oncle Acheron, qui t'a laissé tout son argent à sa mort. Dirce, ou plutôt Allison, et toi pourrez ainsi vivre dans l'aisance financière, et ce jusqu'à votre dernier jour.

— Mais... mais... j'ai tué l'un de tes Chasseurs, Acheron. Pourquoi tant de générosité ?

— Le pardon fait partie des valeurs fondamentales.

Thanatos hocha lentement la tête.

— Tu es très sage, Acheron.

— Je ne crois pas, non. Alors ? Que décides-tu ?

— J'accepte ta proposition, bien sûr ! Comment pourrais-je refuser d'aller à Cincinnati alors que Dirce s'y trouve ?

— C'est bien ce que je pensais, dit Acheron en claquant des doigts.

Thanatos disparut.

Resté seul dans la cellule, Acheron songea qu'il était temps de s'occuper de Dionysos. Le fichu dieu du vin y réfléchirait à deux fois, à l'avenir, avant d'envoyer sur la terre des semeurs de désordre et de mort dans le genre de Thanatos.

Il avait également d'autres points importants à régler. En premier lieu, effacer de la mémoire de Sundown et des écuyers ce qu'ils savaient de la marque d'Artemis. Zarek aussi était au

courant, mais il garderait le secret. Mieux valait lui faire confiance plutôt que d'intervenir une fois encore dans son esprit. Le pauvre Zarek avait déjà subi trop de lavages de cerveau.

Bien. Restait maintenant à affronter Artemis.

Assise sur son trône, la déesse tapotait machinalement ses coussins. Elle était préoccupée. Acheron restait absent trop longtemps. C'était mauvais signe. Il n'avait quand même pas quitté l'Olympe ? Non, il allait tenir sa promesse. Mais bien qu'il soit retenu contre son gré dans le domaine des dieux, il était capable d'accomplir pas mal de choses. Il l'avait déjà fait, et si Zeus avait vent des lubies du chef des Chasseurs, elle se ferait sacrément taper sur les doigts. Jamais elle n'aurait dû lui accorder cet après-midi de liberté qu'il avait demandé.

Elle se levait, bien décidée à partir à la recherche d'Acheron, quand les portes du temple s'ouvrirent.

Son cher Ach s'avança vers elle, et elle sourit : qu'il était beau ! Dès qu'elle posait les yeux sur lui, elle se sentait fébrile. Déglutissant avec peine, le cœur battant la chamade, elle attendit, persuadée qu'il s'apprêtait à la prendre dans ses bras.

Lorsqu'il fut près d'elle, elle vit la flamme qui brûlait dans ses yeux. Elle crut que ses jambes allaient se dérober sous elle : c'était ainsi qu'il l'excitait le plus. Il lui faisait alors l'amour farouchement, avec des grognements de fauve, et elle se croyait à chaque fois sur le point de mourir de plaisir.

Ce qui le mettait dans cet état, comprit-elle, c'était la faim. Il y avait trop longtemps qu'il ne s'était pas nourri, et le manque le rendait bestial et amoral.

Il la saisit par la taille, l'attira contre lui et la regarda en se léchant les lèvres.

— Que me veux-tu, Acheron ? demanda-t-elle, bien qu'elle connût parfaitement la réponse.

— Tu sais ce que je veux. Je suis un prédateur, le plus grand des prédateurs, et tu es mon gibier.

Il la coucha sur le marbre, sans prendre la peine d'y jeter quelques coussins au préalable, et se déshabilla en un clin d'œil. Puis il s'allongea sur elle, releva son péplum, dénudant son

ventre, lui écarta les jambes et la pénétra avec un rugissement de lion en rut.

Une copulation sauvage, frénétique s'ensuivit. Les ongles plantés dans les épaules de son amant, Artemis cria tout en jouissant. Les orgasmes succédèrent aux orgasmes, lui laissant à peine le temps de reprendre sa respiration.

Puis il y eut une plage de calme. Les oreilles bourdonnantes, la déesse ne bougeait plus. Elle savait ce qui allait suivre et se consumait d'impatience.

Enfin, Acheron fit ce qu'elle attendait avec tant de fièvre.

Il enfonça ses crocs dans la jugulaire offerte, perforant la peau nacrée, et but avidement. Il était resté en elle, et elle percevait les spasmes de son sexe enchâssé dans le sien.

L'absolue félicité qui habitait son cœur et son corps fit peur à Artemis. Elle pouvait bien prétendre tout régenter, exercer une autorité sans appel sur tous, elle savait que ce n'était que mensonge. C'était Acheron qui faisait la loi. Il la dominait. Et elle le haïssait de détenir ce pouvoir.

Épilogue

Bora Bora

Zarek ne parvenait pas à croire à son bonheur. Quel plaisir de sentir le soleil sur sa peau, le souffle de la brise marine, la chaleur du sable sous son dos ! Cela faisait maintenant un mois qu'Astrid et lui se trouvaient sur cette plage, et il ne s'en lassait pas.

Pas plus qu'il ne se lassait de la compagnie de la jeune femme.

Un liquide froid lui tomba soudain sur le ventre. Il ouvrit les yeux et vit Astrid au-dessus de lui, un verre dans une main, un bol dans l'autre.

— Attention, princesse ! Je ne supporte plus que quoi que ce soit de froid entre en contact avec mon corps !

En riant, elle acheva de l'asperger avec l'eau contenue dans son verre, puis s'assit à côté de lui.

— Tu es fabuleux en maillot de bain, prince charmant. Tu me rappelles quelqu'un que j'ai vu en rêve un jour...

Elle prit un glaçon dans son verre et le fit courir sur la poitrine de Zarek, puis tout autour de son nombril. Sa peau se couvrit de chair de poule. La jeune femme se hâta de la chasser en léchant les gouttelettes laissées par le glaçon en fondant, et Zarek s'enflamma immédiatement.

— Waouh ! C'est super ! Le chaud et le froid... Quelle sensation !

— N'est-ce pas ? fit Astrid en se redressant. Je veux te faire découvrir des plaisirs nouveaux. Le contraste entre la glace et le soleil est très sensuel, et... Oh, j'allais oublier : j'ai quelque chose de très important à t'annoncer.

— Ne me dis pas que Droopy va venir nous rejoindre, par pitié !

— Non. Sasha ne bougera pas du Sanctuaire, à La Nouvelle-Orléans, tant que nous serons ici. Même si je l'invitais, il refuserait de nous rejoindre. Il ne supporte pas de te voir dénudé.

— J'aime mieux ça. Alors ? Que voulais-tu me dire ?

Elle lui tendit le bol, qui contenait une sorte de gelée jaune.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'ambroisie. Si tu avales ça, tu seras en mesure de m'accompagner sur l'Olympe pour un bref séjour. Sinon, je partirai seule et reviendrai dans trois jours.

— Pourquoi faut-il que tu ailles sur l'Olympe ?

— Zarek, mon chéri, tu sais que je ne peux pas vivre en permanence sur la terre. Je dois absolument faire un saut chez moi de temps à autre.

— Entendu, je t'accompagnerai. Mais que vont dire tous ces dieux tellement influents et snobs quand ils te verront avec un esclave ?

— Tu n'es pas un esclave, Zarek, et en plus, je me fiche du qu'en-dira-t-on. Ça te perturbe, toi ?

— Pas le moins du monde, assura Zarek, tout en goûtant l'ambroisie.

Il avait craint qu'elle n'ait un goût trop prononcé, qu'elle ne lui brûle la bouche. Pas du tout. Elle lui rappela simplement la saveur de la barbe à papa qui avait fondu sur sa langue.

— Grâce à ça, je vais donc aller chez toi, dit-il.

— Oui.

— Bon sang, je suis le plus heureux des hommes ! Un ancien esclave qu'une étoile a changé en demi-dieu ! Pas mal, pour un bâtard comme moi. Plus veinard, il n'y a pas ! Il attira Astrid contre lui et l'embrassa.

— Personne ne peut avoir plus de chance que moi.

— Si, prince charmant : moi. Parce que je suis avec toi.